

Satprem

LE MENTAL DES CELLULES

Six milliards d'*Homo sapiens* sont en train d'apprendre la nullité de leurs moyens d'existence, comme un jour certains poissons ont appris la nullité de leurs branchies sur une terre desséchée. Si ces poissons améliorent leur science aquatique, inventent de nouvelles nageoires et de nouvelles philosophies, ils se trompent. Il s'agit de savoir si nous allons trouver le MOYEN, non pas d'améliorer l'asphyxie humaine mais de vivre autrement et d'être autrement sur la Terre. Existe-t-il, dans ce corps humain, un ressort, un levier, qui permettra de changer nos conditions terrestres, comme il y a trois millions d'années une première vibration de pensée a préparé Einstein et le Boeing 747 ? Quelle vibration ? Où, dans le corps ? Se pourrait-il que la matière première du monde, la cellule, recèle un pouvoir de conscience ou un « mode vibratoire » qui rendent caducs tous nos moyens cérébraux et nos artifices sans issue ?

Un mental des cellules qui nous ouvrira de nouvelles sources d'énergie, de nouveaux moyens de communication, un nouveau pouvoir de manipuler la matière, une biologie nouvelle et une conscience nouvelle qui permettront d'affronter le défi d'une espèce en voie d'autodestruction, telle est l'incroyable découverte de Sri Aurobindo et de Mère dans les cellules du corps, à l'heure où la Terre s'asphyxie. Car « le salut est physique », disait celle qui, à quatre-vingt ans, osait frapper à la dernière porte du corps et faisait la plus formidable découverte depuis Darwin.

PASSEPORT POUR OÙ ?

Le quinzième jour exactement après mes vingt ans, dans une ville de France, au tournant d'un boulevard, ma vie a changé brutalement lorsque dans un crissement de pneus et un claquement de portières, deux hommes, revolver au poing, ont bondi d'une citroën de la Kriminal Polizei, m'ont ceinturé et emmené – en trente secondes, c'était fait. Je ne serais plus jamais un être de l'espèce humaine ordinaire. La gestapo, les interrogatoires sous les projecteurs électriques ; la nuit, le jour qui culbutent ; le pas des SS dans le couloir à l'aube – fusillé aujourd'hui ? fusillé demain ? Les cours gelées de Buchenwald ; les rails dans les carrelages immaculés des douches – c'est pour un bain ? ou le nettoyage au gaz ? Et puis... et puis... La mort d'un homme, ce n'est pas grave. Mais la mort de l'Homme ? La mort d'un petit d'homme avec tous ses rêves, ses espoirs, sa foi en la beauté, sa foi en l'amour, sa foi en l'immensité d'une vie comme un trésor à conquérir, comme un continent à explorer, un secret à découvrir. Et puis... et puis RIEN. La mort, c'est quelque chose. Mais le rien ?

Ce quinzième jour de Novembre du trente millième siècle depuis l'apparition de l'Homo sapiens, je me suis trouvé nu, saccagé, comme au commencement des Temps ou à la fin. L'Homme est mort ? – Vive l'Homme ! Qu'est-ce que cela veut dire un cœur qui bat... sans sa science, sans ses évangiles, sans ses livres – sans pays, sans loi ? Tout est mort, ou pas né. Il y a ce cœur qui bat, comme avant le Déluge, ou après. Il y a ce petit d'une espèce terrestre qui regarde comme au commencement du monde, sur une grande plage nue où s'envole une mouette.

Et qu'est-ce que ça veut dire, ce cœur ? sans science, sans connaissance parce que toutes les connaissances se sont écroulées, ou ne sont pas encore nées ?

Un cœur, ça bat l'espoir, la foi, le Devenir. Ça regarde le monde comme une grande aventure à jouer – et qu'est-ce qu'il y a à découvrir quand tous les vieux devenirs sont morts, quand toute la science humaine est morte, quand tous les dieux sont morts, ou pas nés encore ?

C'est terrifiant. C'est merveilleux.

Il n'y a plus d'espoirs, il y a l'Espoir inconnu.

Et je me demande si ce petit d'homme-là, qui avait vingt ans et quinze jours, si ce cœur nu et vidé, n'annonce pas, bientôt, tant et tant d'autres cœurs d'enfant qui regarderont sur la même plage nue du monde la nullité de leur science, la nullité de leur bombes, la nullité de leur mécanique, la nullité effrayante, et merveilleuse, de tous les dieux d'Occident ou d'Orient – et alors... et alors...

Nous ne sommes pas à la fin d'une civilisation.

Nous sommes au Temps de l'Homme qui va naître.

Nous avons assez joué au train électrique, à la pénicilline, au chromosome électronique – et si c'était le temps d'un autre jeu ? d'une autre découverte dans un pur battement de cœur ? d'un homme inconnu sous son manteau usé ?

À vingt-deux ans, dans une rage, sorti de l'enfer, j'ai pris la Vie sur mes genoux, cette garce trompeuse, et je lui ai dit : maintenant, à nous deux, tu vas me dire ton secret, et pas d'histoires – ton secret qui n'est pas des livres, pas de la science, pas de la mécanique, pas de l'Ouest ni de l'Est et d'aucun pays, mais du Pays de la Terre vraie. Ton secret qui bat dans mon cœur nu.

J'ai remué ciel et terre. J'ai tout essayé. Ah ! j'ai voulu lui faire crier son secret à cette chair d'homme dévasté, à cette Terre nulle et maudite, et merveilleuse. J'ai couru les continents ; j'ai écouté battre le fantôme des gongs de Thèbes et de Louksor ; j'ai plongé dans les pistes rouges d'Afghanistan et déterré des têtes gréco-bouddhiques, mais le sourire n'était toujours pas sur mes lèvres ; j'ai escaladé les pentes de l'Himalaya, creusé dans les nids d'aigle à la recherche du trésor des Princes rajpoutes ; j'ai fumé l'opium comme on se noie ; j'ai martelé à toutes les portes de ce corps, mais le secret n'était toujours pas là ; j'ai plongé dans la forêt vierge de Guyane, écouté, la nuit, le cri des singes rouges comme un chœur bestial au début des mondes ; j'ai traversé le Brésil, l'Afrique, cherchant toujours la mine d'or ou de mica ou de n'importe quoi, mais cette Mine au fond de ma peau ne livrait toujours pas son secret ; je suis revenu me cogner dans l'Inde, j'ai empoigné le secret des yogis, j'ai médité avec eux, je me suis perdu avec eux sur des sommets raréfiés, mais la Terre, cette Terre ne disait toujours pas sa Merveille ; j'ai été mendiant sur les routes, j'ai usé ce corps jusqu'à la corde ; j'ai prié dans les temples, frappé à toutes les portes, mais la seule Porte ne s'ouvrait pas qui comblerait enfin ce cœur.

Et puis, j'étais nu encore, n'y avait-il donc pas d'espoir sauf d'empiler de l'électronique, des bombes, des fausses sagesses, qui vous emportent au ciel mais laissent cette Terre pourrir sur deux pattes ?

Cette fois, j'avais trente ans.

C'était toujours le trente millième siècle depuis l'apparition d'un homme – quoi ? tout ça, tous ces millions d'années pour circuler en cravate avec une petite valise à la main et un tampon dans mon passeport – un passeport pour OÙ ? un tampon pour QUOI ? Où donc était l'Homme comme une grande aventure, comme un secret à découvrir, comme un trésor inconnu ?

Je suis né à Paris. J'aurais pu naître à Tokyo, à New York – mais naître au monde ? naître enfin à quelque chose qui ne soit pas mon grand-père et mon arrière- grand-père et le baccalauréat de la famille et les livres empilés dans les bibliothèques mortes, et l'éternelle petite histoire qui se répète et se répète en français, en anglais, en chinois, et en homme qui meurt et meurt encore sans avoir trouvé ce qui fait battre ce cœur ni pourquoi l'envol d'une mouette sur une petite plage l'emplit soudain d'un souffle comme s'il pouvait voler ?

Mon passeport dit que je ne peux pas voler, sauf en Boeing 747.

Mais mon cœur dit autrement.

Et tout le cœur de la Terre commence à dire autrement.

Un jour de mes trente ans, j'ai rencontré Celle qui disait autrement. Elle avait 80 ans, elle était jeune et riante comme une petite fille. On l'appelait « Mère ». C'était à Pondichéry, au bord du golfe du Bengale.

Mère, c'est la plus merveilleuse aventure que j'ai connue. C'est la dernière porte qui s'ouvre quand toutes les autres portes se sont fermées sur rien. Pendant quinze ans, elle m'a emmené sur des chemins inconnus qui s'en allaient dans le lendemain de l'Homme, ou peut-être dans son commencement vrai. Mon cœur a battu comme pour la première fois au monde. Mère, c'est le secret de la Terre. Non, elle n'est pas une sainte, pas une mystique, pas un yogi ; elle n'est pas de l'Est ou de l'Ouest ; ce n'est pas une thaumaturge non plus, ni un gourou ni une fondatrice de religion. Mère, c'est la découvreuse du secret de l'Homme quand il a perdu sa mécanique et ses religions, ses spiritualismes et ses matérialismes, ses idéologies de l'Est ou de l'Ouest – quand il est lui-même, simplement : un cœur qui bat et qui appelle la Terre-de-Vérité, un corps tout simplement qui appelle la Vérité du corps, comme le cri de la mouette appelle l'espace et le grand vent.

C'est son secret, sa découverte que je vais essayer de vous dire.

Car Mère, c'est un conte de fées dans les cellules du corps.

Une cellule d'homme, qu'est-ce que c'est ?

Un autre camp de concentration... biologique.

Ou un passeport pour... pour où ?

S.

8 juillet 1980

INTRODUCTION

Nous sommes devant un extraordinaire mystère, qui pourrait bien être un conte de fées.

Le conte de fées de l'espèce.

Nous partons de l'archipel des Galapagos, là où Darwin pour la première fois, aux environs de 1835, conçut sa théorie de l'évolution : les iguanes ne sont pas à jamais des iguanes... ni l'homme à jamais un homme. On ne nous a jamais rien dit de plus sérieux depuis — ni de plus captivant, ou disons de plus libérant, car il s'agit bien de sortir de captivité. Si l'on en sort, par quel bout en sort-on, à part l'explosion de la planète ou des saluts célestes, yoguiques et autres, dont nous commençons bien à voir qu'ils laissent la planète inchangée ?

« Le salut est physique », disait celle dont nous allons conter l'aventure dans la conscience des cellules. L'évolution est matérialiste comme il se doit, ou en tout cas matérielle. Reste à savoir ce qu'est cette Matière ? Fermée ou ouverte ? Darwin l'ouvrait, avec Jules Verne son contemporain. Max Planck, Heisenberg, Einstein l'ouvraient, avec leurs amis impressionnistes, fauvistes ou pointillistes — la Matière fusait de tous les côtés. Sri Aurobindo et Mère se situent de ce côté-là. Quelques astrophysiciens aussi. Et pourquoi se fermerait-elle avec les biologistes ?

Sri Aurobindo avait dix ans quand Darwin est mort (1882) ; il avait déjà quitté l'Inde pour apprendre la leçon du matérialisme occidental à Londres ; Mère, sa future compagne, en avait quatre à Paris et Einstein avait trois ans à Ulm.

On nous a dit quelque chose de très sérieux aussi, depuis Darwin, mais quand le « sérieux » commence à prendre l'allure d'une prison, nous nous méfions, car le prodigieux tableau évolutif depuis l'explosion des vertébrés, il y a quelque quatre cent millions d'années, a fait singulièrement sauter de successives biologies, avec quelques philosophies du crabe, du lapin et de l'orang-outang en cours de route. Comment ça saute, c'est cela qui nous intéresse. Or, en 1953, une équipe de biophysiciens anglo-américains découvrait le mécanisme de duplication de la molécule d'ADN. Voilà qui est sérieux. L'ordre d'enchaînement des acides aminés détermine à jamais si nous ferons une souris ou un homme, et une certaine molécule magique et parfaitement scientifique, dite acide désoxyribonucléique ou ADN, règle imperturbablement cet assemblage de père en fils, à moins de quelque collision de rayons X ou de rayons cosmiques (ou d'une petite bombe) qui vienne faire dérailler un point de la chaîne... et nous entraîner plus probablement vers une monstruosité que vers une prochaine espèce — et encore, tout ceci s'étend-il sur des milliers ou des millions d'années de mutations imperceptibles qui finiraient, par chance, par déclencher quelque dé clic et nous précipiter enfin dans une autre espèce... si la bombe nous en laisse le temps et si les quatre milliards et demi d'*Homo sapiens* de cette planète n'ont pas, entre-temps, fait tant d'autres milliards de rats sapiens et dévoré la terre. C'est à voir aussi, car, après tout, il a fallu des milliers d'années pour arriver au premier milliard d'hommes — c'était en 1830 —, tandis qu'il en a fallu cent pour arriver au deuxième milliard, puis trente pour le troisième milliard, et seulement quatorze ans pour le quatrième milliard¹. Le problème est urgent. Nous n'avons plus des milliers d'années évolutives pour le résoudre ; peut-être même pas dix ans. Alors, par quel bout en sort-on en dépit de l'équipe anglo-américaine et des cellules répétitives ?

Y a-t-il une solution dans la cellule et dans la Matière, si cette solution n'est pas au ciel ni dans les libérations yoguiques ? Mais que l'homme ne restera pas indéfiniment un homme, ni même un homme « amélioré », ne fait point de doute, pas plus que le reptile n'est resté reptile dans les marais desséchés du Secondaire — si nous ne trouvons pas le « truc », l'évolution le trouvera pour nous, en dépit des biologistes. Il y a soixante-dix millions d'années, les sauriens ont brusquement disparu de la terre qu'ils étouffaient, pour laisser s'ébattre et gambader les souris et musaraignes arboricoles.

57.412 — Pouvons-nous espérer que ce corps, qui est maintenant notre moyen de manifestation terrestre, aura la possibilité de se transformer progressivement en quelque chose qui pourra exprimer une vie supérieure, ou est-ce qu'il faudra abandonner cette forme totalement pour entrer dans une autre qui n'existe pas encore sur la terre ? disait Mère, celle justement qui allait chercher le « truc » de l'espèce dans les cellules du corps. Est-ce qu'il y aura une continuité ou est-ce qu'il y aura une brusque apparition de quelque chose de nouveau ?... Est-ce que l'espèce humaine sera comme certaines espèces qui ont disparu de la terre ?

1. cf. *New York Times* du 16 mars 1980.

C'était en 1957.

Darwin a mis plus de vingt ans à oser dire ce qu'il avait pressenti dans l'archipel des Galapagos : *L'origine des espèces* date de 1859. Et encore, disait-il : « C'est un peu comme de confesser un meurtre. » Nous sommes devant l'histoire de Mère un peu comme Darwin devant ses iguanes : « Voyons, est-ce que c'est possible ? » Et qu'en dira le biologiste et qu'en dira la médecine et qu'en dira... Pourtant, il n'y a pas de doute. Pendant dix-neuf ans, nous avons écouté les expériences de Mère, la continuatrice de Sri Aurobindo, sans très bien comprendre ce que cela signifiait — puis elle est partie un jour de 1973, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, nous laissant sidéré devant une montagne de documents à la fois pleins de sens et incompréhensibles. Pendant sept ans, nous avons empoigné ces documents, nous nous sommes battu avec, nous avons cogné du poing contre le mur et appelé Mère de l'autre côté de « cette mort imbécile », comme elle disait, pour qu'elle nous livre son secret — pourtant là, tout ouvert, dans ces milliers de pages de documents, *l'Agenda*, mais quel sens a une expérience de souris pour un dinosaure ? Pourtant, c'est plein de sens, c'est là, mais il faut un petit déclic qui mette en place tous les morceaux du puzzle. Nous avons même tenté d'écrire trois volumes¹ pour saisir le fil, tracer le chemin dans cet incompréhensible lendemain de l'homme. Oh ! comme nous nous sommes battu. Nous étions même, parfois, comme le Sherlock Holmes de Conan Doyle avec notre loupe et notre raisonnement mental pour saisir ce qui n'est plus mental. Mère, c'est un désespérant roman policier fascinant dans l'histoire de la prochaine espèce — comment ça se fabrique, une prochaine espèce, d'où ça sort, par quel bout, quel mécanisme ? Et puis, un jour, c'était évident — mais il n'y a rien de plus invisible que l'évidence, parce que c'est tellement sous notre nez qu'on n'y voit rien. Est-ce que les souris voient quelque chose à un homme ? ou même un singe ? — Il doit penser que nous ne grimpons plus si bien aux arbres, et après ? Alors nous avons regardé et regardé l'histoire de Mère, et après ? Alors nous avons écarquillé les yeux et, oui, c'est un peu comme le « confesser un meurtre » de Darwin, nous comprenons bien ce qu'il voulait dire. C'est un tel défi à notre espèce et aux lois de notre espèce, et pourtant c'est logique, c'est naturel — mais allez donc dire à la musaraigne de Bornéo que *Homo sapiens* est naturel et logique !

Nous ne voyons qu'une façon d'entraîner le lecteur dans cette biologie-policrière de la prochaine espèce : c'est d'énoncer brutalement, sans fioritures ni commentaires, les expériences décisives de Mère, en les numérotant comme les expériences de laboratoire, puis, autour de ces noyaux d'expérience, de tracer les lignes qui ont conduit là et celles qui mènent de là à un nouveau noyau d'expérience, jusqu'à ce que le puzzle soit complet et la conclusion inévitable.

Nous n'allons dans aucune mystique, aucune philosophie, fût-elle hindoue, ni même dans aucun scientisme, car qu'est la science du reptile pour l'archéoptéryx ? Nous allons dans les données de l'expérience, fussent-elles bizarres pour nous, et comme Darwin aux Galapagos, nous partons d'une donnée simple qu'aucun évolutionniste ne démentira, la première donnée de Mère :

58.2811 — À travers chaque formation individuelle, la substance physique progresse, et un jour cette substance sera capable d'établir un pont entre la vie physique telle que nous la connaissons et la vie supramentale qui se manifesterà.

Le corps, c'est le pont.

Le corps, cela veut dire des cellules.

Des cellules qui se comportent comme le schéma anglo-américain... ou autrement ?

D'imperceptibles mutations qui s'étendent sur des milliers d'années... ou un changement

brusque : « Le miracle de la terre », disait-elle, le conte de fées de l'espèce ?

Mais un conte parfaitement biologique et terrestre.

58.145 — Il semble que l'on ne puisse jamais comprendre vraiment que lorsqu'on comprend avec son corps.

54.214 — Savoir, pour le corps, c'est pouvoir faire².

Mais Mère, c'est la révolution la plus formidable que l'homme ait jamais accomplie depuis qu'un jour, dans une clairière du néolithique, un premier hominien s'est mis à compter les étoiles et ses peines.

1. Voir *Mère ou le Matérialisme Divin*, *L'Espèce Nouvelle*, et *La Mutation de la Mort* (Éditions Robert Laffont).

2. Les deux premiers chiffres de chaque citation indiquent le millésime de l'expérience en question : ici, il s'agit de l'année 1954.

D'une mère égyptienne et d'un père turc, Mère, ou Mirra Alfassa, est née à Paris en 1878. Elle était d'un an plus âgée qu'Einstein et contemporaine d'Anatole France dont elle a gardé la douce ironie. C'était au siècle du « positivisme », son père et sa mère étaient « matérialistes à tous crins », lui, banquier et mathématicien de premier ordre, elle, disciple de Karl Marx jusqu'à 88 ans. Cette petite fille avait d'étranges expériences dans les temps passés de l'histoire et peut-être dans l'avenir ; elle rencontrera Sri Aurobindo « en rêve » dix ans avant d'aller à Pondichéry et le prit pour « un dieu hindou en costume de vision ». Mathématicienne et artiste-peintre et pianiste, elle devint l'amie de Gustave Moreau, Rodin, Monet et épousa un peintre d'avec qui elle divorcera pour épouser un philosophe qui l'entraînera jusqu'au Japon et en Chine à l'époque où Mao Tsé-toung écrivait « La grande union des masses populaires », et à Pondichéry auprès de Sri Aurobindo qu'elle ne quittera plus. Elle vivra trente ans près de celui qui, au début de ce siècle, annonçait « l'évolution nouvelle » : « L'homme est un être de transition », jusqu'à la mort de Sri Aurobindo en 1950. Puis à la tête d'un énorme Ashram qui semblait représenter toutes les oppositions de la terre, elle plongera dans le « yoga des cellules » et découvrira enfin « le grand passage » à une autre espèce. Incomprise, seule, entourée de résistances et de mauvaises volontés, elle quittera son corps à l'âge de 95 ans, en 1973. « Je ne pense pas qu'il y ait plus matérialiste que je ne l'étais, avec tout le bon sens pratique et le positivisme, nous disait-elle au milieu de ses dangereuses expériences dans la conscience des cellules, et je comprends maintenant pourquoi c'était comme cela ! Cela a donné à mon corps une base d'équilibre merveilleuse. Les explications que je demandais étaient toujours matérielles, et cela me paraissait évident : il n'est pas besoin de mystères, rien de tout cela — vous expliquez matériellement. Par conséquent, je suis sûre que ce n'est pas une tendance au rêve mystique en moi ! Pas du tout, ce corps n'avait rien de mystique, Dieu merci ! »

I

L'ÉLÉMENT NOUVEAU

Il y a eu un tournant dans l'histoire de l'espèce, mais probablement précédé de beaucoup de petites percées sporadiques, inintelligibles, baptisées de ce nom-ci et de ce nom-là, car qui comprendrait que c'est la percée dans l'autre espèce ? C'est seulement quand on est devenu l'homme, que l'on peut se dire : « Ah ! c'est donc ça, un homme. » Et encore, ne se le dit-on qu'après beaucoup d'expériences progressives qui vous font conclure que, décidément, nous ne sommes pas des singes délirants ni, surtout, des primates infirmes et décadents, car la première évidence de la nouvelle espèce, c'est tout ce qu'elle perd de l'ancienne : les qualités de l'homme sont les défaillances du singe.

Et cette percée dans un « autre chose » bizarre, dont on ne sait pas que c'est l'état de la prochaine espèce, il est bien probable qu'elle a dû s'opérer microscopiquement, à des niveaux physiologiques différents, à travers des centaines et des milliers d'années préparatoires, mais toujours dans l'inconnu que c'était « l'autre état ». Avant que le petit tarsier de Bornéo n'acquière sa vision binoculaire qui préparait la nôtre, il a dû y avoir, à travers les espèces, un certain nombre de « visions » étranges ou aberrantes, qui étaient pourtant la « logique » et la « mathématique » et l'évidence de ce poisson-là ou de cette chauve-souris. Et qu'est-ce encore que notre vision rétinienne humaine ? — Une étroite bande entre l'ultraviolet et le proche infrarouge, vue d'une façon binoculaire. En outre, cette percée évolutive, du fait qu'elle retombe toujours dans le vieil état jusqu'à apparition décisive de la nouvelle espèce, elle doit se traduire dans le langage et selon les habitudes de l'expérimentateur involontaire, avec un revêtement considérable qui défigure presque complètement ce que pourrait être l'expérience pure de l'autre état. Ainsi, à travers les siècles et les millénaires de notre espèce, il n'a pas manqué de « mystiques » ni de « fous » ni d'« hallucinés » dans toutes les langues de la terre, et nous avons eu tendance à entériner ou à glorifier ceux qui répondaient le mieux à notre idée du Bien, du Beau, de l'Apocalypse ou du Paradis — mais qu'est-ce que le Bien de la chauve-souris pour le roitelet ? La chauve-souris est un peu « éblouie », c'est tout. Mais il y avait tout de même « quelque chose », fût-ce un paradis de chauve-souris mystique.

Cette percée, pour l'*Homo sapiens*, s'est donc située à divers niveaux de son être, et puisqu'il est enfermé dans une coquille mentale, comme l'oursin l'était dans sa carapace de calcaire, comme le

caillou dans son manteau d'électrons ou le singe dans sa puissance vitale, c'est à ce niveau mental qu'ont dû s'opérer le plus fréquemment les tentatives de sortie : on s'évanouit sur la table d'opération ou dans une transe mystique, ou dans le sommeil tout bonnement, et on passe ailleurs. Il y a un certain évanouissement du vieux système qui paraît nécessaire pour accéder à l'« ailleurs », et c'est logique : on ne va pas en bottes humaines dans le « paradis » de la prochaine espèce ni en peau de reptile dans les premières glissades de l'archéoptéryx. Nous l'avons dit, c'est la défaillance de la vieille espèce qui ouvre la porte de la prochaine — mais il faut qu'une porte s'ouvre. Nous avons donc ouvert beaucoup de portes dans notre tête ou, plus rarement, dans notre cœur, à travers les millénaires ; nous sommes même descendus plus bas dans l'échelle physiologique et nous avons ouvert des portes du bas-ventre et laissé entrer toutes sortes d'enfers et de petits êtres cruels ou fanatiques : des types de sous-espèce déraillée qui peuplent encore assez abondamment la terre. Nous ne parlons pas des autres qui sont carrément sortis de l'espèce par le haut, dans une fusée nirvânique ou extatique, et qui nous ont laissé parfois d'étranges balbutiements ravis. La poésie est aussi une « traduction » de cet évasif autre état que notre espèce voudrait bien saisir, sans savoir par quel bout le prendre — et par quel bout se prend la queue de la prochaine espèce ?

Ce n'est ni au niveau mental, ni au niveau psycho-cardiaque, ni au niveau ombilical ou pelvien que peut s'opérer la sortie dans l'autre état : dans « la chose » comme disait Mère qui n'avait pas de vocabulaire pour ça. Mais plus exactement — car on ne peut pas dire dogmatiquement et catégoriquement que les autres percées soient sorties dans rien —, ce n'est pas aux niveaux mental, cardiaque, etc., que l'on peut avoir « la chose » pure, sans traduction, dans sa langue originelle. La prochaine espèce, c'est dans le corps. C'est évident. Tant que ce ne sera pas dans le corps, au niveau physiologique, cellulaire, ce sera encore une traduction en langue étrangère à travers des couches de sommeil ou d'extase ou de méditation, qui nous livrent toutes sortes de petits rayons réfractés et de petites histoires plus ou moins fabuleuses et affabulantes, mais qui sont tout de même l'expression de « quelque chose » comme peut l'être le coup d'œil du cyprin sur un homme à travers les parois de son bocal. Nous ne savons pas si nous avons l'air angéliques ou diaboliques de l'autre côté de leur bocal, mais c'est quand même « quelque chose qui se passe ».

Si nous disons que la sortie s'opère au « niveau cellulaire », la biologie va tout de suite nous tomber dessus avec son imprescriptible et imperturbable enchaînement d'acides aminés de père en fils, exception faite de quelques variations pathologiques. « Comment allez-vous changer l'ordre d'assemblage des nucléotides pour produire une prochaine espèce ?... qui aura quoi, des nageoires, des ailes, un troisième œil ? » C'était très difficile, à un moment de l'évolution, pour un nodule de manganèse, d'imaginer un flagellé impertinent et déambulant. Une prochaine espèce, c'est très impertinent pour la vieille espèce. Mais tout de même, il doit y avoir un chaînon, un lien — un bout quelconque par où ça se prend. Notre difficulté n'est pas seulement un manque d'imagination de l'avenir, mais surtout une incapacité de penser autre chose qu'une amélioration ou une extension du présent : notre prochain homme, ce sera encore un homme \pm ceci et \pm cela et - ceci et - cela. Est-ce que le radiolaire est une extension du manganèse ? Et l'homme une extension de la fougère arborescente ? Mais c'est peut-être tout autre chose. Alors, quel est le lien, le chaînon avec ce qui est « tout autre chose » ? Nous ne savons pas une minute ce qui fera le pont parce que nous ne savons pas où est l'autre côté. Et pourtant c'est dans le corps.

En d'autres termes, la prochaine espèce, c'est peut-être un autre *règne*, aussi différent que ladite fougère peut l'être de la musaraigne arboricole. Pas un homme \pm , mais un autre être, une autre forme de vie dans la Matière, après le minéral, le végétal et l'animal dont nous sommes. Et cependant, il doit y avoir une connexion, comme le virus fait le pont de la Matière à la Vie — et qu'est-ce qui fait le pont à la « sur-vie », pour employer l'une des expressions tâtonnantes de Mère ? Qu'est-ce que c'est que cette vie-là ? Dire que c'est la modification des cellules germinales qui produit une autre espèce, c'est encore tourner en rond dans les circonvolutions de la vieille espèce qui est incapable de sortir de son schéma animal pour imaginer un schéma qui n'est plus animal, plus minéral ni plus végétal, et qui pourtant est parfaitement matériel — les musaraignes sont peut-être angéliques et surnaturelles pour le nodule de manganèse, mais elles n'en sont pas moins matérielles et évolutives. Un jour, ça s'est passé. Un jour, il se passera quelque chose d'autre qu'un homme- animal — ça se passe déjà peut-être. C'est peut-être même en train de se passer.

Si ce n'est pas la modification des cellules germinales qui produit l'autre chose, c'est la modification de quoi ? Il doit bien y avoir une modification quelque part, un élément nouveau. Que représente la modification de la fougère par rapport au minéral ou celle de l'animal par rapport au végétal ? Nous sommes obnubilés par les formes — la forme —, mais qu'est-ce qui a changé d'un règne à l'autre... sinon le mouvement ? Il y a eu passage de l'inertie du caillou à la croissance

accélérée du végétal, puis à l'explosion dynamique de l'animal : des changements de mouvement. Ici, les physiciens vont ouvrir l'œil et nous parler d'ondes électromagnétiques ou du tourbillon des électrons autour du noyau. Einstein nous a appris la relativité : les paramètres d'un événement physique sont étroitement liés à la vitesse du système de référence. Pour dire les choses simplement, une vitesse est une question de distance, une distance est une question de six pattes de fourmi, de deux ailes de mouette ou de deux pattes d'homme, ou même de turboréacteur — mais tout cela, c'est l'être animal qui se propage plus ou moins vite avec des mécanismes plus ou moins ingénieux pour combler ce qui est « loin » de lui ou « en dehors » de lui. Mais il se pourrait bien que le prochain « mécanisme » ou le prochain « organe » de la prochaine espèce soit tel que le mouvement soit encore davantage accéléré, si l'on peut dire, au point qu'il n'y ait plus d'« en dehors » ni de « loin », et que la « distance » du flagellé ou du turboréacteur soit aussi périmée que l'inertie du caillou pour l'être vivant. Quel est ce mécanisme ou cet « organe » qui nous dotera d'un mouvement si rapide qu'il rejoindra instantanément le confin des galaxies comme s'il n'y avait pas de distance, comme si tout se déroulait au-dedans de nous, et pourtant dans un corps de matière terrestre, cellulaire ? Y a-t-il, dans le corps, un fonctionnement qui nous permettrait d'être simultanément entre certaines parois cellulaires qui font de nous un homme plutôt qu'une souris, et d'être en même temps à New York, Bornéo ou au diable-que-veux-tu ? Si ce mouvement « surnaturel » nous était physiologiquement alloué — géographiquement alloué, pourrions-nous dire —, il s'agirait-là évidemment d'une autre espèce et d'un autre règne. Le « naturel » de l'homme est peut-être bien le surnaturel du poisson, mais il n'y a pas de doute que le naturel change d'une espèce à l'autre et que « le surnaturel est un naturel pas encore atteint¹ », ainsi que le disait Sri Aurobindo.

Reste à savoir où, dans le corps, se situerait ce curieux fonctionnement nouveau qui n'annulerait pas nos précieuses cellules germinales mais donnerait à l'ensemble de nos cellules corporelles un nouveau mode d'être, peut-être une toute nouvelle géographie vue par d'autres prunelles non-binoculaires. Et que devient le turboréacteur dans ce cas-là, et toute la diable de mécanique, téléphone et fusée spatiale compris ? C'est évidemment un autre espace et un autre temps — un autre « système de référence », un autre déterminisme — et peut-être est-ce aussi sidérant que de passer de la tranquille inertie du minéral au grouillement des vertébrés. Et que devient la mort dans ce cas-là ? Et que devient la Matière dans ce nouveau « système » — qu'est-ce que la Matière, ses électrons, ses cellules, ses galaxies, vus par un organe non-binoculaire et par autre chose qu'un microscope ou un télescope qui n'ont jamais été qu'un élargissement d'une même vision rétinienne périmée ?

La biologie et la physique définissent les lois d'un certain milieu ou d'un certain bocal humain qui tente de se regarder lui-même ou de regarder à travers les parois de son bocal, mais quand on passe dans un autre milieu, comme l'amphibien, un jour, au grand air de la Vie, les vieilles lois tombent et une autre « vie » ou « sur-vie » imprévisible apparaît.

Reste à trouver le « chaînon ». S'il n'est pas dans les pirouettes nirvâniques et extatiques ni dans les circonvolutions mentales ni dans les rêves et les sommeils de cette espèce douloureuse qui fut peut-être conçue pour un vrai paradis sur la terre, dans un vrai corps sans mort et sans parois emprisonnantes, où est-il ? D'une espèce à une autre, d'un règne à l'autre, nous sommes passés d'une prison moins spacieuse à une autre pas très spacieuse — se pourrait-il que le prochain règne fût celui de l'homme spacieux et sans prison ?

Avec Mère, au lieu de nous enfuir dans les hauteurs mystiques et poétiques, nous descendons dans l'aventure de la conscience des cellules, à la recherche du prochain milieu et du mécanisme cellulaire, de *l'élément nouveau* qui ouvrira les portes de notre prison et nous projettera sur une terre nouvelle comme un jour un premier amphibien a débarqué sur les plages ensoleillées d'un nouveau monde.

57.107 — Un monde nouveau est NÉ. Ce n'est pas l'ancien qui se transforme, c'est un monde NOUVEAU qui est né. Et nous sommes en plein dans cette période de transition où les deux s'enchevêtrent, où l'autre persiste encore, tout-puissant et dominant entièrement la conscience ordinaire, mais où le nouveau se faufile, encore très modeste, inaperçu — inaperçu au point qu'extérieurement il ne dérange pas grand-chose... pour le moment, et que, même, dans la conscience de la plupart, il est tout à fait imperceptible. Et pourtant il travaille, il croît.

56.103 — Chaque fois qu'un élément nouveau est introduit dans les combinaisons possibles, cela fait ce que l'on pourrait appeler un « déchirement des limites »... Il est évident que la perception scientifique moderne est

1. *Thoughts & Aphorisms*, XVII.88

beaucoup plus proche de quelque chose qui corresponde à la réalité nouvelle que les perceptions de l'âge de pierre, par exemple, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais cela même va se trouver tout d'un coup complètement dépassé, surpassé, et probablement bouleversé, par l'intrusion de quelque chose qui n'était pas dans l'univers que l'on a étudié. C'est ce changement, cette transformation brusque de l'élément universel, qui va amener très certainement une sorte de chaos dans les perceptions, d'où surgira une connaissance nouvelle.

Cet « élément nouveau », c'est le mental des cellules, qui est en train de bouleverser notre terre humaine comme un jour notre mental pensant a bouleversé la terre des singes.

II

L'AUTRE ÉTAT

Une première expérience, c'est toujours très bizarre. C'est même un peu fou. Il a dû, tout de même, y avoir un moment, un jour, où pour la première fois sur cette planète, un vieux dernier reptile est devenu un jeune premier oiseau. Et qu'est-ce que ça fait, tout d'un coup, quand on décolle et qu'il n'y a jamais-jamais eu d'oiseau avant dans aucun ciel un peu logique et raisonnable ? Ce n'est pas naturel du tout, et plus d'un vieux dinosaure a dû hausser quelques épines dorsales : « Ce n'est pas possible, c'est une hallucination. » D'hallucinations en hallucinations, nous avons fait des petits hommes en complet-veston — et maintenant, la suite ?

Un matin de janvier 1962, nous avons vu Mère arriver un peu pâle et toujours moqueuse d'elle-même, comme si l'ironie était la seule façon supportable d'aborder la nouvelle espèce sans tout à fait perdre les pédales de l'ancienne. Mère a quatre-vingt-quatre ans. Puis elle nous a dit de son petit ton tranquille et amusé :

62.91 — C'est une chose curieuse, ce sont des attaques bizarres qui ne me paraissent pas du tout dépendre de la santé. C'est une sorte de décentralisation. N'est-ce pas, pour former un corps, toutes les cellules sont concentrées avec une sorte de force centripète qui les rassemble ; alors c'est juste le contraire ! C'est comme s'il y avait une sorte de force centrifuge qui fait qu'elles se répandent. Et quand ça devient un peu trop, je sors de mon corps, et le résultat extérieur, apparent, je m'évanouis — je ne m'« évanouis » pas parce que je suis pleinement consciente. Alors ça produit évidemment une sorte de désorganisation... bizarre.

La nouvelle espèce, c'est évidemment, d'abord, la désorganisation de l'ancienne.

... La dernière fois, il se trouve que quelqu'un était là et que je ne suis pas tombée, alors je ne me suis pas fait mal, mais cette fois-ci, j'étais toute seule dans ma salle de bains et... évidemment je continuais un phénomène de conscience où j'étais en train de me répandre sur le monde — répandre *PHYSIQUEMENT*, c'est ça qui est curieux ! c'est la sensation *DES CELLULES*. J'avais un mouvement de diffusion qui se faisait de plus en plus intense et rapide, et puis tout d'un coup, je me suis trouvée par terre.

L'expérience se développe selon une certaine courbe. Nous nous contenterons de donner la courbe avant de dire comment Mère est arrivée *là*, par quels processus et transitions. Le fait est que Mère est sortie d'un certain état humain pour entrer dans un autre état ou un autre milieu, comme l'amphibien. La description du nouveau milieu nous permettra de mieux comprendre l'ancien et ce qui fait la barrière de séparation entre les deux états. Cette barrière, c'est tout notre problème, mais il est évident qu'elle se situe au niveau cellulaire puisque c'est là, le point de sortie, ou plutôt les innombrables points de sortie.

62.155 — Par exemple, je marche un peu pour réhabituer le corps (je marche accompagnée par quelqu'un), et je me suis aperçue d'une condition assez particulière... quelque chose que je pourrais décrire comme : ce qui me donne l'illusion du corps ! Je le confie à la personne avec laquelle je marche (c'est-à-dire que ce n'est pas ma responsabilité : c'est cette personne qui s'occupe que ça ne tombe pas, que ça ne se cogne pas ! tu comprends) et la conscience est une sorte de conscience qui n'a pas de limites, qui est comme des vagues, mais pas des vagues individuelles : c'est un *MOUVEMENT* de vagues ; un mouvement de vagues matérielles, corporelles pourrait-on

dire, vaste comme la terre, mais pas... pas rond ni plat ni... quelque chose qui est très infini de sensation, mais qui est en mouvement ondulatoire. Et ce mouvement ondulatoire est le mouvement de vie.

Décidément, nous voici en pleine physique de la Matière ! De fait, toutes les théories physiques qui tentent de décrire la structure de notre univers et la composition de la matière s'accordent sur un point : le mouvement ondulatoire est le constituant et le fondement dynamique de la réalité physique. Qu'il s'agisse des champs électromagnétique ou gravitationnel ou d'interaction atomique, au cœur de l'atome comme aux confins de l'univers, tout se meut ou se propage selon un mouvement ondulatoire : « Le mouvement ondulatoire est le mouvement de la vie », dit Mère d'une façon saisissante. Et elle continue :

... Et alors la conscience (du corps, je suppose), il y a une conscience qui flotte là-dedans dans une sorte de paix éternelle, mais ce n'est pas une étendue, le mot est faux : c'est un mouvement qui n'a pas de limites et qui a un rythme très harmonieux et très tranquille, très vaste, et très calme. Et c'est ce mouvement qui est la vie. Je marche autour de ma chambre et c'est ça qui marche. Et c'est très silencieux, comme un mouvement de vagues qui n'a ni commencement ni fin, qui a une condensation comme ça (*geste de haut en bas*) et une condensation comme ça (*geste latéral*), et puis un mouvement d'expansion (*geste, comme la pulsation d'un océan*). C'est-à-dire une sorte de rassemblement, de concentration, puis d'expansion, de diffusion.

Comment ne pas se rappeler du champ électromagnétique avec ses deux composantes perpendiculaires : le champ électrique et le champ magnétique, qui se propagent selon une onde sinusoïdale infinie ? Ce mouvement de rassemblement, puis d'expansion, c'est exactement la description de la propagation dans l'espace d'un train d'ondes sinusoïdales. Et nous touchons tout de suite à un prodigieux mystère : comment un corps peut-il *être* matériellement, cellulièrement, cette onde qui compose et emmène les mondes dans son mouvement infini et gouverne l'existence des atomes et des galaxies ? Comment peut-on *être* une onde électromagnétique infinie et ubiquitaire tout en restant dans les limites étroites d'un corps humain ?... qui s'évanouit tout de même un petit peu au début par manque d'habitude. C'est-à-dire un corps à la dimension de l'univers.

L'expérience continue encore pendant onze ans, avec des précisions graduelles et une lente « adaptation », mais un vocabulaire qui nous a longtemps fait errer, car, tantôt Mère employait un mot, tantôt un autre, nous faisant croire à des phénomènes différents et surtout à des mondes différents alors qu'il s'agissait toujours de la même courbe dans un même monde matériel — mais allez donc décrire la Matière avec des yeux d'oiseau à un têtard incorrigible qui mesure les parois de son bocal ! Cela ne lui semble plus du tout de la matière vraie ni solide, c'est même un peu surnaturel ; et quels « mots » emploierait Mère pour décrire ce qui est encore sans mots — les ondes « électromagnétiques », c'est *après*. En attendant, c'est « quelque chose qui se passe ».

Mais le premier cri en sortant de l'expérience complète qui devait avoir lieu trois mois plus tard, en avril 1962, nous laisse songeur :

62.134 — La mort est une illusion, la maladie est une illusion, l'ignorance est une illusion ! quelque chose qui n'a pas de réalité, pas d'existence... Seulement l'Amour et l'Amour et l'Amour — immense, formidable, prodigieux, emportant tout. Et la chose est FAITE.

Le passage à l'autre espèce est fait. Si un premier oiseau a volé parmi les reptiles, d'autres voleront, inéluctablement. Mais le point capital est que la mort et la maladie disparaissent *matériellement* dans cet autre état, puisque c'est une expérience du corps et des cellules et non l'expérience mystique des sommets nirvâniques. Ce n'est pas « l'illusion du monde » comme l'ont prêché les mystiques, c'est l'illusion de notre perception physique du monde et du mensonge qui en découle : la maladie et la mort. Si la perception cellulaire change, la maladie et la mort changent, s'évanouissent... en autre chose que Mère allait peu à peu découvrir. L'expérience continue :

62.121 — Je me trouve constamment devant ce problème, qui est un problème tout à fait concret, absolument matériel quand on a affaire à ces cellules et qu'il faut qu'elles restent des cellules, qu'elles ne se vaporisent pas dans une réalité qui n'est plus physique, et en même temps qu'elles aient cette souplesse, ce manque de fixité qui fait qu'elles peuvent s'élargir indéfiniment. Ce corps, c'est très difficile — très difficile sans qu'il perde (comment dire ?) son centre de coagulation, qu'il ne se dissolve pas dans la masse environnante.

61.252 — Ce corps, ce n'est plus du tout comme c'est d'habitude : ce n'est plus guère qu'une concentration, une espèce d'agglomération de quelque chose ; ce n'est pas un corps dans une peau — pas du tout. C'est une sorte

d'agglomération, de concentration de vibrations. Et même ce qu'on a l'habitude d'appeler une « maladie », même ces désordres de fonctionnement n'ont pas, pour ce corps, le même sens qu'ils ont, par exemple, pour les docteurs ou pour les gens ordinaires — ce n'est pas comme cela, il ne sent pas ça comme cela. Il sent ça comme... comme une sorte de difficulté d'ajustement à un besoin vibratoire nouveau.

62.185 — La seule sensation qui reste dans le vieux style, c'est la douleur physique. Et cela me fait l'impression d'être les points symboliques de ce qui reste de l'ancienne conscience. C'est la douleur. C'est seulement la douleur que je sens comme je sentais avant. Par exemple, la nourriture, le goût, l'odeur, la vision, l'ouïe — tout cela, complètement changé. Ça appartient à un autre rythme. C'est-à-dire tout le fonctionnement des organes — est-ce les organes qui sont changés ? ou est-ce que c'est le fonctionnement ? Je ne sais pas. Mais ça obéit à une autre loi. La seule chose qui reste matériellement concrète dans ce monde — ce monde d'illusion —, c'est la douleur. Ça me paraît être l'essence même du Mensonge. Même, il m'est interdit d'employer ma connaissance, mon pouvoir et ma force pour annuler de cette façon-là la douleur comme je le faisais avant — je le faisais avant très bien. Non, cela m'a été totalement interdit. Mais j'ai vu que c'était quelque chose d'autre qui est en vue, quelque chose que l'on est en train de faire... Ça, c'est encore, on ne peut pas dire le miracle parce que ce n'est pas un miracle, mais c'est l'émerveillement, l'inconnu. Quand ça viendra ? Comment ça viendra ? Je ne sais pas.

En effet, il ne s'agissait plus d'annuler la douleur ou de suspendre la mort par des « pouvoirs » supérieurs, yogiques ou autres, mais de *transformer* la douleur et la mort par le pouvoir naturel des cellules mêmes. C'est tout le « yoga des cellules ». La prochaine espèce n'est pas celle qui sera douée d'organes nouveaux abracadabrants ni de pouvoirs miraculeux, mais celle dont le fonctionnement cellulaire et la perception cellulaire changeront complètement et *naturellement* la condition des corps mortels dont nous sommes provisoirement affublés.

62.315 — Maintenant, je fais une distinction constante entre... (comment dire ? la vie en ligne droite et en angle droit, et la vie ondulatoire. Il y a une vie où tout est coupant, dur, angulaire, et puis on se cogne partout, et il y a une vie ondulatoire, très douce, très charmante — très charmante —, mais pas, pas trop solide. C'est curieux, c'est tout à fait un autre genre de vie. Même les bonnes volontés sont agressives, même les affections, les tendresses, les attachements — tout ça, c'est agressif comme tout. C'est comme des coups de bâton. Mais « ça »... c'est une sorte de cadence, un mouvement ondulatoire qui est d'une ampleur, d'une puissance ! c'est formidable, n'est-ce pas. Et ça ne dérange rien. Ça ne déplace rien, ça ne heurte rien. Et ça emporte l'univers dans son mouvement ondulatoire, si souple !

Serait-ce le fameux « Champ unifié » d'Einstein ?

68.32 — Au point de vue pratique, s'il y a quelque chose qui se dérange quelque part pour une raison quelconque (une douleur, quelque chose qui se dérange), avec « ça », presque instantanément le désordre disparaît, et si je reste patiemment dans cet état, le SOUVENIR disparaît. Et alors c'est comme cela que les désordres, qui étaient devenus des habitudes, petit à petit disparaissent.

68.1610 — C'est curieux, la conscience est devenue de plus en plus intense et répandue, et le corps, c'est comme quelque chose qui flotte dans cette conscience, mais pas actif. Je ne peux pas expliquer. C'est comme un océan de lumière qui continue à faire son travail, et puis, là-dedans, flotte quelque chose... C'est bleu outre-mer foncé, tu connais cette couleur ?... Voilà.

68.32 — Mais le corps ne pourra se laisser aller comme cela que quand il sera prêt. Et c'est cela, la préparation. Le mouvement, c'est, oui, de se fondre totalement, et le résultat est l'abolition de l'ego, c'est-à-dire un état qui est inconnu, n'est-ce pas, on peut dire « pas réalisé physiquement », parce que tous ceux qui cherchaient le Nirvâna cherchaient cela en abandonnant leur corps, tandis que notre travail, c'est que ce soit le corps, la substance matérielle qui puisse se fondre. C'est cela qu'on va essayer. Comment garder la forme sans qu'il y ait d'ego, c'est cela le problème ? C'est comme cela que le travail se fait petit à petit, petit à petit. C'est pour cela que ça prend du temps : chaque élément est repris, transformé. La merveille (pour la conscience ordinaire, c'est un miracle), c'est de garder la forme en perdant tout à fait l'ego. Pour le vital et le mental, c'est facile à comprendre, mais ICI, ce corps, que ce ne soit pas dissous par ce mouvement de fusion ?... Eh bien, c'est justement cela, l'expérience. C'est justement la courbe si intéressante de ce qui se produit en ce moment. Il y a des moments où on a l'impression que tout-tout se dissout, se désorganise, et j'ai bien vu, au commencement la conscience physique n'était pas suffisamment éclairée et elle avait l'impression que : « Oh ! ce doit être cela qui annonce la mort », et puis petit à petit, est venue la connaissance que ce n'était pas du tout cela, que c'était seulement la préparation intérieure pour être apte. Et au contraire, alors, la vision très claire de cette plasticité si particulière, cette souplesse si extraordinaire que si elle était réalisée, c'est évidemment l'abolition de la nécessité de la mort. N'est-ce pas, chaque fois que la règle ou la domination des lois ordinaires est, sur un point ou un autre, remplacé par l'autre autorité [celle de l'autre état], cela fait un état de transition qui a toutes les apparences d'un désordre formidable et d'un danger très grand. Et alors le corps, tant qu'il ne sait pas, tant qu'il est dans son état

d'ignorance, est pris de panique, croit à une grande maladie, mais à l'origine ce n'est pas cela : c'est le retrait de la loi de la nature ordinaire et le remplacement par l'autre ; alors il y a un moment où ce n'est ni ça ni ça et ce moment-là est critique.

69.164 — C'est étrangement fragile en même temps [le corps], c'est cela qui est curieux. On a l'impression que c'est sorti de toutes les lois ordinaires et... c'est en suspens, comme cela. Quelque chose qui est en train de chercher à s'établir. Et extrêmement sensible à tout ce qui vient — les deux en même temps : extrêmement sensible à ce qui vient des autres, et en même temps comme avec une puissance extraordinaire pour entrer en eux et y travailler. C'est comme si tout un genre de limites était... supprimé.

62.275 — C'est une espèce d'état très impersonnel où toute cette habitude de réaction aux choses extérieures, environnantes, a complètement disparu. Mais ce n'est remplacé par rien. C'est... une ondulation. C'est tout. Alors quand est-ce que ça se changera en autre chose ? Je ne sais pas. Et on ne peut pas, on ne peut pas essayer ! On ne peut pas faire un effort, on ne peut pas chercher parce que, immédiatement, intervient cette activité intellectuelle qui n'a rien à voir avec « ça ». Et c'est pour cela que j'en conclus que c'est quelque chose qu'il faut devenir, être, vivre — mais comment ? et de quelle façon ? Je n'en sais rien.

Comment le poisson peut-il chercher à être autre chose que le poisson ? — Il fera encore des efforts de poisson avec son idée de poisson.

62.66 — Pour la vision ordinaire, extérieurement, superficiellement, on pourrait dire qu'il y a eu une grande détérioration ; mais le corps ne sent pas cela du tout ! ce qu'il sent, c'est que tel mouvement, ou tel effort, tel geste, telle action appartient au monde — à ce monde de l'Ignorance — et que ce n'est pas fait de la vraie manière, ce n'est pas le vrai mouvement. Et il a la sensation ou la perception que cet état dont je parlais, doux, sans angles, onctueux, doit se développer d'une certaine manière et produire des effets corporels qui permettront l'action véritable. Il y a une manière à trouver. Et ce n'est pas « trouver » comme ça, avec sa tête : une manière qui est en train de se FABRIQUER quelque part. C'est au point que quand je change d'état, tout d'un coup j'ai l'impression que mon corps se trouve entouré de râpes et de morceaux de bois, et il est très confortablement installé sur des coussins de plumes !

Puis, dans cet espace éclaté, le sens du temps change aussi. Et dans un rire, un matin, Mère nous a dit :

62.147 — Il y a un moment où l'on se dira : « Tu te souviens, en telle année, on croyait que l'on faisait quelque chose !... » Figure-toi, je me suis trouvée tout d'un coup comme cela, projetée en avant : « Tu te souviens, là-bas (et c'est toujours à gauche — tiens, pourquoi ?), tu te souviens là-bas, oh ! on croyait que l'on faisait quelque chose, on croyait que l'on savait quelque chose !... » C'est amusant. Oui, dans la conscience ordinaire, c'est comme un axe, et tout tourne autour de l'axe. Un axe qui est fixé quelque part, et tout tourne autour de l'axe — ça, c'est la conscience individuelle ordinaire. Et si ça bouge, on se sent perdu. C'est comme un grand axe (il est plus ou moins grand, il peut être tout petit), c'est planté tout droit dans le temps, et tout tourne autour. Ça s'étend plus ou moins loin, c'est plus ou moins haut, c'est plus ou moins fort, mais ça tourne autour d'un axe. Et maintenant, pour moi, il n'y a plus d'axe. J'étais en train de regarder — il n'y en a plus, parti, envolé ! Ça peut aller là, ça peut aller là, ça peut aller là (*geste aux différents points cardinaux*), ça peut aller en arrière, ça peut aller en avant, ça peut aller n'importe où — il n'y a plus d'axe, ça ne tourne plus autour de l'axe. C'est intéressant. Plus d'axe !

Mais soudain, « l'ondulation » se concrétise et révèle ce qu'elle est bien : le constituant et le fondement de toute la réalité physique :

63.108 — Il doit y avoir quelque chose de nouveau dans la conscience des agrégats cellulaires... quelque chose, une nouvelle expérience qui doit être en train de se faire. Résultat : la nuit dernière, j'ai eu une série d'expériences fantastiques — cellulaires — que je ne peux même pas expliquer, et qui doivent être le commencement d'une nouvelle révélation... Quand l'expérience a commencé, il y avait quelque chose qui regardait (tu sais, il y a tout le temps quelque chose qui regarde d'une façon un peu ironique, toujours amusée), qui a dit : « Bon ! si cela arrivait à quelqu'un d'autre, on se croirait bien malade, ou à moitié fou ! » Alors j'étais très tranquille et j'ai dit : « Bien, il faut laisser faire ; je vais regarder, je vais voir — je vais bien voir... » Indescriptible ! Indescriptible (il faudra que l'expérience se répète plusieurs fois pour que je puisse comprendre), fantastique ! Cela a commencé à huit heures et demie et ça a duré jusqu'à deux heures et demie du matin, c'est-à-dire que pas une seconde je n'ai perdu la conscience et que j'étais là, à observer les choses les plus fantastiques. Je ne sais pas où ça va aller... C'est indescriptible. N'est-ce pas, on devient une forêt, une rivière, une montagne, une maison — et c'est la sensation DU CORPS, c'est la sensation tout à fait concrète du corps. Et beaucoup d'autres choses. Indescriptible.

(Question :) Une sorte d'ubiquité des cellules ?

Oui. Une unité — le sens de l'unité... Il est évident que si cela devient une chose naturelle, spontanée et constante, la mort ne peut plus exister, même dans ce corps... Il y a là quelque chose que je sens sans pouvoir l'exprimer ou le comprendre mentalement encore. Il doit y avoir une différence, même dans le comportement des cellules, quand on laisse son corps. Quelque chose d'autre doit se passer.

Si la conscience cellulaire n'est plus prise et enfermée dans le filet d'un corps, que se passe-t-il lorsque ce point de matière, qui est en parfaite continuité avec la totalité du corps terrestre, s'éparpille ?

63.67 — C'est une chose curieuse... la vue est tout à fait différente de la vue physique : on voit en même temps à des milliers de kilomètres et tout près.

72.268 — *(Question :) Mais qu'est-ce que tu vois ?*

J'ai envie de dire : rien ! Rien, je ne « vois » rien. Il n'y a plus « quelque chose qui voit », mais je SUIS une quantité innombrable de choses. Je VIS une quantité innombrable de choses. Et alors... *(ajoutait-elle en riant)* c'est tant-tant-tant qu'il n'y a plus rien !

62.147 — Tu ne sens pas, toi, comme quelque chose qui serait une super-électricité pure ?... Quand on touche ça, on voit que c'est partout, mais on ne s'en aperçoit pas.

Le « plasma » peut-être, dont les physiciens ne comprennent pas très bien les étranges propriétés ?

Tel est l'« autre état », en abrégé. Maintenant il faut comprendre ses conséquences physiologiques et fonctionnelles — « l'autre manière » — et le mécanisme du passage : ce qui fait la barrière, comment on traverse. Mais on comprend tout de suite que l'on ne peut plus parler ici de philosophie ni de religion — éclatées. Pendant des siècles, on nous a parlé de « spiritualistes » et de « matérialistes », mais de quelle matière s'agit-il, et de quel esprit ?

Qu'est l'« esprit » du poisson pour l'amphibien ? — C'est une autre manière de respirer. La respiration pulmonaire, c'est la religion et la philosophie.

Que les philosophies et les religions soient éclatées est très rassurant : on ne s'embrouille plus.

Mais la science aussi !

Que vaut la physique ou même l'astrophysique du poisson pour une espèce d'un milieu complètement différent ?

Toutes nos « lois » dans un petit bocal étaient simplement la mesure de notre impuissance ; c'était un certain regard, fût-il électronique, à travers les parois de notre bocal. Et quand le bocal a sauté ? Quand il n'y a plus de « à travers » ?

Darwin parlait bien de « confesser un meurtre. »

Et pourtant, Mère appelait aussi cet autre état, « l'état divin » ou « l'amour », ou quelquefois encore « l'état tout-puissant », et « ça » et... Et encore « le supramental ».

III

LE PROCHAIN RÈGNE

Après tout, pourrait-on se demander, quel est l'avantage de devenir une forêt ou une rivière si, dans cette vie quotidienne, nous continuons de trébucher et de tâtonner à la recherche de l'action juste, de la pensée exacte, la perception exacte, l'intuition vraie. Notre vie humaine est assiégée par l'erreur. Notre distinction parmi toutes les espèces n'est pas tant de disséquer les molécules, d'inventer des radars et de sonder l'espace, que de nous tromper. L'animal ne se trompe pas, il sait instantanément. Tout l'arsenal de notre science est en fait un gigantesque artifice pour tenter de

comblent l'absence d'une petite connaissance directe, simple, et de nous pourvoir d'un millier de bras et d'antennes et de mécanismes pour remplacer l'action immédiate. Nous sommes totalement impuissants au milieu d'une Machine qui est censée être puissante pour nous. Si la Machine fait défaut, nous sommes des sous-animaux.

63.2011 — Quelque chose qui n'est même pas aussi harmonieux que les arbres ou qu'une fleur, quelque chose qui n'est même pas aussi tranquille que la pierre, même pas aussi fort que l'animal — quelque chose qui est vraiment une déchéance. Cela, c'est vraiment l'infériorité humaine.

61.169 — D'une façon répétée, Sri Aurobindo dit : « Sois simple... sois simple », et quand il disait ces mots, c'était comme si une voie de lumière s'ouvrait, très simple : « Oh ! mais il n'y a qu'à mettre un pas devant l'autre ! » C'est curieux, c'était comme si toutes les complications venaient de là (*Mère touche ses tempes*), c'était très compliqué et très difficile à ajuster, et puis, quand il disait : « Sois simple », c'était comme une lumière qui venait des yeux, comme cela, comme si tout d'un coup on débouchait dans un jardin de lumière. Et quand je l'entends, ou que je le vois, c'est comme un ruissellement de lumière dorée, comme un jardin qui sent bon — tout-tout-tout est ouvert. « Sois simple. » Et je sais ce qu'il veut dire : ne pas laisser entrer cette pensée qui régleme, organise, ordonne, juge — il ne veut pas de cela. Ce qu'il appelle simple, c'est une spontanéité joyeuse : dans l'action, dans l'expression, dans le mouvement, dans la vie. N'est-ce pas, retrouver dans l'évolution cette espèce de condition qu'il appelait divine, et qui était une condition spontanée et heureuse.

Le nouveau fonctionnement

Avec les animaux, nous partageons quelque chose de très simple : la cellule. Même si nos acides aminés tissent des protéines d'homme plutôt que des protéines de souris, le fonctionnement est pareil. Ce qui diffère, c'est cette excroissance mentale, qui n'est peut-être finalement qu'une excroissance provisoire pour nous permettre de retrouver consciemment et *individuellement* le pouvoir qui est subconsciemment et collectivement au cœur de la cellule animale. Nous avons pris le moyen pour la fin, un peu comme le crabe qui prendrait ses pinces pour l'organe suprême de connaissance. Mais s'il y a une évolution et s'il y a un secret de l'évolution, si ces millions d'espèces, depuis le virus, qui furent jetées sur la face de cette bonne terre ont un sens — et il faut bien admettre qu'il y a un sens progressif dans la connaissance du milieu ou des milieux successifs et du pouvoir sur le milieu, et peut-être dans la joie du milieu dont notre espèce manque particulièrement —, nous devons bien supposer que ce sens et ce pouvoir et cette connaissance et cette joie surtout, s'ils ne tombent pas du ciel, doivent se trouver cachés au cœur même du constituant primordial de la Matière : l'atome et la cellule. Seul ce qui est « involué » peut évoluer, dit Sri Aurobindo : la graine ou l'atome contient déjà son fruit. Et tout notre circuit évolutif, avec diverses pinces, antennes, cils vibratiles ou protubérances crâniennes en cours de route, n'a d'autre sens que de retrouver ce qui est *là* et qui fut, momentanément, recouvert par l'organe principal dont nous nous servions pour explorer l'extérieur du milieu. Le pouvoir de l'atome, nous l'explorons, indirectement, à travers nos pinces et cyclotrons, mais le pouvoir de la cellule et la connaissance de la cellule, nous ne les connaissons pas, parce que ça ne peut pas se manipuler de l'extérieur : il faut que ça se vive. Notre corps, c'est la chose que nous vivons le moins : la tête a pris toute la place, avec quelques passions plus ou moins heureuses.

Et pourtant, diable, s'il y a une évolution, c'est dans la Matière, *notre* matière, qu'elle doit se situer.

60.65 — On a l'impression, parfois, qu'il y a un secret extraordinaire à découvrir et que c'est là presque sous les doigts, qu'on va attraper « la chose », savoir... Quelquefois, une seconde, on voit le Secret ; il y a une ouverture, et puis ça se referme. Et à nouveau, les choses se dévoilent, une seconde, et on sait un peu plus. Hier, le Secret était là, tout clair, tout grand ouvert. Eh bien, j'ai vu ce secret, j'ai vu que c'est dans la Matière terrestre, sur la terre, que le Suprême devient parfait...

Le « Suprême »... quoi ? Est « suprême » ce qui est la vie parfaite, la connaissance parfaite, le pouvoir parfait, la joie parfaite — l'évolution parfaite.

... J'ai vu ce Secret — qui devient de plus en plus perceptible à mesure que le supramental [l'autre état] se précise — et je l'ai vu dans la vie extérieure de tous les jours, dans la vie physique que précisément toutes les spiritualités rejettent : une sorte de précision, d'exactitude jusque dans l'atome.

Cette vie imprécise, tâtonnante, indirecte, et douloureuse parce qu'elle ne sait jamais et n'a jamais le pouvoir de ce qu'elle voit, se pourrait-il qu'elle découvre son exactitude puissante, sa connaissance qui peut, sa vision opérante, au sein d'un corps terrestre unitaire qui connaît son propre millionième d'atome et son propre millionième de seconde exacte, à New York comme à Hong Kong, comme dans le coin de sa propre chambre, comme dans les milliers d'êtres qui vivent, volent, marchent et rampent ou tourbillonnent dans un manteau d'électrons, parce que, ce corps, il *est* ses propres atomes et ses propres cellules n'importe où dans l'univers terrestre et à n'importe quelle seconde.

Telle est la « nouvelle manière » qui était en train de se fabriquer dans le corps de Mère, et, peut-être, à travers un corps, dans le corps de la terre tout entière. Nous en décrivons seulement quelques étapes suggestives.

67.23 — Le corps est devenu transparent, pour ainsi dire, et presque inexistant, je ne sais pas comment dire... ça ne fait pas obstacle aux vibrations : toutes les vibrations passent à travers. Et le corps lui-même a à peine la sensation de ses limites. C'est assez nouveau. Je vois que cela s'est produit assez progressivement, mais c'est assez nouveau, alors c'est difficile à exprimer. C'est le corps lui-même qui ne se sent plus limité : il se sent répandu dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qui l'entoure, toutes les choses, les gens, les mouvements, les sensations, tout ça... c'est répandu comme ça. C'est devenu très amusant. C'est vraiment nouveau. Il faut être un peu attentif et soigneux pour ne pas se cogner, pour tenir les choses : les gestes sont un peu flottants. C'est très intéressant. Et ce doit être une période de transition jusqu'au moment où la conscience véritable s'installera, alors elle aura un fonctionnement tout à fait différent de celui qu'elle avait auparavant, mais d'une précision que l'on peut prévoir comme incalculable, et d'un ordre très différent. Par exemple, pour beaucoup de choses, la vision est plus claire avec les yeux fermés qu'avec les yeux ouverts. Mais maintenant je vois, c'est dur de tenir le coup. C'est dur. Il y a eu des moments... des angoisses, n'est-ce pas, ça se traduirait dans une conscience ordinaire par des douleurs physiques difficiles à supporter. Mais le résultat, c'est cela, c'est que, vraiment, le corps lui-même a changé de conscience : il n'y a plus rien là-dedans, c'est tout comme ça, comme quelque chose à travers quoi tout passe.

71.56 — Quand le corps sort de « ça » [l'autre état], il a l'impression qu'il va se dissoudre la minute suivante, que c'est la seule chose qui le tient ensemble. Pendant longtemps, on a l'impression que si l'ego disparaît, l'être disparaît, la forme disparaît, mais ce n'est pas vrai ! Le difficile est que les lois ordinaires de la vie ne sont plus vraies. Alors là, il y a toute la vieille habitude, et il y a la nouvelle chose à apprendre. C'est comme si les cellules, l'organisation qui fait une forme que nous appelons humaine, qui tient tout cela ensemble, comme si cela devait apprendre que cela peut persister sans le sens de l'individualité séparée, et depuis des milliers d'années cela a l'habitude de n'exister séparé qu'à cause de l'ego — sans ego ça continue... par une autre loi que le corps ne connaît pas encore mais... qui pour lui est incompréhensible. Ce n'est pas une volonté, je ne sais pas, c'est... quelque chose : une manière d'être.

67.211 — Maintenant que les cellules deviennent conscientes, elles se demandent beaucoup à quoi ça sert, tout cela : « Comment ça doit être vraiment, quel est notre fonction, notre utilité, notre base ? Quelle est la manière divine d'être ? Quelle différence y aura-t-il ?... » Et il y a une très subtile perception d'une manière d'être qui serait lumineuse, harmonieuse. Cette manière d'être, elle est encore très indéfinissable, mais dans cette recherche, il y a une constante perception (qui se traduit par une vision) d'une lumière multicolore, de toutes les couleurs — de toutes les couleurs non pas par couches, mais comme si c'était une association par points de toutes les couleurs : un pointillement. Maintenant je vois cela constamment, associé à tout, et ça semble être ce que l'on pourrait appeler une « perception de la vraie Matière »...

Il y a la vieille matière habituelle, vue à travers les parois de notre bocal, et puis l'autre... sans parois, sans yeux spéciaux de poisson ou d'homme : telle qu'elle est vue par elle-même, pourrait-on dire. Et « vu » implique encore un organe extérieur : telle qu'elle se vit elle-même ou telle qu'elle *est* — la vraie Matière. Une perception qui serait très intéressante pour les physiciens.

... Toutes les couleurs possibles sont associées sans être mélangées, et associées par points lumineux. Tout est constitué de cela. Et ça paraît être le vrai mode d'être — je ne suis pas encore tout à fait sûre, mais en tout cas c'est un mode d'être beaucoup plus conscient. Et je le vois tout le temps : les yeux ouverts, les yeux fermés, tout le temps. Et on a une curieuse impression, à la fois de subtilité, de pénétrabilité si l'on peut dire, de souplesse de forme et d'une diminution considérable de la rigidité des formes. Et le corps lui-même, la première fois qu'il a senti cela dans une partie ou l'autre, il a eu l'impression... il est un peu perdu comme cela, l'impression de quelque chose qui échappe. Mais si l'on se tient bien tranquille, ça se remplace simplement par une sorte de plasticité, de fluidité qui semble être un mode nouveau des cellules. Ce serait probablement ce qui, matériellement, doit remplacer l'ego physique. Mais, n'est-ce pas, le premier contact est toujours très...

surprenant. C'est le moment du passage d'une manière à l'autre qui est un peu difficile. Ça se fait très progressivement, et pourtant il y a un moment, il y a quelques secondes qui sont... le moins que l'on puisse dire, c'est « inattendues ». Toutes les habitudes sont comme cela, défaites. Et pour tous les fonctionnements c'est comme cela : pour la circulation du sang, pour la digestion, pour la respiration — toutes les fonctions. Et au moment du passage, ce n'est pas que l'une remplace brusquement l'autre, mais c'est un état de fluidité entre les deux, qui est difficile. Et je vois que pendant des années, le corps et toute la conscience corporelle se reprécipitaient dans l'ancienne manière comme salut, pour échapper ; et maintenant on a obtenu qu'il ne le fasse plus, qu'il accepte au contraire : « Eh bien, si c'est la dissolution, c'est la dissolution. » On a l'impression que toute la stabilité habituelle disparaît... La grande aventure.

Il ne faut pas avoir froid aux yeux.

66.221 — Il y a toutes sortes de petits désordres qui viennent, mais qui sont visiblement, pour la conscience, des désordres de transformation ; il y a quelque chose qui sait pertinemment que le désordre est venu pour faire le passage du fonctionnement automatique ordinaire au fonctionnement conscient sous la direction directe et l'influence directe du Suprême [« ça », l'autre état]. Et quand ce point-là est arrivé à un certain degré de transformation, on passe à un autre point, puis à un autre, puis à un autre... Alors rien n'est fait jusqu'à ce que... tout soit prêt. Et tout est une question de changer l'habitude. Toute l'habitude automatique des millénaires doit être changée en une action consciente et directement guidée.

67.224 — La difficulté, c'est toujours la transition : si le souvenir de l'autre méthode (la méthode ordinaire, la méthode universelle de tous les êtres humains) vient, tout d'un coup c'est comme si — c'est tout à fait étrange —, comme si le corps ne pouvait plus rien faire, absolument comme s'il allait s'évanouir.

Alors immédiatement il réagit et l'autre mouvement reprend le dessus.

61.26 — C'est une drôle de chose, ça me prenait tout d'un coup : je ne savais plus monter les escaliers ! je ne savais plus comment on faisait pour monter ! Ça m'a pris aussi une fois au milieu du déjeuner : je ne savais plus comment il fallait manger ! Naturellement, pour le monde extérieur, c'est ce qui s'appelle « retomber en enfance ». Mais ce qui est nécessaire, c'est de tout abandonner, tout : tout pouvoir, toute compréhension, toute intelligence, toute connaissance, tout-tout, devenir parfaitement non-existant. Ça, c'est important.

Évidemment, tant que l'on garde le pouvoir de la vieille espèce et la connaissance de la vieille espèce, on ne peut pas devenir l'autre — c'est le mur instantané, la vieille paroi du bocal.

69.2112 — Ce pauvre corps ne peut rien dire parce qu'il ne sait pas. Tout ce qu'il croyait avoir appris pendant quatre-vingt-dix ans, on lui a démontré d'une façon tout à fait claire que cela n'avait aucune valeur ! et que tout est à apprendre. Alors il est comme cela, de bonne volonté, mais absolument ignorant.

70.184 — Il y a des moments où le corps ne peut même pas se tenir debout, et pour une raison qui n'est pas... Il n'obéit plus aux mêmes lois que les lois qui nous font tenir debout, alors...

67.309 — C'est le transfert. Ce matin, toutes les actions, tous les gestes, tous les mouvements, l'attitude du corps, l'attitude des cellules, la conscience absolument matérielle, pour tout-tout : la vieille méthode était partie. Il n'y avait plus que « ça », quelque chose, comment dire ?... égal. Il n'y avait plus de heurts ni de grincements ni de difficultés, et tout comme cela, dans un même rythme, et quelque chose qui est si égal et qui donne l'impression d'être si doux, n'est-ce pas, avec une puissance FORMIDABLE, dans la moindre chose. Ce transfert a été constant, sans mélange, pendant à peu près quatre heures. Toutes les choses : toilette, nourriture, tout cela, maintenant ce n'est plus de la même manière, je ne sais pas comment expliquer... Plus de souvenir, plus d'habitudes. Les choses ne se font pas parce qu'on a appris à les faire comme cela : spontanément, c'est fait par la conscience. C'est remplacer le souvenir, la mémoire, l'action par... la nouvelle méthode de conscience qui sait la chose JUSTE au moment de la faire : « Ça, c'est à faire. » Ce n'est pas : « Ah ! il faut aller là-bas », non : à chaque minute on est où l'on doit être, et puis quand on arrive à l'endroit où l'on doit aller : « Ah ! c'est là. »

L'oiseau qui quitte les neiges arctiques pour les lagunes de Ceylan ne « cherche » pas où il doit aller : à chaque seconde, il est là où il faut parce que... parce que la carte du monde se déroule en lui, ou lui se déroule dans la géographie directe. On dit « l'instinct », mais c'est notre sottise mentale : l'instinct du monde c'est qu'il *est* le monde, totalement, sans parois. Et Mère d'ajouter :

... Et on comprend bien pourquoi les saints, les sages, ceux qui voulaient se sentir tout le temps dans cette atmosphère divine, pourquoi ils avaient supprimé toutes les choses matérielles : parce qu'ils n'étaient pas transformés, et alors ils retombaient dans l'autre manière d'être. Mais transformer cette matière, c'est incomparablement supérieur ! cela donne une stabilité, une conscience et une RÉALITÉ extraordinaires : les choses deviennent la vraie vision, la vraie conscience, ça devient si concret, si réel [oui, la vraie Matière]. Rien-

rien d'autre ne peut donner cette plénitude. Échapper, s'enfuir, rêver, méditer, entrer dans les consciences supérieures, c'est très bien, mais ça a l'air pauvre à côté, si pauvre, si pauvre !

68.45 — Toute la base solide qui fait la personne corporelle, hop ! partie, enlevée. Par exemple, j'ai eu une abolition totale de la mémoire, alors... Maintenant, j'ai l'habitude, alors toutes les cellules restent comme cela, immobiles, silencieuses et exclusivement tournées vers la Conscience, puis attendent. N'est-ce pas, tout ce que l'on fait, tout ce que l'on sait, tout est basé sur une sorte de mémoire semi-consciente qui est là — ça : parti. Et alors plus rien. Et c'est remplacé par une sorte de présence lumineuse et... les choses sont là on ne sait comment. Et elles sont là sans effort. Et il n'y a que JUSTE ce qui est nécessaire au moment voulu. Il n'y a pas tout ce bagage que l'on traîne derrière soi tout le temps : il y a JUSTE la chose dont on a besoin.

61.186 — Et au moment où la solution doit venir, elle vient : elle vient en faits, en actes, en mouvements.

69.52 — Il n'y a plus tout ce fatras accumulé de soi-disant connaissance. C'est spontané, c'est naturel, ce n'est pas sophistiqué du tout, c'est très-très simple et presque enfantin dans sa simplicité.

70.58 — Tu comprends, toutes les impossibilités, tous les « ça ne peut pas être », « ça ne peut pas se faire... », tout cela est balayé.

69.263 — C'est la conscience qui travaille constamment [celle de l'autre état], et non pas comme une suite de ce qui était avant, mais comme un effet de ce qu'elle perçoit À CHAQUE INSTANT. Dans le mouvement mental ordinaire, il y a la conséquence de ce que l'on a fait avant — ce n'est pas cela : c'est la conscience qui voit CONSTAMMENT ce qui est à faire, c'est la conscience qui, à chaque seconde, suit — elle suit son propre mouvement. Ça permet tout ! C'est justement cela qui permet les miracles, les renversements... ça permet tout !

Est-ce que la mort, les maladies, les « impossibilités » physiques, les « lois », tout, ne serait pas la cristallisation d'une certaine mémoire... fausse, celle de la fausse matière ? celle d'un certain bocal. Une habitude qui tourne en rond.

69.2211 — Ce qui empêche, c'est une vibration « concentrique », une espèce de vibration concentrique, c'est-à-dire qu'au lieu d'être dans une éternité infinie, les choses sont regardées par rapport à soi. C'est cela qui empêche. C'est l'imbécillité égocentrique.

62.121 et 64 — C'est un fonctionnement extrêmement délicat, probablement parce qu'il n'est pas accoutumé : un tout petit mouvement, une toute petite vibration mentale dérange tout... C'est-à-dire la vieille façon de se conduire avec son corps (on « veut » ceci et on « veut » cela et on veut...), de la minute où ça montre son nez, tout s'arrête. Simplement un mouvement ordinaire, le mouvement du fonctionnement ordinaire, quand, par une sorte d'habitude, on glisse là-dedans, tout s'arrête. C'est tout petit, ce ne sont pas des choses qui se voient facilement, c'est tenu-tenu-tenu. Alors il faut attendre que cette mécanique veuille bien s'arrêter. Et quand on a rattrapé « ça », quand on peut rester là-dedans quelques secondes, c'est merveilleux, et puis encore, ça s'enraye, encore tout à recommencer.

62.2711 — Ça commence à obéir à une autre loi. Par exemple, savoir juste à la minute ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire, ce qui va arriver — s'il y a la moindre attention ou concentration pour le savoir, cela ne se produit pas. Si on est comme cela, simplement dans cette sorte d'immobilité intérieure, alors pour tous les petits détails de la vie, juste à la minute nécessaire, on sait : ce qu'il faut dire vient ; ce qu'il faut répondre est là ; la personne qui entre, elle entre. C'est une sorte de chose automatique qu'on fait. Dans le monde mental, on pense la chose avant de la faire ; là, ce n'est pas comme cela.

70.184 — Par exemple, si l'on ne veut pas que je dise quelque chose, au lieu de passer par la pensée : « Il ne faut pas dire » — je ne peux plus parler ! Et toutes sortes de choses comme cela. Le fonctionnement est direct.

66.67 — On en revient toujours à cela : être, c'est la seule chose qui ait du pouvoir.

La vision tactile

On conçoit que la vie puisse être spontanée, « automatique », harmonieuse comme l'est celle des animaux — ce serait déjà un changement si formidable dans notre espèce pourvue d'horloges, de docteurs, de téléphones, que nous avons de la peine à l'imaginer. On conçoit qu'à chaque seconde, l'on sache le geste exact, la parole exacte et tout ce qui est à savoir dans le monde, comme l'oiseau qui « sait » la lagune là-bas, à sept mille kilomètres. Mais quel sera notre moyen d'action, à part de se

laisser bercer dans le grand rythme ?... Notre distinction parmi les autres espèces est de pouvoir changer le monde, ce que l'animal ne peut pas, probablement parce qu'il est parfaitement harmonieux et heureux dans sa routine. Notre malheur est quelquefois notre pouvoir. Et il est probable que notre malheureux détour évolutif par le bocal mental d'où nous nous sommes coupés de tout, séparés de tout et où nous avons dû tout inventer pour rapprocher ce que nous avons éloigné de nous, tout mécaniser pour remplacer le simple organe manquant, avait pour but non seulement de nous rendre individuellement conscients mais, par notre malheur même, de nous obliger à vaincre les « lois » (nous ne les avons pas vaincues : nous les avons seulement déjouées parce que nous ne connaissons pas leur ressort intime, la « clef directe » comme disait Mère), et de nous permettre finalement de toucher le ressort vrai, le levier qui changera la ronde biologique — ce que l'animal ne peut pas — et la mort. Le pouvoir même qui a fait les galaxies et les cellules doit bien avoir le pouvoir de changer ces mêmes cellules et d'en faire un organisme un peu plus complet et un peu moins dissolvant.

Le nouvel « organe » d'action, il est très simple, comme il fallait bien s'y attendre. Ce ne sont ni des mandibules ni des circonvolutions cérébrales : c'est d'être. Un « être » qui n'a rien à voir avec la métaphysique mais tout avec la physiologie et la conscience cellulaire. Ici aussi, nous nous contenterons de relever quelques étapes de la formation de cet organe :

64.1010 et 66.263 — Par exemple, je ramasse un papier : je vois clair comme je voyais avant ; alors vient la vieille habitude (ou l'idée ou le souvenir) qu'il faut que je prenne une loupe pour voir... je ne vois plus ! Puis J'OUBLIE qu'il s'agit de voir ou de ne pas voir, alors je peux faire mon travail très bien — je ne m'aperçois pas que je vois ou que je ne vois pas !... Et pour tout, c'est comme cela.

Une fois de plus, nous sommes saisi par cette espèce de mémoire ou de souvenir qui fait qu'on est aveugle ou malade ou mourant, et puis cette mémoire s'en va et ce n'est plus ! Ça n'existe plus : on voit très bien, on n'a plus de cancer et on ne meurt pas du tout. La prochaine espèce, c'est celle qui perdra le souvenir de la mort. Et Mère ajoute :

... C'est l'apparente incohérence. Cela doit dépendre d'une autre loi que, pour le moment, je ne connais pas et qui gouverne le physique.

66.93 et 3011 — La perception de la réalité intérieure des gens est infiniment plus précise qu'avant. Je vois une photographie, par exemple, il n'est plus question de voir « à travers » quelque chose : je vois presque uniquement ce qu'EST cette personne. Le « à travers » diminue au point que, parfois, cela n'existe pas du tout : je vois tout d'un coup la photo qui devient vivante, avec les trois dimensions, et la tête de la personne qui sort ! C'est vraiment curieux, c'est comme si l'on voulait m'apprendre à voir d'une autre façon.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas besoin d'yeux du tout ni de rétine pour voir, ni de « à travers » quoi que ce soit, comme si toute l'évolution avait fabriqué des organes successifs et des visions successives pour voir à travers un certain milieu, et puis le bocal se brise et on arrive au « milieu » de tout et au seul organe.

65.26 — C'est assez étrange, cette vision. C'est toujours comme s'il y avait un voile entre moi et les choses [ce « voile », nous en reparlerons : c'est probablement la barrière cellulaire qui nous sépare de l'autre état], et puis tout d'un coup, sans raison apparente, une chose devient claire, précise, nette — la minute d'après, c'est fini. Quelquefois, c'est un mot qui brille dans une lettre, quelquefois c'est un objet. Et c'est une autre qualité de vision : c'est comme si la lumière qui éclaire était dedans au lieu d'être dessus — ce n'est pas une lumière de réflexion, ce n'est pas lumineux comme une bougie, par exemple, mais au lieu d'être une lumière projetée, ça a sa propre lumière, qui ne rayonne pas. Cela devient de plus en plus fréquent, mais avec un illogisme parfait. C'est-à-dire que je n'en comprends pas la logique. Et d'une précision de vision extraordinaire ! avec la pleine compréhension de la chose vue en même temps qu'on la voit. Par exemple, ce matin dans le cabinet de toilette sans lumière, j'ai vu ce phénomène : une bouteille dans l'armoire, qui est devenue si claire, si... d'une vie intérieure ! Ah ! je me suis dit tiens ! — la minute d'après c'était passé. C'est évidemment la préparation à une vision par la lumière intérieure au lieu d'une lumière projetée. Et c'est très... oh ! c'est chaud, c'est vivant, c'est intense, et c'est d'une précision ! Tout se voit en même temps : non seulement la couleur et la forme mais le caractère de la vibration dans un liquide — c'était admirable !

Et qu'est-ce que cette « lumière intérieure » dans la matière, dans un liquide ? — La vraie matière ?... telle qu'elle est, sans organe déformant, sans « à travers ».

70.31 et 72.81 — La connaissance est remplacée d'une étrange façon par une chose qui n'a rien à voir avec la pensée et de moins en moins avec la vision, quelque chose de supérieur qui est un genre de perception nouveau :

on sait. C'est très au-dessus de la pensée, c'est au-dessus de la vision, c'est une sorte de perception : il n'y a plus de différenciation des organes. Et c'est une perception, oui, qui est totale : qui est à la fois vision, ouïe, connaissance. Quelque chose qui est un nouveau genre de perception. Alors là, on sait. Ça remplace le savoir. Une perception tellement plus vraie mais tellement nouvelle que je ne sais pas comment l'exprimer.

62.610 — Quand je regarde les gens, je ne les vois pas comme ils se voient : je les vois avec la vibration de toutes les forces qui sont en eux et qui passent à travers eux. Et c'est cela qui fait que ma vue physique est en train, non pas de disparaître mais de changer de caractère, parce que les précisions physiques de la vue physique normale sont mensongères pour moi ! Mais cela ne m'empêche pas de voir physiquement. Si j'essaye d'enfiler une aiguille en regardant, par exemple, c'est littéralement impossible, mais s'il est nécessaire que j'enfile une aiguille, elle s'enfile d'elle-même ! Je n'y suis pour rien : je tiens l'aiguille, je tiens le fil, c'est tout. Je pense que si cet état se perfectionne, on doit pouvoir tout faire par l'AUTRE MOYEN, le moyen qui ne dépend pas des sens extérieurs, et alors là, évidemment, ce sera le commencement d'une expression supramentale. Parce que c'est une sorte de connaissance innée qui FAIT les choses.

Peut-être la connaissance innée qui « fait » tout le monde et chaque espèce : une connaissance innée au cœur de chaque cellule et chaque atome ? L'atome d'hélium sait parfaitement ses deux électrons. Et nous demandions à Mère :

(Question :) Mais est-ce qu'une « voyante » ne verrait pas comme cela ?

Non-non ! ce n'est pas toutes les visions que j'ai eues. Ce n'est pas une « vision » ! Je ne peux même pas dire que ce soit une image : c'est une connaissance. Je ne peux même pas dire que ce soit une « connaissance » : c'est quelque chose qui EST TOUT à la fois, qui contient sa vérité.

63.318 — Le sens du « concret » disparaît de plus en plus, c'est comme quelque chose qui est loin-loin dans un passé irréel ; et cette sorte de « concret » sec et sans vie [c'est-à-dire notre perception humaine de la Matière] est remplacée par quelque chose de très simple, très complet dans le sens que tous les sens fonctionnent en même temps, et très INTIME avec tout. Avant, chaque chose était séparée, divisée, sans connexion avec l'autre, et c'était très superficiel, comme une pointe d'aiguille. Cela ne fait plus du tout cela. Et cela donne surtout l'impression d'une intimité, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de distance, il n'y a pas de différence, il n'y a pas « quelque chose qui voit » et « quelque chose qui est vu », et pourtant il y a là-dedans ce qui correspond à la vision, à l'audition, à la sensation, à toutes les perceptions, au goût, à l'odorat... Ce qui empêche que le fonctionnement soit parfait, ce sont toutes les vieilles habitudes. Si l'on pouvait se laisser aller sans vouloir « bien voir », « bien entendre », on aurait l'autre perception, qui est beaucoup plus VRAIE... Et toujours cette impression de quelque chose qui n'a pas de heurts, pas de chocs, pas de complications, comme si l'on ne pouvait plus se cogner, on ne pouvait plus... C'est tout à fait intéressant.

72.121 — Quand ça vient, ce n'est pas comme des pensées, ce n'est pas cela : c'est comme si j'étais BAINÉE DEDANS, et alors... Je ne sais pas, ce n'est pas quelque chose que je « vois » — qui est étranger à moi et que je vois —, c'est... je SUIS tout d'un coup ça. Et alors il n'y a plus de moi-toi, plus de... Et ces expériences-là, je ne trouve pas de mots pour les dire. N'est-ce pas, j'ai perdu la capacité de la mémoire, mais je sens que c'est exprès, que ma vision des choses serait beaucoup moins spontanée et sincère si je me souvenais. C'est toujours comme une nouvelle révélation, et pas de la même manière. C'est cela : on DEVIENT la chose — on la devient. On ne la « voit » pas, ce n'est pas quelque chose que l'on voit ou que l'on comprend ou que l'on sait, c'est... quelque chose que l'on est.

66.145 — Ce qui arrive ici [dans notre vision rétinienne de la Matière, que nous pourrions appeler la « fausse matière »], ce que nous décrivons, c'est si brutal, sans finesse, grossier, comme une statue mal taillée ; c'est rude, c'est grossier, c'est exagéré ; et c'est déformé par ce sens de la séparation de l'ego. Mais LÀ, je ne sais pas comment expliquer cela, là tout est UN, c'est une seule chose qui prend toutes sortes de formes, mais pas avec un centre qui sent et un autre centre qui voit et un autre centre qui comprend ; ce n'est pas cela : c'est tout UNE substance d'une souplesse inexprimable et qui s'adapte à tous les mouvements de tout ce qui se passe, sans séparation. Et alors, ça vous laisse dans un état qui dure pendant des heures et où je suis dans ce monde [le nôtre] et pourtant je n'y suis pas. Parce que... je ne sens pas comme le monde sent. C'est une très étrange chose.

Mais c'est exactement la vision du continuum physique !

68.86 — Je vois maintenant... Ce serait comme une unité, une unité qui est d'innombrables — des milliards, n'est-ce pas —, d'innombrables points brillants. Une SEULE conscience faite d'innombrables points brillants conscients d'eux-mêmes. Et ce n'est pas le total de tout cela ! Ce n'est pas un total : c'est une unité. Mais c'est une unité innombrable. Et du fait même de dire des mots, cela devient idiot !

64.268 — Tout devient une conscience VIVANTE, chaque chose émane sa propre conscience et existe à cause de ça. Par exemple, savoir exactement, une seconde ou une minute avant dans la conscience : la pendule va sonner, quelqu'un va entrer, quelqu'un va bouger... Et ce sont des choses qui ne sont pas mentales, qui appartiennent au mécanisme, et pourtant ce sont tous des phénomènes de conscience : ce sont les choses qui VIVENT, qui vous FONT SAVOIR où elles sont, où elles se trouvent. Tout un monde de petits microscopiques phénomènes qui sont une autre manière de vivre, et qui paraît être le produit de la conscience sans ce que nous appelons la « connaissance ». Par exemple, de temps en temps, j'entends les gens parler d'une chose, d'une autre et dire : « Ce sera comme cela et comme cela », immédiatement il y a une sorte de vision tactile (comment expliquer cela ?...) Cela ressemble au toucher et à la vision, et ce n'est ni le toucher ni la vision, ce sont les deux ensemble : c'est la chose TELLE QU'ELLE EST, c'est ÇA. C'est une conscience où l'élément mental est absent. Et c'est si clair ! d'une précision, oh ! infinitésimale, c'est comme un contact immédiat avec la chose telle qu'elle est. C'est une autre manière de vivre.

63.411 — Tout devient comme si c'était vu pour la première fois et sous un angle tout à fait différent — tout-tout : les caractères des gens, les circonstances, même le mouvement de la terre et des astres, tout est devenu tout à fait nouveau et... inattendu, en ce sens que toute la vision humaine mentale : complètement partie ! Alors les choses sont beaucoup mieux !

(Question :) Mais est-ce que c'est une vision d'un « autre monde » ?

Cette nouvelle vision des choses... ce n'est pas sortir de la Matière pour voir le monde d'une autre façon (cela a été fait depuis longtemps, n'est-ce pas, par tous les sages et les voyants, ce n'est rien de nouveau et ce n'est pas merveilleux), ce n'est pas cela : c'est la MATIÈRE qui se regarde elle-même d'une façon toute nouvelle, et c'est cela qui est amusant ! — Elle revoit toute l'affaire tout à fait différente.

Le grand corps

L'aspect visuel du nouvel organe, même son aspect tactile et la connaissance directe qu'il apporte, nous pouvons les comprendre, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que c'est une certaine dame, un peu excentrique, dans son fauteuil, qui touche ou voit « à distance » par une espèce de télé-vision bizarre, et tactile par-dessus le marché. Mais c'est parce que nous n'avons pas compris la réalité du phénomène. Il n'y a pas de « distance », la certaine dame est tout à fait excentrique ! L'onde électromagnétique n'est pas plus située dans un fauteuil (ou pas moins) que les atomes de nos molécules ne sont séparés des petits atomes voisins, sauf par une illusion d'optique provisoire et binoculaire — c'est la grande illusion séparatrice dans laquelle nous vivons. On peut seulement dire qu'il y a un certain centre préférentiel ou pratique plutôt qui ramène dans un certain fauteuil situé à Pondichéry une innombrable expérience ou une innombrable existence. Le centre n'est pas dissous puisqu'il continue à vaquer à ses occupations et à rire et à nous raconter son histoire dans un corps parfaitement physiologique, mais ce même centre peut être provisoirement n'importe où selon les besoins de l'action — y être réellement : pas en pensée ni en vision ni en quelque « télé » que ce soit, mais physiologiquement et atomiquement (et de bien d'autres façons). Alors on s'explique le mode d'action de l'être supramental ou de notre prochaine espèce. L'être supramental est d'abord un être agissant, suprêmement et directement agissant, contagieux pourrait-on dire. Ce n'est pas du tout une sorte de super-théâtre qu'il s'offre dans son fauteuil (et il faut bien dire que le théâtre, dans les conditions actuelles, n'est pas drôle, il est même douloureux), c'est une super-action immédiate et transformatrice : ce que l'on fait dans son propre corps, on le fait dans le corps de tout le monde comme chez soi, puisqu'on *est* ce corps-ci, et ce corps-là et d'innombrables corps (et pas seulement des corps).

Le mieux est de suivre la courbe du phénomène dans le corps de Mère, avec tous ses tâtonnements. N'est-ce pas, les explications viennent après ; sur le moment, c'est bizarre.

Ce premier cri :

63.107 — Pour que tout cela change, il faudrait un pouvoir direct ! Il faudrait un pouvoir qui se fasse sentir directement, c'est-à-dire de cellule à cellule : vibrations de même qualité.

La réponse allait vite venir brutalement : une hémorragie cérébrale... dans le corps de quelqu'un d'« autre ».

63.64 — J'ai la conscience de mon corps, mais ce n'est pas la conscience de ça (*Mère touche son corps*) : c'est la conscience DU corps — ce peut être le corps de n'importe qui ! J'ai la conscience de ces vibrations de désordre, qui viennent le plus souvent sous forme de suggestions de désordre : par exemple, une suggestion d'hémorragie. La conscience corporelle refuse. La bataille commence à se livrer (tout cela, tout en bas, dans les cellules et la conscience matérielle), entre ce que nous pouvons appeler « la volonté d'hémorragie » et la réaction des cellules du corps. Et alors, c'est tout à fait comme une vraie bataille, un vrai combat. Mais tout d'un coup, le corps se sent pris d'une très forte détermination et il proclame un ordre, et puis voilà que l'effet commence à se produire et, petit à petit, tout rentre dans l'ordre. Tout cela se passe dans la conscience matérielle. Physiquement, ce corps a toutes les sensations, mais pas l'hémorragie, tu comprends ; mais il a les sensations, c'est-à-dire tous les effets sensoriels. Bon. Une fois que la bataille est passée, je regarde tout cela, je vois mon corps (qui a été suffisamment secoué, note) et je me dis : « Qu'est-ce que ça peut bien être que tout cela ?... » Quelques jours après, je reçois une lettre de quelqu'un, et dans la lettre : toute l'histoire, de l'attaque, de l'hémorragie, et tout d'un coup de l'être pris par une volonté formidable et qui entend les mots — les mots qui ont été prononcés ICI. Et l'effet : sauvé, guéri. Je me souvenais de mon événement (!) Et alors j'ai commencé à comprendre que mon corps, c'est partout ! N'est-ce pas, ce n'est pas une question de juste ces cellules-là : ce sont des cellules, et ma foi dans beaucoup, des centaines et peut-être des milliers de gens... C'est LE corps ! Et cela, c'est si difficile à faire comprendre aux gens. C'est LE corps — celui-ci n'est pas plus mon corps que les autres corps. Et alors, il est tout le temps pris de choses comme cela, tout le temps, tout le temps, qui tombent dessus, d'un côté, de l'autre, de tous les côtés.

71.242 — C'est décentré, tout à fait décentré...

68.207 — Par exemple, il arrive je ne sais combien de fois par jour : tout d'un coup, la conscience d'un désordre, d'une douleur ou d'une souffrance quelque part — quelque part dans une partie, mais pas une partie enfermée là-dedans (*Mère désigne son propre corps*), mais comme dans un corps immense, un endroit. Et après un moment, j'apprends que telle personne ou telle autre a eu tel mal ou tel mal... qui a été senti comme faisant partie de ce corps immense !

70.281 — C'était une nuit assez particulière... Le corps, la conscience du corps, était la conscience d'un corps qui meurt, et en même temps avec une connaissance parfaite qu'il ne mourait pas ! Mais c'était la conscience d'un corps qui meurt, avec toutes les angoisses, toutes les souffrances, toutes les choses, mais il y avait la conscience que ce n'était pas ça (*le corps de Mère*) qui mourait. Et ça a duré longtemps, ça a duré toute la nuit. Et après, j'ai appris que X est mort de très bonne heure le matin. Alors j'ai compris...

Mais c'est comme cela aussi que Mère allait peu à peu toucher au mécanisme de la mort et à la clef. Car s'il s'agit de transformer la Matière, la mort est certainement la première chose à transformer. Cette clef-là est la clef de tout le reste. C'est peut-être bien la clef du bocal.

L'expérience continue :

61.187 — C'est une inondation qui me vient du dehors ! Et un mélange ! de tous les côtés, de tous les gens, et pas seulement d'ici : de loin-loin sur la terre, et quelquefois de loin dans le temps — loin dans le temps, dans le passé, des choses du passé qui viennent pour être rangées, mises à leur place. Et alors c'est un travail constant et... C'est tout le temps comme si l'on attrapait une nouvelle maladie et qu'il faille la guérir.

68.2610 — Il y a d'innombrables expériences, par douzaines tous les jours, montrant que c'est l'identification ou l'unification avec les autres corps qui fait qu'on sent la misère de celui-ci, la misère de celui-là... C'est un FAIT. Et non pas comme étant d'un autre corps mais comme le sien propre. C'est-à-dire que maintenant, il est difficile de faire une distinction. Alors ce n'est pas la plainte de sa propre misère, c'est TOUT qui est sa misère !

63.289 — Cette souffrance, cette misère générale est une chose qui devient presque insupportable, comme une sorte d'angoisse aiguë — qui est certainement une nécessité pour en sortir. Pour en sortir, c'est-à-dire pour guérir, pour changer — pas pour s'enfuir. Je n'aime pas les fuites. C'était ma grande objection aux bouddhistes : tout ce que l'on vous conseille de faire, c'est simplement pour vous donner la possibilité de vous enfuir — ce n'est pas joli. Mais changer, oui.

Changer le fonctionnement mortel de cette matière.

Et le phénomène d'identification ou d'unification ne se limite pas à des êtres vivants humains, il englobe les circonstances aussi et les événements « mécaniques » de la vie — en fait, il englobe tout.

66.179 — Il y a une nouvelle activité. Je suis en train... je m'attrape en train de faire quelque chose, pour être exacte ; je suis en train de parler à des gens que la plupart du temps je ne connais pas, puis de décrire une scène : ils peuvent faire telle et telle chose, et ça finira par telle et telle chose. Ce sont comme des scènes de livre ou des

scènes de cinéma. Puis, dans la journée ou le lendemain, quelqu'un me dit : j'ai reçu un message de vous et vous m'avez dit qu'il fallait écrire à telle personne et lui dire telle chose ! Et je ne le fais pas mentalement, pas du tout : je vis — je vis une scène ou je raconte une scène, et c'est reçu par quelqu'un d'autre (et je ne pense pas du tout à cette personne !). Et ça se passe ici, en France, en Amérique, partout. Ça devient amusant... Quelqu'un m'écrit : « Vous m'avez dit ça », et c'est l'une de mes « scènes » ! Une des scènes que j'ai vécues — pas vécues : à la fois vécues et fabriquées. Je ne sais pas comment expliquer cela. C'est comme un travail de modelage. Et il y a des histoires de pays, il y a des histoires de gouvernements ; et là, je ne sais pas le résultat — peut-être que dans quelque temps on verra. Et dans ce genre d'activité, j'ai toutes sortes de connaissances que je n'ai pas ! même quelquefois des connaissances médicales ou des connaissances techniques que je n'ai pas du tout ! et que j'ai, n'est-ce pas, puisque je dis : « C'est comme cela et comme cela qu'il faut faire. » C'est assez amusant.

64.151 — Et tout cela se passe EN PLEIN JOUR, pas quand je dors. Cette histoire-là [une des innombrables histoires] m'est arrivée, je venais juste de prendre mon bain ! C'est tout d'un coup quelque chose qui vient, qui me prend, et alors c'est une sorte de vie dans laquelle je vis, jusqu'à ce que quelque chose soit fait — une action —, et quand cette action est faite, tout s'en va, sans laisser de trace.

71.177 et 217 — Cette histoire de l'Amérique et de la Chine, par exemple [visite secrète de M. Kissinger en Chine], et toutes sortes de choses comme cela, sont venues de cette façon... C'est curieux. Une sorte d'universalisation. Comment expliquer ?... C'est comme si j'étais DEVENUE les circonstances, les gens, les paroles, les... Le corps est de plus en plus conscient, mais pas à la manière mentale du tout, comme... comme des choses vécues. Je ne sais pas comment expliquer.

66.1911 — Ce ne sont pas des paroles, ce ne sont pas des pensées, et c'est quelque chose de tout à fait concret qui vient comme sur un écran. Et c'est un écran qui est À L'INTÉRIEUR de ma conscience : ce n'est pas en dehors, c'est à l'intérieur. Et les choses viennent comme cela. Si j'étais dans une conscience superficielle, je me dirais : « Pourquoi est-ce que je pense à cela ? » Mais je n'y « pense » pas et ce n'est pas une pensée, c'est... une vie qui s'organise (*Mère fait un geste de modelage*). C'est très intéressant. Et depuis la plus petite chose jusqu'à la plus grande : les cyclones, les tremblements de terre, les révolutions, tout cela, et puis de toutes petites choses, toutes petites, une toute petite circonstance de la vie, comme une offrande d'argent, un cadeau que l'on m'a envoyé, de toutes petites choses apparemment sans aucune importance : tout se présente avec la même valeur ! Il n'y a pas de « grand », de « petit », d'« important », de « pas important ». Et c'est tout le temps comme cela. C'est curieux. C'est presque... un souvenir d'avance.

71.1711 et 70.58 — C'est comme si la conscience n'était pas dans la même position vis-à-vis des choses, alors elles apparaissent tout à fait différentes. La conscience humaine ordinaire, même si elle a les idées les plus larges, est toujours au centre, et les choses existent par rapport à un centre : dans la conscience humaine, on est dans un point et toutes les choses existent dans leur relation avec ce point de conscience. Et maintenant, le point n'existe plus ! alors les choses existent en elles-mêmes. N'est-ce pas, ma conscience est DANS les choses, elle n'est pas quelque chose qui « reçoit ». J'ai presque l'impression de me mouvoir au-dedans de vous, comme si c'était du dedans que je faisais. Je n'ai plus l'impression des limites de mon corps... Je ne sais pas comment dire ? Oui, c'est presque comme si c'était devenu fluide. Et ce n'est pas comme une personne qui se serait agrandie pour prendre les autres au-dedans d'elle, ce n'est pas cela : c'est une force, une conscience qui est RÉPANDUE sur les choses. Je n'ai pas la sensation d'une limite : j'ai l'impression d'une chose qui est répandue, même physiquement.

La contagion supramentale

Dès lors, la clef de l'action supramentale apparaît. Et peut-être devrait-on parler d'une contagion plutôt que d'une action : vraiment un pouvoir « de cellule à cellule ».

63.207 — J'ai une sorte de certitude [disait Mère lorsqu'elle en était encore au tout début du travail infinitésimal sur les cellules, en train de chercher le passage à travers la barrière cellulaire], une certitude que lorsque ce travail microscopique sera terminé, le résultat sera presque foudroyant. Parce que toute action du pouvoir à travers le mental se dilue, s'atténue, s'adapte, se transforme, et qu'est-ce qui arrive en bas ? Tandis que quand ce sera à travers cette matière, évidemment ce sera formidable.

63.107 — C'est seulement quand un petit travail comme cela, de transformation que l'on pourrait appeler « locale » [cellulaire], sera achevé et qu'il y aura la pleine conscience dans la pleine maîtrise de la manière de se servir de la force sans que rien n'intervienne, qu'alors... c'est comme l'expérience de chimie que l'on a appris à bien faire : on peut la refaire à volonté, chaque fois que c'est nécessaire.

61.112 et 254 — (*Question :*) *Tout ce travail que tu fais sur ton corps, comment peut-il agir sur la substance corporelle en dehors de toi ?*

Toujours de la même manière, parce que la vibration se répand. C'est une question de contagion. Les vibrations spirituelles sont contagieuses, c'est tout à fait évident. Les vibrations mentales sont contagieuses. Les vibrations vitales aussi sont contagieuses (pas sous leurs plus jolis effets, mais enfin c'est évident : la colère d'un homme, par exemple, se répand très facilement). Eh bien, la qualité de vibration des cellules doit être contagieuse. Par exemple, chaque fois que j'ai pu dominer quelque chose, je veux dire trouver la vraie solution pour ce qu'on appelle une « maladie » ou un mauvais fonctionnement — la vraie solution, c'est-à-dire la vibration qui défait le mal ou qui remet d'aplomb —, j'ai toujours pu très facilement guérir les gens qui avaient la même chose, par l'émission de cette vibration. C'est comme cela, c'est parce que toute la substance est UNE. Tout est un, n'est-ce pas, c'est cela que nous oublions tout le temps ! Nous avons toujours le sentiment de la séparation — ça, c'est le mensonge total-total ! parce que nous nous basons sur ce que nos yeux voient — ça, c'est vraiment le mensonge. Tu sais, c'est comme une image qu'on a plaquée sur quelque chose. Mais ce n'est pas vrai. Même dans la matière la plus matérielle, même une pierre, même dans une pierre, dès qu'on change de conscience, toute cette séparation, toute cette division disparaît tout à fait. Ce sont... (comment dire ?) des modes de concentration ou des modes vibratoires DANS LA MÊME CHOSE.

64.73 — X. était dans un état d'émotion aigu, et à un moment donné, nos regards se sont croisés ; alors est entré en moi, de lui, une émotion tellement violente que j'ai failli me mettre à sangloter, figure-toi ! Et c'est toujours là, dans le bas du ventre, que cette identification avec le monde se produit... Immédiatement, j'ai arrêté les vibrations de X (cela m'a pris quelques minutes) et tout est rentré dans l'ordre. Et j'ai compris que cette contagion était conservée comme moyen d'action — ce n'est pas agréable pour le corps !... Quand je mets de l'ordre là (*geste au ventre*), ça remet de l'ordre là-bas aussi.

63.1112 — Quand l'expérience vient [de l'autre état], elle est assez répandue : « ça » coule dans le sang, ça vibre dans les nerfs, ça vit dans les cellules, et puis partout ; et ce ne sont même pas seulement les cellules de ce corps-ci : j'ai l'impression que beaucoup de sangs, beaucoup de cellules, beaucoup de nerfs participent. C'est-à-dire que la conscience centrale des individus ne le sait pas toujours, l'individu ne le sait pas (il a une impression extraordinaire, mais il ne sait pas ce que c'est), tandis que les cellules le savent, mais elles ne peuvent pas le dire. N'est-ce pas, il y a des DEGRÉS de conscience, et ici (*le corps de Mère*), cela paraît être comme un centre de conscience plus conscient, c'est tout, mais autrement...

Et l'expérience devient de plus en plus précise, universelle :

68.186 — C'est curieux, je suis un mouvement et puis... je pars [dans « l'ondulation »]. Et ça vient à n'importe quel moment. Je mange : au milieu de la nourriture, il y a quelque chose qui vient comme cela, je suis le mouvement, et je reste la cuillère en l'air, et après je vois tous les gens qui attendent !

(*Question :*) Depuis plusieurs mois, j'ai remarqué cela : on a l'impression d'un éloignement.

Non ! je suis DEDANS, beaucoup plus dedans qu'avant. Pas « dedans » ici (*Mère désigne son corps*) : dedans en toutes choses. Quand je m'en vais comme cela, c'est toujours comme si... comme si je modelais des vibrations. Et j'apprends après qu'il est arrivé quelque chose à quelqu'un : il y a quelque chose qui s'est tordu, alors on travaille, on le remet droit, on remet la lumière, la bonne vibration.

64.269 — Et je parle ici des cellules du corps, mais c'est la même chose pour les événements extérieurs, jusqu'aux événements mondiaux. C'est même remarquable au point de vue des tremblements de terre, des éruptions de volcan, etc. Il semblerait que la terre tout entière soit comme le corps.

60.237 — De plus en plus, c'est le yoga général — toute la terre. Et c'est comme cela jour et nuit et quand je marche et quand je parle et quand je mange : comme si on prenait de la pâte et puis qu'on la lève.

Finalement, l'expérience est devenue parfaitement intelligible, et un matin, Mère s'est exclamée :

61.2312 — C'était la perception du pouvoir, de ce pouvoir qui vient de l'amour suprême [l'autre état], formidable ! et qui m'a fait comprendre une chose : que l'état dans lequel on me mettait, c'était pour obtenir ce pouvoir qui provient d'une identité avec toutes les choses matérielles... Alors j'ai vu ce pouvoir au point de vue méthodique, pour organiser (pas une chose accidentelle ou spasmodique comme dans les cas médiumniques), mais une ORGANISATION DE LA MATIÈRE. Et alors on commençait à comprendre : mais avec « ça », on a le pouvoir de mettre chaque chose à sa place !... pourvu qu'on soit assez universel. C'est formidable ! ça a le pouvoir de tout changer, et tout changer de quelle façon ! Simplement on EST « ça », une, UNE vibration de « ça ». C'est-à-dire qu'on EST ça, par conséquent on FAIT ça. Mais c'est la clef !

58.262 — Une clef directe qui n'a pas besoin d'une science compliquée pour s'exprimer.

On pourrait dire que tout notre règne mental, ou même animal dans son ensemble, est le règne indirect, le règne du mécanisme, depuis la musaraigne qui ronge une liane avec ses dents jusqu'au physicien qui broie l'atome dans un cyclotron. D'innombrables mécanismes de plus en plus compliqués, depuis les cils vibratiles, l'aile, la nageoire, jusqu'au turboréacteur et au télex. Un gigantesque artifice. Un peu comme si l'évolution, c'est-à-dire un certain pouvoir (et on ne peut pas parler de pouvoir sans conscience, fût-ce la conscience du noyau d'hydrogène de happer son unique électron), un certain pouvoir s'était revêtu de mécanismes ou d'organes de plus en plus adaptés et ingénieux, pour parvenir finalement à ce point évolutif, à ce tournant des ères, où le mécanisme prend conscience de son moteur et après s'être innombrablement divisé en d'innombrables corps, retrouve l'unité totale de sa substance, galactique ou intra-cellulaire, et peut agir directement sur sa substance, ses noyaux, ses cellules, comme sur la matière universelle. Après le règne minéral, végétal et animal, un prochain règne : direct. Une réorganisation de la Matière par le pouvoir même de la Matière et par la conscience même contenue dans l'atome et dans chaque cellule. Mais il fallait arriver jusque là, à ce niveau atomique et cellulaire, au lieu de fuser dans les étendues nirvâniques ou célestes ; il fallait percer la barrière qui nous sépare du prochain « milieu », total, de notre prochaine espèce, globale, comme un jour le minéral a percé la barrière de son inertie. Ce qui était au début de l'évolution se retrouve à la fin : le pouvoir retrouve son pouvoir et l'inconscience sa conscience enfouie.

« Le salut est physique », disait Mère.

68.1112 — Le corps est quelque chose de très-très simple et très enfantin, et il a cette expérience d'une façon tellement impérative, n'est-ce pas, il n'a pas besoin de « chercher » : c'est LÀ. Et alors il se demande pourquoi les hommes n'ont pas su cela depuis le commencement ? Il se demande : « Pourquoi, pourquoi ont-ils cherché toutes sortes de choses — les religions, les dieux, les... toutes sortes de choses. » Et c'est si simple ! si simple ! c'est pour lui si évident.

64.3010 — Toutes les constructions mentales que les hommes ont essayé de vivre et de réaliser sur la terre viennent à moi de tous les côtés : toutes les grandes Écoles, les grandes Idées, les grandes Réalisations, les grandes... et puis les religions, c'est encore plus bas ; tout ça, oh ! comme ce sont des enfantillages ! Et une espèce de certitude au fond de la Matière, que la solution est LÀ. Oh ! que de bruit, comme vous avez essayé en vain ! — Descendez dedans, assez profond, et restez assez tranquilles, alors « ça » sera. Et vous ne pouvez pas comprendre, il faut seulement que ça SOIT.

61.182 — (*Question :*) *Mais pourquoi faut-il descendre ? Est-ce qu'on ne peut pas agir d'en haut sur la matière ?*

Agir d'en haut, j'ai agi d'en haut pendant plus de trente ans ! mais ça ne change rien ! Ça ne transforme pas. Transformer, c'est transformer. La transformation, il faut descendre dans le corps, et ça, c'est terrible... Autrement ce ne sera jamais transformé, ça restera tel quel. On peut, n'est-ce pas, on peut même faire figure de surhomme ! mais ça reste en l'air, ce n'est pas la vraie chose, ce n'est pas l'étape prochaine de l'évolution terrestre.

62.245 — Ces positions, la position spirituelle et la position matérialiste si l'on peut dire, qui se croient exclusives (exclusives et uniques, ce qui les fait nier la valeur de l'autre au point de vue de la vérité), sont insuffisantes, et pas seulement parce qu'elles n'admettent pas l'autre, mais parce que, admettre les deux et unir les deux ne SUFFIT PAS à résoudre le problème. C'est quelque chose d'autre — une troisième position qui n'est pas la conséquence de ces deux mais qui est quelque chose à découvrir, qui probablement ouvrira la porte de la connaissance totale. Et c'est ce « quelque chose » à la recherche de quoi nous sommes. Et peut-être pas seulement la recherche, peut-être la FABRICATION de ça.

Une nouvelle position *physiologique* dans la Matière. Non plus une position philosophique avec ses prétendus matérialismes et ses spiritualismes qui sont seulement l'envers et l'endroit d'une même vision fautive de la Matière, mais une position du corps, dans le corps, qui changera toutes les lois du vieux « système de référence ».

Un nouveau mode de vie dans la Matière qui réorganisera la Matière par son propre pouvoir, et finalement qui changera la mort — car la mort n'était que l'envers de cette « vie-là », comme l'autre côté du bocal aquatique n'était pas la fin du poisson mais le début d'une autre forme de vie dans la Matière.

Et alors, loin dans l'avenir, nous commençons à entrevoir le mode d'action de l'être supramental : comment il manipulera la matière.

58.192 et 32 — Quand un changement doit être effectué, il se fait non pas par un moyen artificiel et extérieur, mais par une opération intérieure, PAR UNE OPÉRATION DE LA CONSCIENCE qui donne forme ou apparence à la

substance. La vie crée ses propres formes... L'absurdité ici, ce sont tous les moyens artificiels dont il faut user : n'importe quel imbécile a plus de pouvoir s'il a plus de moyens pour acquérir les artifices nécessaires. Tandis que dans le monde supramental, plus on est conscient et en rapport avec la vérité des choses, plus la volonté a de l'autorité sur la substance. L'autorité est une autorité vraie. Si vous voulez un vêtement, il faut avoir le pouvoir de le faire, un pouvoir réel. Si vous n'avez pas ce pouvoir, eh bien, vous restez nu. Aucun artifice n'est là pour suppléer au manque de pouvoir. Ici, pas une fois sur un million l'autorité n'est une expression de quelque chose de vrai. Tout est formidablement stupide.

Oh, combien !

La conscience supramentale donne forme à la matière ; elle modèle la matière par l'émission de la vibration correspondante, comme aujourd'hui nous modelons des pensées par le verbe.

Et maintenant, comment arrive-t-on là ? Quel est le procédé ?

IV

LA DESCENTE DANS LE CORPS

Notre question, vraiment, c'est celle de la mort. Tant que le fait physique de ce cercueil ou de ce bûcher ne sera pas changé, rien ne sera changé et nous continuerons la « loi » qui assiege la vie depuis les unicellulaires, même si, pendant un temps, nous partons dans « l'ondulation ». « C'est presque comme si c'était la question que l'on m'a donnée à résoudre », disait Mère. Mère, c'est d'abord la lutte contre la mort — parce que Sri Aurobindo était mort en 1950. Comme Orphée et Eurydice. Et pendant vingt-trois ans, elle allait se battre avec « la question », comme une lionne. Mais en fait, on ne peut pas passer dans l'ondulation et la vie ubiquitaire sans que quelque chose ait changé dans le régime de la mort, parce que, ce qui fait la barrière, fait aussi la mort. Et qu'est-ce qui fait la barrière, quel est le mécanisme cellulaire de la mort ?

Les savants observent les coordonnées du phénomène et disent : s'il y a ceci ± ceci ± cela, il y a la mort. Mais *pourquoi* y a-t-il ceci ? Ils n'en savent rien. Le prochain règne, c'est d'abord celui qui aura une autre position par rapport à la mort, qui ne sera plus dedans. Si le mode de la vie doit changer, le mode de la mort doit changer aussi, sinon on tourne dans la même vieille-histoire-qui-n'en-finit-plus, avec quelques illusions ubiquitaires et célestes entre deux.

Et où va-t-on l'attraper, ce nid de la mort ?

Pour cela, il faut descendre dans le corps.

C'est « le chemin de la descente » dont parlait Mère en 1959.

C'est peut-être même bien cela, la « descente aux enfers ».

L'habitude mortelle

Et comment fait-on pour descendre dans le corps ?... Cela nous paraît tout naturel, n'est-ce pas, on marche sur deux pattes et on nourrit l'engin, et on recouvre le tout d'un certain nombre plus ou moins épais de philosophies et d'ingéniosités variables. Et puis va. Eh bien, il ne faut plus que ce soit « naturel » du tout avant de commencer à comprendre quoi que ce soit au corps. Tant que le cobaye se comporte normalement dans sa cage, il fera seulement un autre cobaye qui fera un autre cobaye. On peut modifier la nourriture, on peut modifier le sommeil, on peut modifier la qualité de l'air respiré, et les hathayogis ne se sont pas privés de jouer sur tous les mécanismes — on peut même arrêter les battements de son cœur. Et puis après ? Ce n'est pas un cirque de la vieille espèce que nous cherchons, ni même une vieille espèce « améliorée ». C'est autre chose. On peut manipuler tous les mécanismes du corps, mais il n'en sortira rien autre, parce que ces mécanismes ne touchent que la surface — et c'est pourquoi ni les biologistes ni les hathayogis n'ont trouvé la clef, ni même vraiment compris l'affaire. Nous l'avons dit : depuis la musaraigne arboricole, nous ne faisons que triturer les mécanismes. C'est autre chose qu'il faut trouver, un autre ressort plus au fond des corps.

Et quel est le chemin ?

L'expérience est simple en fait — en tout cas simple à décrire, mais elle n'est d'aucune utilité si on ne la vit pas parce que ce n'est pas entre les pages d'un livre que l'on changera le fonctionnement du corps. Ce n'est pas une théorie de plus que nous cherchons, mais une *fabrication* nouvelle.

On pourrait donc croire, à la manière d'un super-biologiste un peu yogi, que nous allons rencontrer, dans cette descente, un treillis bourdonnant de nerfs et de veinules, écouter des souffles, palpiter avec des nucléoles et des dendrites — bref, nous mettre à vivre microscopiquement notre corps avec une sorte de loupe électronique et yogique pour dépister le « truc ». Mais le truc n'est dans aucune de ces bonnes choses — notre corps est un excellent corps, aussi bon que celui du petit serpent et du martin-pêcheur, avec des petites différences mécaniques. Alors qu'est-ce qui empêche cette excellente chose d'être si excellente ? Qu'est-ce qui fait qu'elle tourne à la manière d'un homme plutôt qu'à la manière d'un coléoptère — l'un et l'autre mortels, notons-le bien ? Les biologistes, toujours à la recherche des mécanismes parce que c'est la seule chose qu'ils puissent saisir, nous diront que ça tourne en homme plutôt qu'en autre chose parce que certains acides aminés — les mêmes depuis le virus primitif jusqu'à Einstein — s'enroulent d'une certaine façon, dans un certain ordre, qui produit des protéines d'homme plutôt qu'autre chose. Et on n'en sort pas, n'est-ce pas, c'est implacable et scientifique depuis le premier nuage d'hydrogène, et ça continuera de s'enrouler comme cela, ou un peu différemment, à perpétuité. C'est pourquoi Mère disait dans un raccourci saisissant : « Le matérialisme, c'est l'évangile de la mort » (et puisque le spiritualisme est l'évangile du ciel, il nous faut bien trouver autre chose qui s'assoira un peu mieux ou vivra un peu mieux entre ces deux positions). Mais *pourquoi* ça s'enroule de cette façon ou d'une autre ? Quel est le mécanisme ou le dynamisme ou la force sous-jacente qui fait, ou veut, que ça s'enroule de cette façon chez le lézard ou l'*Homo sapiens*, sans différence appréciable sauf que ça s'enroule ou veut s'enrouler ? Ce n'est pas la différence du lézard à l'homme qui nous intéresse, c'est le fait de l'enroulement ou de l'assemblage typique. À quoi ça obéit ? Cela, les savants ne le savent pas. Mais Mère le sait. C'est ce « truc- là » qui nous intéresse. Parce que si nous avons le secret... non pas que nous allions nous mettre à enrouler les protéines dans un autre ordre pour faire une autre espèce problématique, mais nous aurons le levier de la vie même : ce qui la fait bouger dans un sens ou dans un autre, de poisson ou d'homme, ou plutôt ce qui l'encroûte dans une habitude typique et, peut-être, la fait mourir. D'une espèce à l'autre, il y a seulement une habitude différente d'enrouler les mêmes matériaux. Qu'est-ce qui règle cette habitude de la matière ? Voilà. Si l'on trouve cela, alors, peut-être, trouverons-nous ce qui fait mourir et perdrons- nous l'habitude de mourir.

Une certaine habitude.

Les couches mentales

Cette descente dans le corps ne s'opère donc par aucune technique yogique, mais le plus simplement du monde : on va dans ce qui est là. Et l'on ne s'enfonce dans aucun treillis de veinules et de dendrites, mais dans bien autre chose, qui fait aussi une étrange forêt amazonienne. Pour arriver à percevoir la cellule ou à éprouver la cellule, il faut d'abord traverser tout ce qui la recouvre : des couches et des couches opaques et bourdonnantes. La première de toutes les couches est notre *couche intellectuelle* — celle dans laquelle nous vivons. C'est le haut du bocal. Il est évident que toutes les idées, les philosophies, les religions et le reste n'ont rien à voir avec le corps. Elle n'a l'air de rien, cette couche-là, c'est comme l'air qu'on respire, mais c'est un énorme grouillement. Il faut que tout cela se taise. Si l'on veut voir clair dans un liquide, il faut qu'il se décante. Première opération : le silence mental. Quand cette couche-là est à peu près clarifiée, on voit surgir une deuxième couche qui commence à devenir très exacte lorsqu'elle n'est plus embellie par le tapage supérieur des idées et des noblesses philosophiques ou humanitaires : c'est la couche du *mental émotif*. C'est déjà plus collant. Mais ces émotions, si belles soient-elles, n'ont rien à voir avec le corps. Deuxième opération : la pacification du mental émotif. C'est déjà une opération plus compliquée et qui ressemble à une guérilla dans le désert. Quand cette couche-là est à peu près clarifiée et apaisée, on voit surgir une troisième couche qui jusqu'alors était tout emmêlée aux deux couches supérieures : c'est le *mental sensoriel*, celui qui gouverne nos réactions ; là, cela devient franchement la forêt vierge avec toutes sortes de petits serpents et de marécages. On n'est pas encore tout à fait dans le corps, mais on s'en approche. Toutes ces sensations de fatigue et de sommeil, de peur, de douleur et de plaisir, goût et dégoût, attraction et agression, contraction et relâchement — tout cela grouille. Mais on s'aperçoit à quel point tout cela est dicté par les habitudes, le milieu, l'éducation : tout un fouillis qui n'a rien à voir avec le corps et qui est comme plaqué dessus. Troisième opération : la transparence du mental

sensoriel ou la neutralité parfaite. Si l'on se contracte ou si l'on rejette, c'est comme si l'on dressait un mur instantané. C'est-à-dire que la traversée s'arrête, on reste bloqué au milieu de l'Amazonie. Il faut décrocher le corps de toute cette trame active et réactive. Là, le corps commence à devenir un peu flottant, comme s'il ne savait plus très bien ses amarres et son poids — en fait, il est étrangement allégé, ça commence à devenir un peu « le corps ». Puis on arrive à la barrière : la quatrième couche, celle du *mental physique*.

Mais on ne sait pas que *c'est* la barrière, on ne sait pas du tout où on est ni ce que l'on fabrique dans cette espèce de jungle — c'est *après*, quand on a traversé, que l'on s'aperçoit que c'était la barrière et ce que c'était exactement. Sur le moment — et le moment a duré des années pour Mère —, c'est un microscopique grouillement collant et interminable dont on ne sait pas très bien s'il conduit à « l'autre côté » ou à la désintégration du corps, ni même s'il existe un autre côté à ce microscopique enfer si étroitement collé au corps qu'il semble que de vouloir décoller cette couche-là, ce soit décoller le corps complètement. Quand Francisco de Orellana, venu des Andes, a descendu pour la première fois le cours de l'Amazone, qui ne s'appelait pas encore Amazone mais « n'importe quoi » avec des lianes et des caïmans, il ne savait pas du tout si ça allait déboucher sur l'Atlantique ou dans la mort, ni ce qu'il traversait. C'est très facile d'être cartographe *après*.

Nous donnerons ici seulement quelques étapes ou repères de cette traversée jusqu'à la barrière du mental physique.

65.247 — Quand on observe, on s'aperçoit que ce qui prend le plus de temps, c'est de devenir conscient de ce qu'il faut changer, d'avoir un contact conscient qui permette que ça change.

Et combien de temps a-t-il fallu aux grands primates pour s'apercevoir que ce qui compte, ce n'est pas de voltiger dans les arbres, mais de s'asseoir pensivement dans un coin de clairière à regarder... rien ?

66.303 — Si l'on veut avoir l'expérience du corps, il faut vivre dans le corps ! C'est pour cela que les anciens sages et les saints ne savaient pas quoi faire de leur corps : ils en sortaient et méditaient, alors le corps n'a plus rien à voir là-dedans.

63.108 — Une bataille formidable contre des habitudes millénaires.

59.195 — Quand on en arrive au corps, quand on veut le faire avancer d'un pas — oh ! pas même un pas : un petit pas —, tout s'accroche : c'est comme si l'on mettait le pied sur une fourmilière.

56.276 — Dès que vous voulez progresser, immédiatement vous rencontrez la résistance de tout ce qui ne veut pas progresser en vous et autour de vous.

58.256 — Le chemin à parcourir entre l'état habituel du corps, cette inconscience presque totale à laquelle nous sommes habitués parce que c'est « comme ça » que nous sommes, et puis l'éveil parfait de la conscience, la réponse de toutes les cellules, de tous les organes, de tous les fonctionnements... entre les deux, il semble qu'il y ait des siècles de travail.

53.1410 — La mort n'est pas une chose inévitable, c'est un accident qui s'est toujours produit jusqu'à présent (qui en tout cas a l'air de s'être toujours produit jusqu'à présent) et nous avons mis dans notre tête de vaincre cet accident et de le surmonter. Mais ça, c'est une bataille si terrible, si formidable, contre toutes les lois de la Nature, toutes les suggestions collectives, toutes les habitudes terrestres, que, à moins d'être un guerrier de première classe et que rien n'effraye, il vaut mieux ne pas commencer la bataille. Il faut être un héros absolument intrépide parce que, à chaque pas et à chaque seconde, on a à livrer une bataille contre tout ce qui est établi. Alors ce n'est pas très commode. Et même individuellement, c'est une bataille contre soi-même parce que si vous voulez que votre conscience physique soit dans un état qui permette l'immortalité physique, il faut tellement que vous soyez libres de tout ce que représente maintenant la conscience physique, que c'est une bataille de chaque seconde : tous les sentiments, toutes les sensations, toutes les répulsions, tout ce qui existe, tout ce qui est le tissu de notre vie physique doit être surmonté, transformé et libéré de toutes ses habitudes. Ça, c'est une bataille de chaque seconde contre des milliers et des millions d'adversaires.

64.3010 — Le corps est en train d'apprendre une chose, c'est que TOUT ce qui arrive est pour le progrès. Tout ce qui arrive, c'est pour atteindre à l'état véritable, celui qu'on attend des cellules pour que la réalisation puisse s'accomplir — même les coups, même les douleurs, même les apparentes désorganisations, tout cela est exprès. Et c'est seulement quand le corps le prend de la mauvaise manière, comme un imbécile, que cela s'aggrave.

60.281 — Les difficultés viennent de toutes petites choses qui ont l'air absolument vulgaires, et qui bouchent le chemin. Elles arrivent à propos de rien, un détail, un mot, une maladie dans l'entourage, et brusquement ça se contracte, alors il faut recommencer tout le travail comme si rien n'avait été fait. On pourrait croire que la forme du corps est un point de concentration, et que sans cette concentration, sans cette dureté, la vie physique ne serait pas possible. Mais ce n'est pas vrai ! le corps est vraiment un instrument merveilleux, il est capable de s'élargir, de devenir vaste ; alors tout s'accomplit dans une harmonie merveilleuse, avec une plasticité admirable : les moindres gestes, le moindre petit travail ; et puis, tout d'un coup, pour une bêtise, un courant d'air, trois fois rien, il oublie — il a un repli sur soi, la peur de disparaître, la peur de ne pas être. Et tout est à recommencer depuis le début.

61.157 — Être un saint ou un sage, après tout ce n'est pas très difficile, mais la transformation supramentale, c'est une autre affaire, oh !... Ce chemin-là n'a jamais été suivi par personne ; Sri Aurobindo a été le premier et il est parti avant de nous dire ce qu'il faisait. Je suis absolument en train de frayer une route dans une forêt vierge — pire qu'une forêt vierge. Et alors j'ai le sentiment de ne rien savoir du tout. Au point de vue purement matériel, chimiquement, biologiquement, médicalement, thérapeutiquement, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de gens qui sachent (il y en a peut-être ? en tout cas, moi, je ne sais pas), et alors yogiquement, c'est très facile, on sait tout ce qu'il faut faire et on le fait aussi facilement qu'on le sait, ce n'est rien ; mais cette transformation de la matière ! Qu'est-ce qu'il faut faire ? Comment il faut faire ? Quel est le chemin ? Est-ce qu'il y a un chemin ? Est-ce qu'il y a un procédé ? — Probablement pas. La conscience de l'énormité de la chose m'est donnée comme goutte à goutte... pour que l'on ne soit pas écrasé. C'est au point que toute-toute la vie spirituelle, tous ces gens et toutes ces races qui ont essayé depuis le commencement de la terre, tout cela, ça paraît rien du tout, un jeu d'enfant. Et puis c'est un travail sans gloire : on n'a pas de résultats, on n'a pas d'expériences qui vous remplissent d'extase ou de joie — rien de tout cela, c'est un labeur hideux. C'est vraiment une marche dans rien, sans rien, dans un désert encombré de tous les pièges et de tous les obstacles possibles. On a les yeux bandés, on ne sait rien.

Si l'on veut que les yeux du corps s'ouvrent, il faut que les yeux du mental se ferment.

60.165 — Tout là-haut, on est très bien ; mais en dessous, c'est le grouillement. En fait, c'est une bataille contre des petites choses, toutes petites : des habitudes d'être, des façons de sentir, de réagir...

69.2712 — Quand il s'agit des choses matérielles, les gens intelligents ont instinctivement l'impression que tout cela est connu, su, fondé sur des expériences établies, et alors là on est vulnérable. Et c'est justement cela que l'on est en train d'apprendre au corps : c'est l'inanité de cette actuelle façon de voir et de comprendre les choses, basée sur le bon, le mauvais, le bien, le mal, le lumineux, l'obscur... toutes ces contradictions ; et tout le jugement, toute la conception de la vie matérielle est basée là-dessus. Il faut que même la partie physique qui pensait avoir appris à vivre et savoir ce qu'il faut faire et comment il faut faire, il faut que cela aussi comprenne que ce n'est pas le vrai savoir et que ce n'est pas la vraie manière d'utiliser les choses extérieures. Par exemple, cette conscience qui est à l'œuvre, c'est tout le temps comme si elle « taquinait » le corps : « Tu vois, tu as cette sensation, eh bien, c'est basé sur quoi ? Tu crois savoir, sais-tu vraiment ce qu'il y a derrière ?... » et pour toutes les petites choses de la vie de chaque minute. C'est une démonstration par le fait, par l'expérience de chaque minute, que quand on fait les choses avec cette espèce de sensation d'une sagesse acquise, ou d'une compréhension acquise, d'une expérience vécue, à quel point c'est... on peut dire mensonger, et qu'il y a quelque chose d'AUTRE qui est derrière.

58.105 — On est traité à coups de poing et à coups de marteau jusqu'à ce qu'on comprenne — jusqu'à ce qu'on soit dans cet état où tous les corps sont votre corps.

Dès qu'il y a une réaction de « moi », dans le corps, c'est la paroi instantanée : c'est toute l'histoire depuis qu'un premier unicellulaire a tissé sa membrane protectrice.

60.1211 — Un consentement de plus en plus total, de plus en plus intégral et de plus en plus abandonné... C'est là où on a l'impression qu'il faut être tout à fait comme un enfant. Si l'on commence à penser : « Oh ! je voudrais être comme cela, oh ! il faudrait être comme cela », on perd son temps.

Et comment peut-on savoir ce qu'il faut être pour être la prochaine espèce ?

60.1712 — Parfois, on a l'impression : « Ça y est ! j'ai attrapé la chose. » Et puis ça retombe — le labeur. Quelquefois on a l'impression qu'on tombe dans un trou, vraiment un trou, et comment en sortir ? Et ça dure comme cela, semaines après semaines. Et c'est surtout cela, ce sens de l'« important » et de ce qui n'est « pas important » : ça, c'est une chose qui s'évanouit. On est comme cela, avec... rien. Il n'y a pas d'échelle dans l'importance ! Cela, c'est absolument notre imbécillité mentale : ou rien n'est important ou TOUT est également important. Le grain de poussière, là, qu'on essuie, ou la contemplation extatique, c'est tout pareil.

Il suffit de réfléchir : qu'est-ce qui est « important » pour l'autre espèce ? — On le saura quand on y sera. Les vertèbres du coccyx sont un résidu sans importance d'un organe qui était très important pour les singes.

62.610 — On comprend facilement : s'il s'agissait d'arrêter quelque chose et de commencer quelque chose d'autre, cela peut se faire assez rapidement. Mais tenir un corps vivant, qu'il continue à fonctionner, et puis qu'en même temps il y ait un fonctionnement nouveau et une transformation... cela fait une sorte de combinaison très difficile à réaliser. Surtout, n'est-ce pas, si nous en venons au cœur : le cœur remplacé par le centre de la Puissance, une puissance dynamique formidable ! À quel MOMENT va-t-on supprimer la circulation et jeter la Force ?... C'est difficile. Dans la vie ordinaire, on pense les choses, puis on les fait — c'est juste l'opposé ! Dans cette vie, il faut d'abord les faire, et puis après on comprend, mais longtemps après. Il faut d'abord faire sans penser. Si l'on pense, on ne fait rien de bon ; c'est-à-dire qu'on retourne à la vieille manière.

62.3010 — C'est nouveau, c'est-à-dire qu'on ne sait pas comment c'est quand on progresse ! On ne sait pas où l'on va ni d'aucune façon quel chemin on suit. Il y a toutes sortes de choses qui se passent, mais est-ce que c'est dans le chemin ou est-ce que ce n'est pas le chemin ? Je n'en sais rien. C'est seulement au bout qu'on saura.

63.226 — Une période de transition vraiment pas satisfaisante en ce sens que l'on ne se sent pas la force que l'on avait, la capacité que l'on avait, et on ne se sent pas du tout le pouvoir et les capacités que l'on prévoit — on est à mi-chemin, ni comme ceci ni comme cela. Avec des choses absolument ahurissantes ; de temps en temps, des choses qui vous font écarquiller les yeux : « Aah ! c'est comme cela ! » Et puis en même temps, des limitations si lassantes, si lassantes.

71.2912 — Pour moi, le chemin le plus rapide a été... (comment dire ?) le sens croissant de mon inanité — inexistence. Ne rien pouvoir, ne rien savoir, ne rien vouloir... Seulement, il ne faut pas avoir peur — si l'on a peur, cela devient effroyable. Heureusement mon corps n'a pas peur.

65.1010 — Ce sont toutes les choses que l'on considère comme sans importance, c'est toute la masse de tout cela qui empêche la transformation physique. Et parce que ce sont de toutes petites choses qui sont considérées comme négligeables, ce sont les pires obstacles. Je parle des consciences qui sont éclairées, qui vivent dans la vérité, qui ont l'aspiration, et qui se demandent pourquoi cette intensité d'aspiration produit de si pauvres résultats — maintenant je sais. Le pauvre résultat est dû à ce que l'on ne donne pas assez d'importance à ces toutes petites choses qui appartiennent au mécanisme subconscient et qui font que dans la pensée vous êtes libre, dans le sentiment vous êtes libre, même dans l'impulsion vous êtes libre, et que, physiquement, vous êtes l'esclave. Il faut défaire tout cela, défaire-défaire. Ce n'est plus que le mécanisme de l'habitude. Mais ça tient, ça colle, oh !...

67.267 — On pourrait appeler notre monde, le monde des mauvaises habitudes.

67.28 et 19 — Le lent labeur souterrain, invisible, presque imperceptible... Le champ de bataille sordide.

65.257 — C'est cela que j'appelle sincérité : si l'on peut s'attraper à chaque minute à appartenir à la vieille stupidité.

65.121 — Dans le temps, on vous disait : « Allez-vous en ! laissez cela tranquille barboter. » Mais nous n'avons pas le droit de le faire ! c'est le contraire de notre travail. Et tu sais, j'étais arrivée à une liberté presque absolue à l'égard de mon corps, au point que je pouvais ne rien sentir, rien, mais je n'ai même plus le droit de sortir de mon corps, figure-toi ! Même quand j'ai assez mal ou que les choses sont assez difficiles et que je me dis : « Oh ! m'en aller dans mes béatitudes », ce n'est pas permis. Je suis liée là. C'est là, LÀ qu'il faut réaliser.

60.2611 — Et alors, les choses ne se passent pas du tout comme elles se passent dans la vie ordinaire, mais pendant l'espace de trois-quatre minutes, quelquefois dix minutes, je suis a-bo-mi-na-blement malade, avec tous les signes que c'est fini. Et c'est juste pour que je fasse l'expérience, que je trouve la force. Et alors, c'est seulement avec ces « moments-là », n'est-ce pas, où logiquement, selon la logique physique ordinaire, c'est fini, qu'on attrape la clef. Il faut passer à travers tout cela sans flancher. Combien il en faudra encore comme cela ? Je n'en sais rien, je suis en train de fabriquer le chemin.

Il a fallu évidemment, à un moment donné de l'Histoire, les derniers soubresauts d'un reptile pour commencer à trouver la clef de l'oiseau.

69.35 — La mort, la nourriture et l'argent, cette nouvelle conscience a l'impression que ce sont les trois choses qui sont « formidables » dans la vie humaine — que la vie humaine tourne autour de ces trois choses : manger, mourir et avoir de l'argent ; et les trois, pour elle, sont... des inventions passagères qui sont le résultat d'un état

qui est tout à fait transitoire et qui ne correspond pas à quelque chose de très profond ni de très permanent. Et alors, elle apprend au corps à être autrement.

61.125 — Même tous les moments que l'on peut avoir dans la vie quand on a tout à coup des échappées sur une conscience immortelle, le contact avec une vérité, même cela, toutes ces expériences-là, c'est très gentil, c'est très bien, mais ce n'est pas ÇA. C'est le vrai SENS de la vie : à quoi cela correspond vraiment ? Qu'est-ce qu'il y a là, derrière ? Pourquoi le Seigneur a-t-il fait ça ? Vers quoi veut-il aller ?... Il a évidemment un secret et il le garde. Eh bien, moi, je veux son secret. Pourquoi c'est comme cela ? — Ce n'est certainement pas comme cela pour être comme cela : c'est comme cela pour être autre chose. Et c'est l'autre chose que je veux.

62.2311 — Chaque pas en avant vous oblige à faire un pas, non pas en arrière mais un pas dans l'ombre, et au point de vue physique c'est terrible. C'est comme si l'on touchait un bas-fond d'inconscience et de... oui, de matérialité inerte.

63.218 — Je ne sais pas si c'est la dernière lutte, mais c'est devenu très profond... C'est pour ainsi dire la première substance qui a été employée par la Vie, avec une sorte d'incapacité de sentir, d'éprouver une raison à cette Vie. J'ai l'impression que c'est bien près du fond du trou. À un moment donné, c'était une angoisse tellement effroyable, parce que c'était un rien — dont on ne pouvait pas sortir. Il n'y avait pas moyen de sortir de ce rien-là, parce que c'était rien. Et c'était à un moment, une tension tellement grande que... on se demande : est-ce qu'on va éclater ? Et c'est cela qui est la base, le fondement de tout le matérialisme.

Puis, subitement, la barrière est devenue claire :

61.157 — Toutes les difficultés possibles dans le subconscient du corps se sont levées en masse — comme cela devait arriver, et comme c'est sûrement arrivé pour Sri Aurobindo, j'ai compris ! Eh bien, tu sais, ce n'est pas une blague ! Je me demandais pourquoi tout cela s'était acharné sur lui — maintenant je comprends, parce que c'est identiquement le même acharnement sur moi. Ce n'est pas positivement la conscience du corps, mais on pourrait dire la substance corporelle telle qu'elle est organisée par le mental : le premier mouvement du mental dans la Vie. N'est-ce pas, ce qui a fait le passage de l'animal à l'homme, la première mentalisation de la matière. Eh bien, il y a là-dedans quelque chose qui proteste, et qui, en protestant, naturellement crée des désordres.

Nous sommes à l'orée de la vie humaine, devant « quelque chose » qui n'existe pas dans l'animal et qui a fait toute la complication de la vie humaine, tout son non-savoir, sa douleur, sa séparation, ses maladies — tout ce « malheur » qui finalement est notre vrai pouvoir d'en sortir, parce qu'il nous a obligés à aller tout au fond pour trouver la clef. C'est le mental physique. La première « mentalisation » de la matière. C'est la barrière. Et c'est en même temps le passage vers une découverte encore plus radicale, une couche encore plus profonde : celle du mental cellulaire qui contient non seulement le pouvoir de défaire nos vieilles habitudes de malheur, mais de défaire l'habitude typique de chaque espèce et finalement la vieille habitude de mourir.

V

LE MENTAL PHYSIQUE

Ce mental physique est une extraordinaire découverte. Et pourtant, il va et vient sous notre nez, bourdonne à nos oreilles et régit le moindre de nos gestes, seulement on ne s'en aperçoit pas, ou si l'on s'en aperçoit, on le jette à la porte tant il est ridicule, ou le noie sous le vacarme de nos nobles pensées, de nos nobles sentiments et de toutes nos noblesses supérieures qui finissent toutes par crouler parce que l'on n'a pas tenu compte de ce microscopique énergumène. La plus grande découverte, c'est de découvrir ce qui empêche. Si chaque espèce savait ce qui empêche la prochaine espèce, elle aurait vite fait de bouleverser toutes ses valeurs et de trouver le passage. Seulement, pour cela, il faut se sentir mal à l'aise dans son espèce, il faut commencer à suffoquer un peu — tel est notre privilège parmi toutes les petites bêtes qui tournent agréablement en rond dans leur bocal. Si quelques poissons n'avaient commencé d'étouffer dans leurs mares desséchées, ils n'auraient jamais inventé la respiration pulmonaire et transformé leurs nageoires en pattes pour faire des amphibiens. Ce mental physique, c'est précisément celui qui nous suffoque — insidieusement, innombrablement et très implacablement. C'est notre cage. C'est la paroi même de notre bocal humain. Nous n'avons pas

besoin de mutations extraordinaires pour sortir de notre bocal : nous avons besoin de suffoquer suffisamment pour trouver le moyen. Peut-être notre espèce arrive-t-elle justement au temps de la suffocation.

Nous connaissons au moins la partie supérieure, si l'on peut dire, de ce mental physique : c'est celui qui répète à satiété de microscopiques pensées matérielles, comme une vieille bonne femme qui parle toute seule. Si on ne le pinçait pas, il répéterait pendant des heures sans la moindre fatigue : « Tu n'as pas fermé la porte, va donc voir... », comme un disque, alors que l'on sait parfaitement avoir fermé la porte. Il répète tout : le moindre geste, la moindre bribe de phrase, le plus petit trébuchement sur une marche d'escalier — et il s'en souvient vingt ans après, exactement. C'est une mémoire implacable. C'est infinitésimal comme une pointe d'aiguille, ça s'enfonce dans un coin de matière quelconque, et puis ça trace son sillon, et ça répète à perpétuité. Nous sommes sillonnés de bas en haut et jusque dans le moindre nerf par cette mécanique — et jusque dans nos cellules. En fait, nous sommes tissés et coiffés par ce mental physique. C'est le grand fixateur ; sans lui, nous oublierions peut-être que nous sommes des hommes à jamais attelés à ce mode de la matière et à la mort. Mais c'est cela, son travail justement : nous atteler à la matière.

Sa deuxième « qualité » que nous connaissons un peu dans ses parties supérieures et visibles, c'est la peur. Il a peur de tout : « Attention, tu n'as pas pris ton cache-nez, tu vas t'enrhumer... Attention, si tu vas trop vite, tu vas te casser la jambe... Attention, tu ne peux pas faire ça, sinon tu vas fatiguer ton cœur... » Et tu-ne-peux-pas et tu-ne-peux-pas, c'est un mental qui est plein de tu-ne-peux-pas. Même si l'on pouvait, il vous empêcherait de pouvoir — et c'est pour cela que l'on ne peut pas. En somme, c'est lui qui veille soigneusement sur les limites du bocal. C'est le gardien de la prison. « Et puis le docteur a dit... et puis le professeur a dit, et puis le *Larousse*, le garde-champêtre, monsieur le curé et le biologiste — par conséquent. » Et tout le monde l'a dit, et re-par-conséquent. C'est le plus grand logicien du monde. Une innombrable, microscopique logique implacable. C'est le plus grand garde-champêtre de toutes les espèces : « Voyons, tu ne peux pas sortir du bocal ; de l'autre côté, ce n'est plus de l'eau matérielle, c'est la mort et le pur esprit des poissons — et d'abord ça n'existe pas : ça ne se nage pas, ça ne se touche pas et ça ne se voit pas, par conséquent. » Mais sa logique nous conduit droit au nid cherché : la mort. Tout tend là. Ce n'est pas la conservation de l'espèce, non : c'est la conservation de la mort. Il suffit de le suivre un peu dans son microscopique chuchotement ; dès qu'il y a une égratignure : « Oh ! est-ce que ce n'est pas un empoisonnement ? », dès qu'il y a un étternement à Moscou : « Oh ! est-ce que ça ne va pas être la guerre ? » Il prévoit toutes les catastrophes possibles, toutes les maladies possibles, tous les accidents — et puis surtout la mort, ça, il la prévoit depuis le début. « Et puis, c'est une MALADIE, on n'en sort pas. Il FAUT prendre tant de comprimés, il faut faire... et il ne faut pas, il ne faut pas... » Nous sommes ligotés, de haut en bas, invisiblement, sournoisement et inexorablement. Une sorte de peur-de-tout engrenée dans la matière et qui est comme un souvenir, ou un regret, de l'heureuse inertie tranquille du caillou — la vie, c'est la catastrophe : la menace, le danger. Et la mort, on est enfin tranquille. Et il tisse et secrète sa petite mort à chaque minute, jusqu'à ce qu'il arrive à ses fins : « Je vous l'avais bien dit. » Et que ferait toute la hiérarchie ecclésiastique s'il n'y avait plus de mort ? et que ferait le biologiste, le philosophe et toute la sainte tribu ? Il suffit d'y penser : ils vivent tous de la mort. C'est le gardien de la loi de la mort. Qui dit loi, dit mort. De A à Z, oui, c'est l'évangile de la mort. Le suprême exemple du fonctionnement de cet individu, nous le trouvons dans l'ataxique parkinsonien animé d'un tremblement incoercible et qui essaye désespérément de faire un pas en avant, et trébuche et essaye encore : « Tu ne peux pas, tu vois bien, tu ne peux pas marcher », jusqu'à ce que le parkinsonien soit *fixé* une fois pour toutes. Fixer, c'est son métier. Et alors on comprend le formidable pouvoir *hypnotique* de ce mental physique ; il faut vraiment tout notre vacarme supérieur pour ne pas nous apercevoir de l'omnipotence de cet infinitésimal chuchoteur. Et en effet, c'est là-dessus que travaillent les « guérisseurs » et « hypnotiseurs » professionnels qui vous empêchent très bien de sentir la douleur alors que l'on se mettrait normalement à hurler, ou qui vous font faire des choses « impossibles » et contraires à tous nos « tu-ne-peux-pas » — ils abolissent, un instant, ce mental physique. En fait, tous les médecins agissent sur ce mental physique — quelquefois pour guérir et le plus souvent pour fixer la maladie. Dans notre conscience supérieure, nous nous moquons et rions de cette caricature rabâcheuse et peureuse, nous le mettons à la porte — mais il reste en dessous à tisser ses petites morts et ses petites maladies et ses petits accidents qui feront la grande mort tranquille et fixe une fois pour toutes. Il nous rattrape toujours au bout du compte. Il y a quelque chose dans la matière vivante qui aspire à la paix du minéral. Il y a une mémoire implacable qui nous ramène au début des âges... peut-être à cette condition première de la matière où se trouve enfoui le suprême pouvoir dans ce qui semble être la suprême impuissance et la suprême immobilité dans le suprême mouvement des atomes. Si la mort

des espèces est l'obstacle, c'est qu'elle est la clef d'autre chose. Partout où il y a un mur, il y a l'autre côté du mur. Le seul obstacle, c'est de ne pas s'apercevoir du mur.

Brièvement, nous donnerons quelques points de la traversée de Mère dans cette ultime couche qui nous enveloppe étroitement et hermétiquement et nous « scelle », pourrait-on dire, dans notre manière humaine et mortelle. C'est ce que Mère appelait « l'horrible chose ». En fait, nous sommes enveloppés dans une quadruple trame superposée : la première, dont les mailles sont relativement lâches, celle du mental intellectuel ; la seconde, dont les mailles sont déjà plus serrées et collantes, celle du mental émotif ; puis la trame compacte du mental sensoriel, et enfin les mailles microscopiques du mental physique — là-dessous, il y a le corps, c'est-à-dire un inconnu dont la réalité nous échappe complètement parce que tout ce qui vient du « corps » soi-disant est dénaturé, faussé et fabriqué vraiment par les quatre trames successives. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Les biologistes peuvent parler d'enzymes et de molécules d'ADN, mais c'est comme s'ils parlaient de la nature de l'homme au fond d'un donjon à perpétuité — sortez-le du donjon et faites-le galoper au soleil, et nous verrons si les petites molécules se comportent pareillement, et si toutes leur « lois » ne sont pas seulement la loi du donjon.

54.103 — Ils aimeraient mieux mourir et garder leurs habitudes que de vivre d'une façon immortelle et les perdre.

57.155 — Je vous défie bien de transformer votre corps si votre mental ne l'est pas. Essayez un peu, qu'on voie ! Vous ne pouvez pas remuer un doigt, dire un mot, marcher un pas sans que le mental intervienne ; alors, avec quel instrument voulez-vous transformer votre corps si votre mental n'est pas déjà transformé ?

58.105 — L'un des obstacles les plus sérieux est la légitimation que la conscience extérieure, ignorante et mensongère, la conscience ordinaire, donne à toutes les prétendues lois physiques — causes, effets et conséquences — et à tout ce que la science a découvert physiquement, matériellement. Tout cela est une réalité indiscutable dans la conscience, et c'est tellement automatique que c'est inconscient. Quand il s'agit de mouvements comme la colère, les désirs, etc., on reconnaît qu'ils ont tort et qu'ils doivent disparaître, mais quand il est question des lois matérielles — du corps, par exemple, de ses besoins, de sa santé, de sa nourriture et de toutes ces choses —, elles ont une réalité concrète si solide [oui, le donjon], si compacte, si établie, que cela paraît absolument indiscutable.

61.173 — Chacun est enfermé dans sa petite formation du mental le plus ordinaire qui construit la vie de chaque jour, comme dans une prison étroite.

67.2110 — Et puis, il y a toutes ces vieilles choses qui viennent de l'atavisme humain : être raisonnable, être prudent, être perspicace... prendre des précautions, être prévoyant, oh !... tout cela qui est le tissu de l'équilibre humain ordinaire. C'est tellement sordide ! Et toute la mentalisation des cellules...

Les cellules sont « mentalisées », c'est-à-dire hypnotisées et peut-être bien terrorisées par le gardien de la prison.

... Toute la mentalisation des cellules est comme cela, pleine de cela, et non seulement à sa propre manière d'être, selon sa propre expérience, mais à la manière d'être des parents et des grands-parents et de l'entourage et de... oh !

68.2610 — Vraiment, c'est un enfer. Il n'y a que cette Possibilité [l'autre état, en dehors du donjon] qui fait que ce n'est pas un enfer, autrement... N'est-ce pas, on a l'impression que toutes les couches d'être ont été comme battues ensemble (tu sais, comme quand on fait une mayonnaise), toutes les couches bien mélangées dans une grande confusion, alors naturellement « l'horrible chose » est supportable à cause de tout le reste qui est là-dedans ! Mais si on sépare ça du reste... Il est de toute évidence que si ce n'était pas insupportable, cela ne changerait jamais.

Mère vivait dans cette dernière couche, « pure » si l'on ose dire, séparée du reste, à la lisière du corps, cherchant le passage.

62.63 — C'est une conscience si neutre, si abruti ; on a l'impression de quelque chose qui ne bouge pas, qui ne change pas, qui est incapable de répondre ; l'impression qu'on pourrait attendre des milliers et des millions d'années, que rien ne bougerait. Il faut des catastrophes pour que ça commence à bouger, c'est tout à fait curieux ! Et non seulement cela, mais le petit brin d'imagination que ça a, c'est toujours catastrophique. Si ça prévoit quelque chose, ça prévoit toujours le pire. Et un pire qui est tout petit, tout mesquin, tout vilain — vraiment,

c'est la condition la plus écœurante de la conscience humaine et de la matière. Eh bien, je suis en plein là-dedans, depuis des mois, et ma façon d'être là-dedans, c'est de passer par toutes les maladies possibles.

65.247 — Ce mental matériel aime les catastrophes et les attire, et même les crée, parce qu'il a besoin du choc de l'émotion pour éveiller son inconscience. Tout ce qui est inconscient, tout ce qui est inerte, a besoin d'émotions violentes pour se secouer et s'éveiller. Et ce besoin crée une sorte d'attraction ou d'imagination morbide de ces choses — il est tout le temps à imaginer toutes les catastrophes possibles ou à ouvrir la porte aux suggestions mauvaises. On a une petite douleur : oh ! est-ce que ça va être un cancer ?

68.910 — Ce sont des mondes de suggestion. On est dans une vague de suggestion : tout est effrayant ; on est dans une autre vague de suggestion : tout est charmant ; on est dans une vague : tout est magnifique...

63.38 — La substance physique, cette conscience très élémentaire qui est dans la substance physique, a été si maltraitée qu'il est très difficile pour elle de croire que les choses peuvent être autrement. C'est une expérience que j'ai : l'intervention concrète et tout à fait tangible du Pouvoir suprême, de la Lumière suprême — elle en a l'expérience : chaque fois c'est un nouvel émerveillement ; et alors je vois, dans cet émerveillement, quelque chose comme : « Vraiment, est-ce que c'est possible ?... » Cela me fait l'effet, tu sais, d'un chien qui a été tellement battu qu'il ne s'attend qu'à recevoir des coups. C'est triste. Et cette substance physique a une sorte d'anxiété vis-à-vis de la force mentale ; dès que se manifeste une force mentale, elle a un cri : « Oh ! non, assez de ça, assez ! », comme si c'était la cause de tout son tourment. Elle sent la force mentale comme quelque chose de tellement dur, sec, rigide, implacable — surtout sec, vide : vide de la vraie vibration. Cela paraît être considéré comme l'Ennemi. Et ce matin, il y avait une espèce de vision, de sensation de la courbe qui a passé de l'animal à l'homme, puis du retour à l'état au-dessus de l'animal, où la vie, l'action, le mouvement ne sont pas le produit du mental, mais d'une force qui est sentie comme une force de lumière sans ombre, de lumière en soi qui ne fait pas d'ombre, et qui est absolument paisible ; et alors, dans cette paix si harmonieuse et si douce... oh ! c'est le repos suprême.

Non plus le retour nostalgique à la paix du minéral, mais le repos cellulaire dans la grande étendue sans parois.

La « libération », c'est dans le corps.

64.710 — La grosse difficulté dans la matière, c'est que la conscience matérielle, c'est-à-dire le mental dans la matière, s'est formé sous la pression des difficultés — des difficultés, des obstacles, des souffrances, des luttes. Elle a été pour ainsi dire « élaborée » par ces choses, et cela lui a donné une empreinte presque de pessimisme et de défaitisme, qui est certainement le plus grand obstacle. On est tout le temps obligé d'arrêter, d'écarter, de convertir un pessimisme, un doute ou une imagination tout à fait défaitiste. Combien de fois, au moment d'une souffrance, là, aiguë, quand on a l'impression qu'elle va devenir intolérable, il y a un petit mouvement intérieur dans les cellules : les cellules envoient leur SOS... tout s'arrête, la souffrance disparaît. La souffrance est remplacée par un sentiment de bien-être béatifique. Mais cette conscience matérielle imbécile, sa première réaction : « Ha ! nous allons voir ce que ça va durer. » Et alors, naturellement, par ce mouvement-là, démolit tout. Il faut tout recommencer.

58.105 — Dès que le corps est conscient, il est conscient de son propre mensonge ! Il est conscient de cette loi-ci, de cette loi-là, de cette troisième loi, de cette quatrième loi, cette dixième loi — tout est « des lois ». « Nous sommes soumis à la loi physique : cela produira tel résultat, et si vous faites ça, il se produira ceci, et... » Non ! ça sue par tous les pores ! Il faut comprendre que ce n'est PAS VRAI — que ce n'est pas vrai, que tout cela n'est qu'un mensonge. Ce n'est PAS VRAI ! Si l'on avait l'expérience que j'ai eue il y a quelques jours...

Car, quelquefois, les mailles de la trame s'ouvraient et laissaient passer un autre état qui avait l'air miraculeux, comme pourraient l'être les prairies vertes pour l'homme échappé du donjon :

... Cette expérience : c'est la suprême connaissance en action, avec la suppression totale de toutes les conséquences, passées et futures...

Et c'est là où nous ouvrons de grands yeux :

... Chaque seconde a son éternité et sa loi propre qui est une loi d'absolue vérité.

Puis encore, les mailles se referment.

65.107 et 48 — Je peux te dire que les déformations mentales de docteurs sont effrayantes ; elles se collent dans votre cerveau, elles restent là et elles reviennent dix ans après. Ils ont, oh ! ils ont un pouvoir hypnotique sur la

conscience matérielle... qui est un peu inquiétant. Le docteur cristallise la maladie, la rend concrète, dure ; et après, il a le mérite de la guérir... quand il peut.

60.2510 — J'ai regardé, j'ai vu le pouvoir de la pensée sur le corps — c'est formidable ! On n'imagine pas à quel point c'est formidable. Même une pensée qui est subconsciente et quelquefois inconsciente, ça agit, ça provoque des résultats fantastiques. Depuis deux ans, je suis à étudier cela en détail — c'est incroyable ! De toutes petites réactions mentales et vitales, toutes petites, qui dans notre conscience ordinaire paraissent n'avoir AUCUNE espèce d'importance, ça agit sur les cellules du corps et ça peut créer un désordre. Mais je sais d'une façon absolue que si l'on peut maîtriser toute cette masse du mental physique, on PEUT, on est le maître : ce n'est pas une Fatalité, ce n'est pas une chose qui échappe complètement à notre contrôle, ce n'est pas une sorte de « loi de la Nature » sur laquelle nous n'avons aucun pouvoir. Depuis deux ans, j'accumule les expériences dans les détails les plus minimes, les choses qui peuvent paraître les plus futiles — il faut consentir à cela, ne pas avoir la manie des grandeurs, savoir que c'est dans le tout petit effort pour créer dans quelques cellules une attitude vraie que l'on peut trouver la clef.

60.511 — Je suis descendue dans un endroit de la conscience, quelque chose, une partie de la conscience, qui vit dans une appréhension, une frayeur, une crainte, une anxiété... c'est vraiment, vraiment terrifiant. Et on porte cela en soi ! On ne s'en aperçoit pas, mais c'est là : c'est lâche, et c'est cela qui peut vous rendre malade en une minute. C'est dans le subconscient des cellules, ça a sa racine là. Il faut descendre là-dedans pour changer ça. Mais ça donne de mauvaises heures, tu sais.

63.196 — C'est comme si le problème devenait de plus en plus proche, serré, écrasant. C'est ce travail dans le mental physique, le mental matériel. Alors je cherche mon chemin en allant vers le bas — trouver une sortie par le bas —, et c'est cela que je ne trouve pas. Le chemin que je cherche est toujours descendant, descendant — ce n'est jamais pour monter, c'est toujours en descendant, descendant. Ah ! quand ce sera fini... je ne sais pas.

60.1312 — C'est grouillant par terre. Et comment empêcher cet automatisme imbécile, vulgaire, et défaitiste surtout, de se manifester tout le temps ? C'est vraiment un automatisme : ça ne répond à aucune volonté consciente, rien. Et c'est en relation tout à fait étroite avec les maladies du corps. Je suis en plein dans le problème.

Puis le « problème » se démasque, c'est-à-dire que le mur apparaît, se définit clairement, et à partir du moment où l'on sait que c'est le mur, on commence à avoir la clef. Étrangement, Mère a touché le mur grâce à une personne de son entourage qui était atteinte de la maladie de Parkinson :

65.1812 et 63.1811 — Cette mentalité matérielle, quand elle est saisie par une idée, elle est véritablement possédée par l'idée et il lui est presque impossible de se libérer. Et les maladies, c'est cela. C'est la même chose pour la maladie de Parkinson : ce tremblement, c'est une possession d'idée, un hypnotisme accompagné d'une peur dans la matière. Les deux ensemble : possession et peur. Dans les anciennes Écritures, on comparait cela à la queue du chien qui est tordue. Mais c'est vraiment comme cela, une espèce de pli, que l'on essaye de redresser et qui se reforme automatiquement, imbécilement : on détord et puis ça se retord, on rejette et puis ça recommence. C'est extrêmement intéressant, mais c'est lamentable. Et TOUTES les maladies sont comme cela, toutes-toutes, quelle que soit la forme extérieure — la forme extérieure, c'est seulement une façon d'être de la MÊME CHOSE, parce que les choses s'arrangent de toutes les façons possibles et alors il y en a qui suivent des plis analogues, et c'est cela que les docteurs appellent « telle maladie »... ET LES CELLULES DU CORPS OBÉISSENT À CE MENTAL MATÉRIEL.

Mère était arrivée au fond du trou.

Mais cette découverte, qui n'a l'air de rien, est tout à fait formidable. C'est comme si l'on cherchait des clefs à droite, des clefs à gauche, dans les chromosomes et les molécules et la pénicilline et tout le saint tremblement de notre science qui codifie les murs de la prison — et puis ce n'est rien qu'un code de notre propre hypnotisme emmuré. « Vous savez, les murs sont faits de dix milliards d'atomes par molécule d'ADN et il y a un million de milliards de milliards d'atomes pour 20 cm³ de matière — autant que de grains de sable dans tous les océans de la terre —, et 20 espèces différentes d'acides aminés et 5 espèces de nucléotides, et comment voulez-vous sortir de là¹ ? » Et puis... et puis ce n'est rien que le tissu fantasmagorique de notre propre mentalité matérielle : ce n'est pas là l'obstacle, ce n'est même pas ça le mur. Le mur, c'est ce qu'on en pense. La maladie, c'est ce

1. Nous empruntons notre science au remarquable livre du Dr. Jastrow de l'université de Columbia : *Red Giants and White Dwarfs* (« Des astres, de la vie et des hommes », Éditions du Seuil, 1972).

qu'on en pense. La mort, c'est ce qu'on en pense. Et toutes les « lois » de l'espèce sont ce qu'elle en pense. Un mental dans la matière.

Alors on comprend que l'on puisse en sortir.

VI

LE PASSAGE

S'il n'y avait que notre seule force, il serait pratiquement impossible de traverser cette trame microscopique du mental physique. C'est une trame de caoutchouc : on la pousse, elle se referme ; on tape dessus, elle glisse. On pourrait faire cela pendant des siècles — c'est ce qui assure la stabilité de l'espèce. Mais il se produit un phénomène très intéressant : de temps en temps, pour quelques secondes, les mailles lâchent. Et alors c'est une formidable invasion — mais nous disons bien « formidable » et l'on comprend tout de suite pourquoi cela ne dure que quelques secondes : il faut une adaptation. Si l'on précipite une carpe à deux mille mètres de profondeur, elle est écrabouillée. Et les secondes se répètent patiemment à travers les années jusqu'à ce que l'organisme s'adapte. Mais s'il y a, une fois, une première ouverture, elle se répète automatiquement, irrésistiblement, parce qu'il n'y a rien de plus entêté que la matière. En fait, cette descente dans la couche du mental physique est si suffocante qu'elle crée un irrésistible appel d'air et provoque un jour ou l'autre la première invasion de l'autre « milieu » — il semble que la loi soit la même dans toute l'échelle des espèces : il faut un degré considérable de suffocation ou de démolition du milieu ambiant pour qu'un autre milieu puisse se manifester. L'obstacle est le levier. Notre époque ressemble étrangement à celle de la fin des dinosaures sur une terre qu'ils avaient ravagée — il faut trouver un autre moyen de vivre ou de respirer, ou de ne pas suffoquer. Et dans chaque espèce, il y a toujours un pionnier : un premier poisson qui fait l'expérience de la respiration pulmonaire, ou autre chose — un être qui fait le premier pas. Sri Aurobindo et Mère ne sont ni des philosophes, ni des sages, ni des saints : ce sont les pionniers ou les expérimentateurs de la prochaine espèce.

La vibration supramentale

La première fois qu'un trou s'est produit dans la trame, c'était en 1958, l'année de la mort de Joliot-Curie et du premier satellite américain. Puis le phénomène s'est répété à doses grandissantes jusqu'à la grande sortie dans l'autre état, en 1962. Laissons Mère décrire l'expérience, très semblable chaque fois :

58.811 — Je descendais comme dans une faille entre deux rochers, abrupte, des rochers qui seraient faits de quelque chose de plus dur que du basalte, mais métalliques en même temps. C'était comme sans fin et sans fond, et ça allait en s'amincissant : de plus en plus étroit, de plus en plus étroit, comme un entonnoir. Et le fond était invisible : un trou noir. Et ça descendait, ça descendait, comme cela, sans air, sans lumière... suffocant. Et c'est comme si j'avais touché un ressort qui se trouvait tout au fond — un ressort que je n'avais pas vu mais qui a agi instantanément avec une puissance formidable — et d'un seul coup m'a fait jaillir, m'a projetée hors de cette faille, dans une immensité sans limites, sans forme. Et c'était tout-puissant, d'une richesse infinie, comme si cette immensité était faite d'innombrables imperceptibles points — des points qui n'occupent pas de place dans l'espace — d'un or chaud foncé. Et tout cela était absolument vivant, vivant d'une puissance qui paraissait infinie. Et pourtant immobile. Une immobilité parfaite, mais avec une intensité de mouvement et de vie incroyable ! Et c'était dans une vie... innombrable, au point que l'on ne peut pas dire autrement qu'infinie, d'une façon imagée. Et une intensité avec une puissance, une force, et une paix — la paix d'une éternité. Un silence, un calme. Un POUVOIR capable de tout. De tout. Il y avait toute cette impression de puissance, de chaleur, d'or... Ce n'était pas fluide : c'était comme un poudroiement. Et chacune de ces « choses » (on ne peut pas appeler cela des parcelles ni des fragments, ni même des points à moins qu'on ne prenne le point au sens mathématique, qui n'occupe pas de place dans l'espace), c'était comme de l'or vivant : un poudroiement d'or chaud ; on ne peut pas dire brillant, on ne peut pas dire sombre ; ce n'était pas non plus de la lumière : une multitude de petits points d'or, rien que cela. Et avec une puissance et une chaleur contenues dedans, c'était formidable ! Et alors, en même temps, le

sentiment d'une plénitude, de la paix d'une toute-puissance. C'était le mouvement à son maximum, infiniment plus rapide que tout ce que l'on peut imaginer, et en même temps c'était la paix absolue, la tranquillité parfaite.

Soudainement, il semblait que Mère avait débouché au niveau atomique et que son corps *vivait* la physique quantique. Un mouvement foudroyant, dans une massivité immobile, telle semble être la constante. Puis l'expérience se répète avec des précisions plus grandes et à doses plus massives.

58.169 — L'autre jour, c'était dans mon cabinet de toilette : c'est venu, ça a pris tout le corps. C'est monté comme cela : toutes les cellules tremblaient. Et avec une puissance ! Alors j'ai laissé la chose se développer, et la vibration allait en s'amplifiant, s'amplifiant, grossissant, et toutes les cellules du corps étaient prises d'une intensité d'aspiration... comme si tout le corps se gonflait — ça devenait formidable. J'avais l'impression que tout allait éclater. Et ça a un pouvoir de transformation ! J'ai eu l'impression que si je continuais, quelque chose allait arriver, dans ce sens qu'il y aurait un équilibre des cellules du corps qui changerait. Et ça a une grande action, très grande action : ça peut arrêter un accident.

Cela, c'est un mystère sur lequel nous reviendrons lorsque l'expérience prendra toute son ampleur.

58.115 — C'est curieux, ça coagule quelque chose : toute la vie cellulaire devient une masse solide, compacte, et d'une concentration formidable — et UNE SEULE vibration. Au lieu de toutes les vibrations habituelles du corps, il n'y a plus qu'une seule vibration. Comme si toutes les cellules du corps avait... une seule masse.

61.241 — Tout le corps est devenu UNE vibration extrêmement rapide et intense, mais immobile. Je ne sais pas comment tu peux expliquer cela parce que ça ne bougeait pas dans l'espace, et pourtant c'était une vibration (c'est-à-dire que ce n'était pas immobile), mais c'était immobile dans l'espace. C'était dans le corps et c'était comme si dans CHAQUE cellule, il y avait une vibration et que c'était tout d'un seul BLOC de vibration.

On ne peut pas s'empêcher de penser au tourbillon des électrons autour du noyau, si rapide qu'il est comme immobile et qui donne son apparente solidité à la matière.

63.185 — C'était une masse tellement forte ! C'était beaucoup plus solide que la Matière. C'était quelque chose de très particulier, et solide ! plus solide, plus matériel que la Matière. Et cela avait une puissance, un poids, une densité, extraordinaires !

60.1110 — Cette extraordinaire vibration... comme une pulsation dans les cellules. Pendant les premiers mois, j'avais une conscience presque en détail de ces myriades de cellules qui s'ouvraient avec cette vibration.

C'est cette vibration que Mère appellera la « vibration supramentale », et que les physiciens peuvent appeler d'un autre nom dans leur vocabulaire, mais c'est la même.

66.1511 — C'est quelque chose qui s'empare du corps : une vibration si chaude, si douce, et en même temps si terriblement puissante !

64.253 — Et cette vibration donne l'impression d'un feu. C'est en effet une vibration de l'intensité d'un feu supérieur. Même, le corps a senti plusieurs fois que c'est l'équivalent d'une fièvre.

60.1211 — Il faut apprendre à élargir-élargir non seulement la conscience intérieure mais même cet agglomérat de cellules, élargir cette sorte de cristallisation si l'on veut être capable de tenir cette force-là. Je sais. Deux ou trois fois, j'ai eu l'impression que le corps allait éclater. J'étais sur le point de dire : « Éclatons et finissons. » Et alors, il se passe des semaines, quelquefois des mois entre une chose et une autre, pour que l'élasticité vienne dans ces cellules imbéciles. On perd du temps. Mais trois fois, j'ai vraiment eu l'impression que j'étais sur le point de... que ça se disloque. La première fois, il était venu une telle fièvre, c'était bouillonnant de la tête jusqu'en bas : tout était devenu d'un rouge doré, comme ça, et puis... c'était fini.

72.151 — Mon corps est en train de vivre le procédé.

72.297 — C'est comme pour vous montrer que pour vaincre la mort, il faut être prêt à passer par la mort. Et alors, cela vous montre comme si c'était une différence, juste une différence d'attitude : le corps peut se disloquer ou se transformer, et c'est... c'est presque le même procédé.

Et encore la trame se referme :

72.197 — Dans le subconscient du corps, il y a une accumulation de défaitisme, il faut que nous changions ça absolument. Il faut clarifier le subconscient pour que la nouvelle race puisse venir — c'est bourbeux. C'est plein de défaitisme : la première réaction est défaitiste. Et ça remonte... Il y a une énergie FORMIDABLE qui est bloquée par ça, par cette ignoble chose.

Puis le passage commence à devenir clair : on passe du microscopique au macroscopique, du poudroïement de l'énergie atomique à l'« ondulation » de l'autre état :

63.35 — Maintenant, il se trouve que le corps a l'impression non seulement d'un mouvement terrestre mais d'un mouvement universel qui est d'une rapidité si formidable qu'elle est imperceptible, elle dépasse la perception. C'est comme s'il y avait quelque chose qui ne se meut pas DANS un espace mais qui est à la fois par-delà l'immobilité et par-delà le mouvement, en ce sens que c'est d'une rapidité qui est absolument imperceptible pour tous les sens. C'est une chose nouvelle. J'ai remarqué que, dans cet état-là, le mouvement dépasse la force ou le pouvoir qui concentre les cellules pour en faire une forme individuelle [c'est là où Mère s'évanouissait au début]. Et c'est un état qui semble être tout-puissant. Ce doit être le passage à la chose vraie. Et cela, c'est constant. C'est une chose constante : passer de ceci à cela, de ceci à cela... et au point — c'est si fort — qu'il y a une seconde ou une minute, ou enfin un espace quelconque, je ne sais pas, où l'on n'est ni ça ni ça ; alors on a l'impression qu'il n'y a plus rien. C'est presque instantané. Si ça durait, probablement cela se traduirait par un évanouissement, ou je ne sais quoi. Mais c'est constant : de l'un à l'autre, de l'un à l'autre, ça, ça. Et entre ça et ça, il y a un passage... C'est une drôle de vie, qui n'est ni ça ni ça, qui n'est pas le mélange des deux états, qui n'est pas la juxtaposition, qui est comme si les deux fonctionnaient l'un à travers l'autre. Ce doit être intercellulaire, c'est-à-dire que le mélange doit être très microscopique, de surface.

On passe à travers les parois du bocal, ou à travers le mur des électrons. Et c'est là, dans ce passage, au moment où les deux états semblent fonctionner simultanément, ou « l'un à travers l'autre » comme dit Mère, que l'on saisit d'extraordinaires secrets qui seront peut-être bien le conte de fées de la prochaine espèce. Vraiment, nous ne savons pas s'il y a eu un événement plus capital dans toute l'histoire de l'humanité que l'expérience de Sri Aurobindo et de Mère — nos fissions de l'atome paraissent comme des jeux d'enfants à côté, encore que toutes les découvertes scientifiques nous aient préparés à mieux comprendre l'expérience en cours.

Entre deux états

Cette traversée de la paroi ou de la trame ne s'opère pas une fois pour toutes : voilà, on en sort, et puis c'est fini, on est dans un autre milieu. S'il en était ainsi, il est probable que le vieux corps mourrait, ayant terminé sa fonction évolutive qui était simplement de nous faire passer à l'autre état. L'amphibien ne perd pas son vieux corps : il acquiert la possibilité d'un nouveau mode respiratoire, pulmonaire, qui le fait débarquer dans un autre état, à l'air libre, sur les rives de cette bonne terre, et peu à peu les conditions mêmes de ce nouveau milieu l'obligent à développer de nouveaux organes et une nouvelle manière d'être sur cette terre. Le corps de Mère restait parfaitement sur cette bonne terre, mais c'étaient de nouvelles rives, un peu étranges au premier coup d'œil — qui n'avait plus rien à voir avec la vieille vision rétinienne dans le vieux bocal —, et dont il fallait explorer les nouvelles conditions et les nouvelles lois, si loi il y a. Un formidable changement de « programme ». Et comme on ne débarque pas une fois pour toutes sur la nouvelle rive, puisqu'il vous arrive de retomber dans le vieux bocal (probablement pour des raisons de lente adaptation), qu'est-ce qui fait que l'on retombe dans le vieil état et qu'est-ce qui fait que l'on passe dans le nouveau ? Quel est le mécanisme du passage ? Pendant des années, Mère a fait le va-et-vient ou la bascule entre les deux états, et c'est justement ce moment du passage, cet état hybride pourrait-on dire, qui nous a permis non seulement d'explorer les conditions et les secrets du nouveau milieu, mais de découvrir la réalité même de notre *propre milieu*, celui que nos physiciens, nos biologistes et nos médecins croient avoir si bien répertorié et codifié. Mais leur code ne vaut rien ! il est seulement adapté à un certain bocal pensant. En fait, c'est une révolution dont nous n'avons pas fini de mesurer la portée.

Voici les premiers balbutiements du nouveau monde :

61.66 — Tu prends des circonstances absolument identiques, à... même pas à un jour : à quelques heures d'intervalle ; des circonstances identiques : mêmes circonstances extérieures et mêmes circonstances intérieures, c'est-à-dire que « l'état d'âme » est le même ; les circonstances de la vie, les mêmes ; les événements, les mêmes ; les gens, sans différence appréciable. Et le corps (je veux dire la conscience cellulaire), dans un cas, sent une sorte d'eurythmie, d'harmonie générale, que tout est imbriqué d'une façon si merveilleuse, sans frottement, sans

friction — tout marche, s'organise dans une harmonie totale ; tout est merveilleux et le corps se porte bien. Et puis, dans l'autre... Tout est semblable, la conscience est semblable, et alors c'est là que quelque chose échappe, mais cette harmonie n'est plus là. Pour quelle raison ? — Ça, on ne comprend plus. Et alors le corps commence à fonctionner de travers. Pourtant, tout est identique et... il y a quelque chose qui échappe, c'est comme si l'on courait après quelque chose qui s'échappe. Et qu'est-ce qui échappe ? — On ne comprend pas. Qu'est-ce que c'est ?... De plus en plus, j'ai l'impression de... quoi ? Comment expliquer cela ?... Une question de vibrations dans la matière. C'est incompréhensible. C'est-à-dire que ça échappe tout à fait à toute loi mentale, toute loi psychologique : c'est quelque chose qui existe en soi. Il y en a des points d'interrogation ! Plus on va dans le détail, plus cela devient mystérieux. Ce serait presque... c'est presque comme si l'on était en bordure entre deux mondes. C'est le même monde et c'est tout différent — est-ce deux aspects de ce monde ? je ne peux même pas dire cela. C'est pourtant le MÊME monde.

Mais l'amphibien débarque dans le même monde, ce n'est pas une autre terre.

... Et c'est si subtil : si on fait comme cela (*Mère bascule légèrement sa main à droite*), c'est parfaitement harmonieux ; si on fait comme cela (*bascule à gauche*), c'est à la fois absurde, sans signification et laborieux, pénible. Et c'est la MÊME chose ! Tout est la même chose. Et vraiment, alors, si l'on prend du recul et que l'on emploie les grands mots, on dirait : tout ça (*bascule à droite*), c'est la vérité, et tout ça (*bascule à gauche*), c'est le mensonge — et c'est la MÊME chose ! Dans un cas, on se sent porté (non seulement le corps mais le monde tout entier, toutes les circonstances), porté, flottant dans une lumière béatifique, et dans l'autre cas, c'est abrutissant, lourd, douloureux — ex-ac-te-ment la même chose ! presque les mêmes vibrations matérielles. Qu'est-ce que c'est ? Peut-être que si l'on trouvait cela, on aurait tout — le secret total. Ce doit être comme ça que la vérité est devenue mensonge. Mais « comme ça », qu'est-ce que c'est que ce « ça » ? Quel est le mécanisme ? C'est double... C'est double. Et il y a une sorte de prescience que c'est seul le corps qui peut savoir, c'est cela qui est extraordinaire !

Et à l'autre bout de la courbe, des années plus tard :

70.184 — Jamais-jamais je n'ai vécu si totalement dans l'autre état en pleine conscience, et ça a duré deux heures. Et les choses étaient aussi réelles, aussi précises qu'ici... Ce qui fait que je ne sais pas quelle est la différence. C'est une différence... c'est mince, on n'a pas l'impression de quelque chose d'épais ni de lourd : c'est mince. C'était vraiment remarquable, on n'aurait pas pu dire : enfin ça, c'est le physique subtil [l'autre état], et ça, c'est le physique matériel. C'était... c'était étonnamment l'UN DANS L'AUTRE. On n'a pas l'impression de DEUX choses, et c'est pourtant très différent — ce serait plutôt une modalité qu'une différence, je ne sais pas comment dire...

Comme le premier oiseau qui découvrirait que ce n'est pas un autre monde « subtil » mais sa même terre avec un autre mode. Et Mère ajoute ceci qui donne toute la portée de l'expérience :

... Je me souviens, cette nuit, tout d'un coup j'ai vu un fonctionnement et je me suis dit : « Ah ! ça, si on savait ça, combien de choses, combien de peurs, combien de combinaisons, combien de... s'effriteraient, n'auraient plus de sens. » Ce qui nous paraît les « lois de la Nature », les choses « inéluctables », c'était absurde, une absurdité ! Avec la vraie conscience, ça s'effrite. C'est VOUS qui décidez que c'est inéluctable ! C'est probablement une... il y a une POSITION à changer, une position de la conscience qui est à changer.

En deçà ou en delà de la trame.

Il y a des milliers d'expériences fascinantes, il faudrait des volumes (en fait les treize volumes, de quatre à six cents pages chacun, qui forment l'*Agenda de Mère*). Nous pouvons seulement donner quelques repères. Mais le fait capital est qu'en deçà ou en delà de la trame du mental physique, les lois physiques et physiologiques ne sont plus les mêmes. Et ce n'est pas loin : c'est juste en dessous de ce murmure collant au fond du corps.

73.173 — C'est tellement différent que l'on se demande... je me demande parfois comment c'est possible ! — Il y a des fois où c'est tellement nouveau et inattendu, c'est presque douloureux.

(Question :) C'est-à-dire que tu ne sors pas de la matière vraiment ?

Non-non !

C'est un nouvel état DANS la matière ?

Oui-oui, c'est cela. Et alors, régi par quelque chose qui n'est pas le soleil — je ne sais pas quoi. Probablement la conscience supramentale.

70.129 — Tu comprends, j'ai l'impression d'être plongée dans un monde que j'ignore, à me débattre avec des lois que je ne connais pas, et pour faire un changement que j'ignore aussi — quelle est la nature de ce changement ?

Oui, mais douce Mère, j'ai tout à fait l'impression qu'à travers cette obscurité et cette ignorance des « lois », tu es sciemment portée au point où la solution sera trouvée.

Tu as raison. Si tu veux, je pourrais dire que je pense comme cela (je ne « pense » pas, mais...). Mais il y a tout ce qui est entre !

Ce n'est pas possible que ça ne réussisse pas !

Pourquoi ?

Parce que tu es le corps du monde ! Parce que c'est vraiment l'espoir.

Ça, est-ce que ce n'est pas de la poésie ?

Mais non ! c'est comme cela. Il n'y a qu'à voir : le monde extérieur est de plus en plus infernal.

Ah ! ça, oui.

Alors c'est cela dans ton corps.

Il faut qu'un premier être fasse le nouveau pas.

Pourtant, quelques lignes très persistantes se dessinent :

68.412 — Le corps est tout le temps — tout le temps, ça ne cesse pas — mis en présence de cette expérience : quand on est comme cela (*Mère bascule légèrement sa main à droite*), les choses s'arrangent miraculeusement — miraculeusement, incroyable ; et il suffit d'être seulement comme cela (*bascule à gauche*), pour que ce soit dégoûtant, que tout aille mal, tout grince : un tout petit mouvement. Et puis encore ça devient miraculeusement merveilleux. Pour des choses microscopiques, « sans importance », c'est-à-dire TOUT (sans les « choses importantes » et « pas importantes »), ça devient miraculeux, et puis c'est la MÊME chose ! Mais dans un cas, on a mal, on souffre, on est misérable, et dans l'autre cas... Et c'est la même chose. N'est-ce pas, le corps a cette expérience : il est tout à fait désorganisé, il a du rhume, il a mal ici, mal là, et quand il est dans une certaine attitude : plus rien ! Ça n'existe plus, il n'y a plus de trace — il n'y a plus de rhume, il n'y a plus de mal, il n'y a plus rien, tout est parti ! Mais quitte à revenir [si on retombe dans l'autre position]. Et non seulement c'est parti, mais les CIRCONSTANCES de l'entourage changent ! Dans un cas, tout est braqué, tordu, et dans l'autre... Et ça ne prend pas de temps, ce n'est pas un « long procédé » de transformation, c'est comme quelque chose qui se retourne tout d'un coup : hop ! hop ! (*Mère bascule sa main à gauche et à droite*). C'est comme une démonstration par l'évidence, de la merveilleuse conscience qui vient, où tout cela s'évanouit comme... comme quelque chose qui n'a aucune consistance, aucune réalité, et ça s'évanouit. Et une démonstration que ce n'est pas seulement dans l'imagination, mais que c'est dans le FAIT : démonstration du pouvoir pour que tout ce... ce vain rêve de la vie telle qu'elle est puisse se changer en une merveille, comme cela, simplement avec ce retournement... On pourrait dire de cette façon : le corps a l'impression d'être enfermé dans quelque chose — oui, enfermé —, enfermé comme dans une boîte, mais il voit au travers ; il voit et il peut aussi avoir une action (limitée) à travers quelque chose qui est encore là et qui doit disparaître. Alors il est à pousser-pousser pour attraper le secret, on a l'impression qu'on va le trouver, et puis...

69.315 — J'ai eu la répétition exacte de l'expérience que le Bouddha Siddharta a eue, mais DANS LE CORPS. Il avait dit : il n'y a qu'une sortie, le Nirvâna ; et en même temps, j'ai eu l'état de conscience véritable : sa solution et la solution véritable. C'était vraiment intéressant. Comment la solution bouddhique est seulement UN pas de fait, et c'est par-delà qu'est la vraie solution. N'est-ce pas, qu'est-ce que c'est que cette création ? — Séparation, et puis méchanceté, cruauté, alors la souffrance, et alors toute la décomposition, la maladie, la mort, la destruction (tout cela fait partie de la même chose). Et l'expérience que j'ai eue, c'était l'IRRÉALITÉ de ces choses, comme si l'on était entré dans un Mensonge irréel, et que tout disparaît quand on sort de ça — ça N'EXISTE PAS, ça n'est pas. C'est cela qui est effrayant ! que ce qui, pour nous, est si réel, si concret, si effroyable, tout cela n'existe pas ! que c'est... on est entré dans le Mensonge. Pourquoi ? comment ? quoi ?...

Ce « Mensonge irréel », c'est la définition même du bocal mental. Mais, n'est-ce pas, la respiration branchiale n'était pas un « mensonge » — seulement, quand on découvre l'air ensoleillé et la respiration pulmonaire, c'est autre chose. Et Mère ajoute ceci :

... Et tous les moyens — que l'on pourrait appeler artificiels, y compris le Nirvâna —, tous les moyens d'en sortir ne valent rien. Je ne sais pas. Mais le salut est PHYSIQUE ; pas du tout mental mais physique. Je veux dire que ce n'est pas la fuite : c'est ICI. Et ce n'est pas que ce soit voilé ou caché ou quoi : c'est LÀ. Pourquoi ? qu'est-ce qui, dans le tout, vous enlève le pouvoir de vivre « ça » ? Je ne sais pas. C'est là. C'est LÀ. Et tout le reste, y compris la mort, cela devient vraiment un mensonge, c'est-à-dire quelque chose qui n'existe pas.

Mais le vieil état ne se dissout pas d'un coup, c'est comme s'il fallait rester dedans pour le dissoudre du dedans, ou pour faire filtrer dedans le nouvel état vibratoire.

67.197 — L'habitude millénaire d'être autrement est là tellement forte que cela donne l'impression... c'est comme de tirer un caoutchouc : tant que c'est tiré, l'effet est là, mais si la tension cesse, même une seconde, par habitude cela retombe. Quand l'autre mouvement sera établi, alors ce sera naturel, il n'y aura plus besoin de cette tension. Et c'est cette extraordinaire impression de l'irréalité de la souffrance, l'irréalité des maladies, l'irréalité... Il y a des moments, n'est-ce pas, d'une gloire inexprimable. Et l'autre est là : ça encercle, ça presse.

68.49 — Sur toute la création matérielle, il y a un tissu — tissu que l'on pourrait appeler « catastrophique » — de mauvaises volontés. C'est-à-dire une sorte de trame, oui, de trame défaitiste, catastrophique, où tout ce que l'on veut faire, on le rate, où il y a tous les accidents possibles, toutes les mauvaises volontés. C'est comme une trame. Et on apprend au corps à sortir de là. C'est comme mélangé à la force qui se réalise et qui s'exprime, c'est comme quelque chose qui se mélange à la création matérielle. C'est la cause des maladies, c'est la cause des accidents — c'est la cause de toutes les choses destructives.

Puis la qualité vibratoire des deux états se définit :

62.412 — La qualité de ces deux vibrations (qui se superposent encore de façon que l'on puisse être conscient des deux), c'est indescriptible ! Mais l'une qui est un morcellement — un morcellement infini — et une instabilité absolue, et l'autre, c'est une immobilité éternelle, une immensité infinie de lumière absolue. Encore la conscience passe de l'une à l'autre.

69.304 — Il y a comme une démonstration. L'homme donne une grande importance à la vie et à la mort ; c'est pour lui une grande différence et un événement assez capital (!), et alors, on me montre à quel point le déséquilibre qui se traduit dans les circonstances par ce que les hommes appellent la « mort », comme tout le temps les deux sont là : cette harmonie contenant tout [l'autre état], qui est l'essence même de la vie, et cette division, ce morcellement — apparent, irréel, qui a une existence artificielle — et qui est la cause de la mort ; comment les deux états sont imbriqués de telle façon que l'on peut passer de l'un à l'autre à n'importe quel moment et à n'importe quelle occasion. Et ce n'est pas du tout ce que les hommes croient, qu'il faut quelque chose de « grave » : c'est simplement être ici ou être là (*légère bascule à droite ou à gauche*), et voilà. Et alors être ici (*à gauche*) et y rester, c'est fini ; et être là (*bascule à droite*), c'est la vie perpétuelle, le pouvoir absolu et... on ne peut même pas parler de paix, n'est-ce pas, c'est... quelque chose d'immuable. Et en même temps, tout est là : cet état-là et cet état-ci sont là tous les deux.

65.2311 et 63.78 — Tu sais, être tout à fait mal à l'aise, ne pas pouvoir respirer, avoir la nausée, se sentir impuissant, ne pas pouvoir bouger même, ni penser ni rien, tout à fait mal fichu, et puis, tout d'un coup... la conscience — la conscience corporelle de la vibration d'amour, qui est l'essence même de la création, mais une seconde : tout s'illumine, pfft ! parti, tout est parti. Et alors on se regarde étonné — tout est parti ! C'est tout à fait comme un renversement du prisme : tout disparaît, d'un coup. Il n'y a plus que cette stupide habitude du corps de se souvenir. Alors en se souvenant... Et dans un cas, c'est une espèce de silence intérieur dans les cellules, une tranquillité profonde qui n'empêche pas le mouvement et même le mouvement rapide, mais il est comme établi sur une vibration éternelle ; et dans l'autre cas, c'est cette précipitation intérieure, cette trépidation.

La définition même du mental physique.

61.26 — Je m'en vais dans l'expérience, et je m'aperçois dix minutes après que j'étais dans cet état-là, avec le porte-plume à la main ! Je me suis trouvée dans des états comme cela où l'on ne comprend plus rien, on ne sait plus rien, on ne pense plus rien, on ne veut plus rien, on ne peut plus rien — on est... comme cela, arrêté. Et alors je vois, je vois les gens comme ceux qui m'entourent, qui sont en train de me regarder et de se dire : « Ah ! Mère retombe en enfance... »

69.1810 — Le corps a l'impression que la vibration la plus haute, la vibration de la vraie conscience, est tellement intense qu'elle est l'équivalent de l'inertie de l'immobilité : d'une intensité qui n'est pas perceptible (pour nous). Cette intensité est tellement grande que, pour nous, c'est l'équivalent de l'inertie. Et c'est un état d'immortalité, immuablement paisible, tranquille, avec comme des ondes d'une rapidité foudroyante, tellement rapides qu'elles semblent immobiles. Et c'est comme cela, rien ne bouge (en apparence) dans un mouvement

formidable. Et ça paraît si naturel, si simple !... Et puis, dès qu'on est de l'autre côté... Vraiment, l'état ordinaire, le vieil état, c'est consciemment la mort et la souffrance, et puis dans l'autre état, la mort et la souffrance paraissent des choses absolument... irréelles ! Voilà.

Il semblerait qu'à la frontière du corps, là où ce premier mental s'engrène dans la matière corporelle et trépide et se contracte comme un parkinsonien, là où il se confond même au tourbillonnement des électrons dans leur mouvement incessant et fait avec eux une même paroi solide, il se produise comme un renversement d'état : on passe du « morcellement infini » dans une trépidation constante, à ces « ondes foudroyantes » dans une immobilité parfaite — comme un passage de la physique newtonienne à la physique inter-galactique, ou peut-être même à une physique nouvelle.

63.232 — À chaque moment, si je m'arrête de parler ou d'écouter ou de travailler, c'est... comme de grandes ailes béatifiques. Et vastes comme le monde, qui bougent lentement. C'est cette impression d'immenses ailes — pas deux : c'est tout autour et ça s'étend partout.

72.315 — Il n'y a plus de temps... C'est comme un autre temps qui est rentré dans celui-ci.

Une autre physique est entrée dans la matière.

VII

LA PHYSIQUE NOUVELLE

L'autre temps

On pourrait croire que ces expériences « de l'autre côté de la trame » sont purement subjectives et qu'elles n'ont aucune conséquence matérielle pour le vieux milieu que nous habitons. « Oui, c'est très bien, cette “énergie formidable” et cette “irréalité” des maladies, de la mort, mais ici, dans le vieux bocal, on est malade réellement et on continue de mourir réellement. » C'est un fait « concret ». Or, l'expérience tout à fait fabuleuse de Mère — cette révolution vraiment dans l'histoire de l'espèce humaine —, c'est que nous sommes effectivement dans un bocal d'irréalité *physique*. Les lois *physiques* ne sont pas comme nous le pensons, les maladies et la mort *physiques* ne sont pas comme nous les pensons ou les sentons. Toute notre sensation et notre perception du monde physique est fausse. Et par conséquent nous pouvons en sortir *physiquement*. Si l'on sort de la perception fausse, on ne s'en va ni dans le Nirvâna, ni au paradis, ni dans la mort : on entre dans le vrai physique, dans la vraie matière... telle qu'elle est. C'est une autre vie dans la matière. Car l'histoire de Mère, ce n'est pas celle d'une sorte de « phénomène » qui s'en va dans un autre état, tel l'amphibien à l'air libre, et puis adieu le vieil océan de mensonge et d'irréalité : ce sont deux états ou deux mondes *l'un dans l'autre*, et si l'on passe dans le nouvel état, on modifie les lois *physiques* du vieil état. On passe de la fausse matière à la vraie matière et des fausses lois à la vraie loi du monde.

C'est le tout premier cri de Mère en 1958 lorsqu'une déchirure s'est faite dans la trame — et Mère n'était pas un enfant : elle avait quatre-vingts ans en 1958, et la courbe allait se prolonger encore pendant quinze ans.

58.105 — De la minute où l'on est dans l'autre conscience, toutes ces choses qui paraissent si réelles, si concrètes, changent INSTANTANÉMENT ! Il y a un nombre de conditions matérielles de mon corps — matérielles — qui ont changé instantanément. Cela n'a pas duré assez longtemps pour que tout change, mais il y a des choses qui ont changé et qui ne sont jamais revenues. C'est-à-dire que si cette conscience-là était gardée constamment, ce serait le miracle perpétuel (ce que NOUS appelons miracle), le miracle fantastique et perpétuel ! Mais au point de vue supramental, ce ne serait pas du tout un miracle, ce serait la chose la plus normale.

En effet, il n'y a rien de « miraculeux » là-dedans, ce n'est pas plus miraculeux que la pomme de Newton, qui tombe à une certaine vitesse. Mais nous disons bien à *une certaine vitesse* et par

rapport à un certain système de référence. Et c'est ici où les expériences corporelles de Mère rejoignent la physique d'Einstein.

L'une des premières remarques de Mère en 1962 après cette « grande sortie » de la trame et ce premier cri : « La mort est une illusion, la maladie est une illusion, l'ignorance est une illusion... seulement l'amour et l'amour et l'amour — immense, formidable, prodigieux, emportant tout », c'est cette petite réflexion qui contient tout le germe du « miracle » de la vraie matière :

62.66 — Le sens du temps disparaît complètement dans une... c'est une immobilité intérieure. Mais une immobilité mouvante !

Et Mère ajoutait avec son humour habituel : « Si ça continue, on va me mettre dans un cabanon ! » Mais c'est nous qui sommes dans une sorte de cabanon, car il n'y a pas de doute que ces « ondes d'une vitesse foudroyante » — qui sont peut-être bien les ondes électromagnétiques ou celles du « Champ unifié » —, sont animées d'une vitesse si grande qu'elles paraissent comme immobiles. C'est-à-dire que si la vitesse change, le temps change nécessairement. Einstein nous l'a appris.

Mais laissons Mère développer son expérience dans toutes les directions, en partant des premiers pas :

62.315 — Tout d'un coup, sans raison perceptible, apparente (je n'ai pas pu encore trouver pourquoi ni comment), on... comme TOMBE dans l'autre chambre [ainsi désignait-elle, parfois, le vieil état humain], comme si l'on faisait un faux pas, et puis alors on a mal là, mal là, on n'est pas confortable. Et puis, tout d'un coup, c'est comme si l'on changeait d'une chambre à une autre et on traverse la porte ou on traverse le mur sans presque s'en apercevoir, automatiquement, et alors je me trouve dans une position où tout cela coule-coule comme une rivière de paix tranquille (c'est vraiment merveilleux) : toute la création, toute la vie, tous les mouvements, toutes les choses, et tout cela comme une seule masse, et ce corps au milieu de tout cela fait une partie très homogène, et ça coule comme une rivière de paix souriante à l'infini. Et puis, tout d'un coup, encore, clac ! on trébuche (*Mère fait un geste de renversement*), alors on est de nouveau SITUÉ, on est quelque part, c'est un MOMENT quelconque ; et alors une douleur ici, une douleur là, une douleur...

On rentre dans le Temps, qui est le temps de la douleur et de la mort.

62.1210 — Cela arrive à être très concret : on fait comme ça (*geste de bascule à gauche*), ça devient artificiel, dur, sec, faux, mensonger — artificiel. On fait comme ça (*bascule à droite*), ça devient vaste, tranquille, lumineux, immense, joyeux. Et c'est seulement ça-ça (*Mère bascule sa main d'un côté et de l'autre*). Comment ? Où ? Cela ne peut pas se décrire, mais c'est seulement un mouvement de conscience. Et la différence entre la conscience vraie et la conscience fautive devient de plus en plus précise et en même temps MINCE : il n'y a pas de « grandes » choses à faire pour sortir de ça. C'est comme une petite pelure mince, très dure — très dure mais malléable, mais très-très sèche, très mince.

C'est la paroi du bocal. Et Mère ajoute ceci qui est très révélateur :

64.118 — C'est cette espèce de pellicule. C'est comme une pellicule de difficultés, de complications qu'ajoute la conscience humaine (c'est beaucoup plus fort chez l'homme que chez l'animal ; l'animal n'a pas cela : c'est quelque chose qui est propre à l'homme et à la formation mentale), et c'est quelque chose qui est très mince — c'est mince comme une pelure d'oignon, c'est sec comme une pelure d'oignon, et pourtant ça gâte tout. C'est cette pelure d'oignon imbécile de la mentalité humaine. Tu sais, une pelure d'oignon, c'est terriblement mince, mais rien ne passe au travers.

61.210 — C'est la conscience qui est mensongère ! Quand vous êtes ouvert et en contact avec « ça », la vibration vous donne de la force, de l'énergie (et si vous êtes suffisamment tranquille, cela se remplit d'une grande joie — tout cela, dans les cellules du corps). Vous retombez dans la conscience ordinaire, et immédiatement la même chose, sans que rien soit changé, LA MÊME VIBRATION VENANT DE LA MÊME SOURCE, se change en une douleur, un malaise et une espèce de sentiment d'instabilité et de décrépitude... J'ai renouvelé l'expérience trois, quatre fois pour être sûre, et c'était absolument automatique, comme une opération de chimie : conditions mêmes, résultats mêmes. Cela m'a beaucoup intéressée.

La même vibration, mais bien sûr ! Il n'y a pas trente-six sortes de vibrations dans l'univers, il n'y en a qu'une : celle qui emporte les univers, et nous-mêmes. Et cette même vibration traverse les parois du bocal et se réfracte, se déforme, se falsifie — c'est la mort. Cela peut être un mal de dents, mais c'est la même chose que la mort ! c'est de la même famille, parce que tout mal conduit là, à son aboutissement là. C'est toute la famille des vibrations mortelles et mensongères.

Puis l'expérience se précise :

63.35 — Ce Mouvement, maintenant je commence à le sentir dans les cellules du corps : c'est un mouvement qui est une sorte de vibration éternelle, qui n'a ni commencement ni fin ; c'est quelque chose qui est de toute éternité, pour toute éternité [comme une onde sinusoïdale] ; et il n'y a pas de division du temps : c'est seulement quand c'est projeté sur un écran que cela commence à prendre la division du temps...

Cet écran, c'est exactement la formule de notre « pelure d'oignon » humaine : le bocal.

... Et c'est un Mouvement tellement total — total et constant, constant — que pour une perception cela donne le sentiment d'une immobilité.

Cela « prend la division du temps », et cela prend, dans les mêmes mailles, la douleur et la mort.

71.2512 — De plus en plus, je suis convaincue que nous avons une façon de recevoir les choses et de réagir qui CRÉE les difficultés. Si l'on arrive à être tout le temps dans cette conscience [de l'autre état], il n'y a pas de difficultés, et les choses sont les MÊMES. Le monde est le même — il est vu et senti d'une façon absolument opposée. C'est comme la mort, n'est-ce pas ; c'est un phénomène de transition, et il nous paraît que cela dure depuis toujours (pour nous, c'est depuis toujours parce que notre conscience découpe tout), mais quand on a cette conscience divine, oh !... les CHOSES DEVIENNENT PRESQUE INSTANTANÉES, tu comprends ? Je ne peux pas expliquer. C'est difficile à dire... C'est comme une image et sa projection. Toutes les choses SONT, et pour nous c'est comme quand nous les voyons projetées sur l'écran : elles viennent l'une après l'autre. C'est un peu comme cela. J'ai l'impression que je suis en route pour découvrir... quelle est l'illusion qu'il faut détruire pour que la vie physique puisse être ininterrompue — que la mort vient d'une déformation de la conscience. Voilà.

C'est tout le passage du morcellement vibratoire de notre conscience humaine douée de temps et de mort, à une vibration immense, d'une rapidité foudroyante et comme immobile, douée d'un autre temps.

Einstein nous dit dans ses équations de la Théorie de la Relativité, que des quantités aussi « immuables » que la masse d'un corps, la fréquence d'une vibration ou le temps séparant deux événements, sont liés à la vitesse du système de référence dans lequel se déroule l'expérience : en l'occurrence, le système « terre » ou le système de notre « bocal » humain. C'est ainsi qu'une horloge embarquée sur un satellite en rotation constante autour de la terre comptera 60 secondes entre deux « top » sonores, alors qu'une horloge identique restée sur terre marquera 61 secondes entre les deux mêmes signaux : le temps se « contracte » avec la vitesse. Plus la vitesse augmente, plus la « contraction » est grande. C'est l'histoire du voyageur spatial qui revient sur terre moins vieilli que ses congénères. Et si le système de référence approche de la vitesse de la lumière, le temps devient nul et toutes les lois de la vieille physique newtonienne s'effondrent. Oui, « les choses deviennent presque instantanées », disait Mère. On passe dans un autre « système de référence », comme le corps de Mère dans ces ondes d'une rapidité foudroyante.

66.3112 — C'est autre chose... C'est très particulier, c'est un innombrable présent.

69.234 — Je ne sais pas ce qui se passe, il se passe dans les cellules quelque chose, et alors... c'est un état, un état de vibration intense, où on a en même temps un sens de toute-puissance, même là-dedans (*Mère désigne son propre corps*), dans ce vieux machin, une toute-puissance lumineuse, et statique, c'est-à-dire qu'il y a dans les cellules le sentiment d'une éternité. Quelque chose de tout à fait nouveau dans le corps et qui semble être tout à fait immobile... Je ne sais pas comment c'est : ce n'est pas l'immobilité, ce n'est pas l'éternité, je ne sais pas, c'est un « quelque chose » comme cela qui est pouvoir, lumière, et vraiment amour, au point que, au moment où l'on sort de cet état- là, on se demande si l'on a encore la même forme !

71.189 — C'est une expérience curieuse. Le corps sent qu'il n'appartient plus à la vieille manière d'être, mais il sait qu'il n'est pas encore dans la nouvelle et qu'il est... il n'est plus mortel et il n'est pas immortel. C'est tout à fait curieux. Et quelquefois, on passe du malaise le plus effroyable au... à la merveille. Quelquefois, plus un mot dans ma tête, rien ; quelquefois, je vois et je sais ce qui se passe partout. C'est vraiment curieux.

Alors l'expérience devient très précise... avec des conséquences fabuleuses, car, si le temps disparaît dans la conscience matérielle, corporelle, l'usure disparaît, les « conséquences » disparaissent avec tout leur enchaînement de maladies et d'accidents et de mort : chaque « seconde » (si l'on peut dire) est neuve ; chaque « moment » de l'univers est nouveau comme s'il venait de naître

— chaque « instant » de l'homme est libre et vierge de tout passé et de tout « avenir ». L'« avenir » est totalement présent à chaque « seconde ». Et où est la conséquence d'« hier » et de ces quatre-vingt-sept ans qui ne feront jamais 87 ans ± un jour. Ce jour-là n'est plus, c'est un autre jour de la terre.

61.254 — L'état de conscience habituel, c'est de faire quelque chose POUR quelque chose. Par exemple, tous ces rishis védiques avaient un but : pour eux, le but était de trouver l'immortalité. Mais à n'importe quel niveau, il y a toujours un but. Nous, nous parlons de « réalisation supramentale ». Mais tout dernièrement, je ne sais pas ce qui s'est passé, c'est quelque chose qui a comme pris possession de moi, je ne sais pas... ce n'est pas une pensée, ce n'est pas une sensation, c'est plutôt quelque chose comme une condition : l'irréalité du but — pas irréalité : l'inutilité. Pas même l'inutilité : l'inexistence du but. C'est... Maintenant, c'est une sorte d'absoluité dans chaque-chaque seconde, chaque mouvement, depuis le mouvement le plus subtil, le plus spirituel, jusqu'au plus matériel — c'est cet enchaînement qui a disparu. L'enchaînement a disparu : ça n'est pas la « cause » de ça, et ça n'est pas fait « pour » ça ; on ne va pas « là » — tout cela paraît... C'est assez curieux. Un absolu innombrable et perpétuel, simultané. Le sens de connexion est parti, le sens de cause à effet est parti : tout cela appartient au monde de l'espace et du temps. Chaque... chaque quoi ? On ne peut pas dire un « mouvement », on ne peut pas dire un « état de conscience », on ne peut pas dire une « vibration » (tout cela appartient encore à notre mode de perception), alors on dit « chose » — chose ne signifie rien. Chaque « chose » en elle-même porte sa loi absolue. C'est l'absence totale de « cause à effet », et de but, d'intention. Ce genre de connexion comme cela (*Mère fait un geste horizontal*) n'existe pas : c'est comme cela (*geste vertical*). Quelque chose qui n'a ni cause, ni effet, ni prolongement, pas d'intention — intention de quoi ! C'est comme ça (*même geste vertical*).

Un temps vertical, neuf à chaque « seconde ».

62.206 — Dans la vraie position, il n'y a pas de frottement ni d'usure.

58.105 — Chaque seconde a son éternité et sa loi propre.

Comme si le corps de Mère vivait à la vitesse de la lumière.
Et alors on commence à voir se dessiner le miracle de la terre.

La substitution de vibration

Non, le but n'est pas l'immortalité dans ce vieux corps, cela ne vaudrait pas la peine du tout. « Qui souhaiterait rester dans ce logis étroit pendant des siècles¹ ? » disait Sri Aurobindo. Il faut évidemment que cette nouvelle conscience change peu à peu les modalités de son corps et que toute cette rigidité corporelle acquière une autre souplesse, se libère de sa dépendance de la matière grossière pour se nourrir, découvre d'autres sources d'énergie, etc. — il faudra quelques siècles. Provisoirement, il faut durer, et ce nouvel état, que Mère appelait « l'état sans mort » (il y a une nuance), nous donnera la durée nécessaire pour opérer les transformations voulues dans ce vieux corps de transition. Le problème n'est pas là vraiment : c'est de la mécanique évolutive qui suivra son cours plus ou moins accéléré. Ce qui nous intéresse, c'est cette accélération, c'est le ressort véritable du changement.

1930 — Le vrai changement de conscience est celui qui changera les conditions PHYSIQUES du monde et en fera une création entièrement nouvelle.

Mère disait cela en 1930. C'est cette physique nouvelle qui nous intéresse. On pourrait peut-être parler d'une physique supramentale — comment fonctionne-t-elle ? Tout d'abord, ce nouvel état est puissamment contagieux. C'est sa première qualité. Il est très probable que les premières vibrations mentales chez l'anthropoïde étaient très contagieuses — et nous savons tous aujourd'hui le pouvoir d'un courant de pensée à travers le monde. Mais ici, étrangement (ou non), c'est un pouvoir de contagion matérielle, comme si le fait de *vivre* le vrai état, la vraie matière pourrions-nous dire, avait le pouvoir de changer les lois de la fausse matière illusoire que nous vivons : tout son cours d'enchaînement « logique » de cause à effet, qui n'est que la cause et l'effet d'une

1. *Thoughts & Aphorisms*, XVII, 124.

certaine illusion. La première « loi » de la physique nouvelle est que chaque seconde est neuve et porte sa loi propre, qui ne dépend de rien d'« avant » et n'a aucune suite « après ». Mais comment un « état de conscience » pourrait-il être contagieux, nous demanderons-nous en bon matérialiste de la vieille matière ? La « conscience », c'est éminemment subjectif... Il se pourrait bien que ce soit la suprême objectivité du monde, mais nous n'en connaissons rien jusqu'à présent car, en fait de conscience, nous ne connaissons guère que ce qui tourne dans notre tête ; mais il y a une conscience dans la matière et c'est un état de la conscience dans la matière : un état de conscience cellulaire — et la matière, il n'y a rien de plus contagieux, parce que c'est une seule et même chose continue d'un bout à l'autre de l'univers. C'est seulement notre tête qui est séparée.

Le mieux est de laisser Mère exprimer ses premiers tâtonnements dans la nouvelle physique, dès 1958, lorsqu'un premier trou s'est fait dans la trame :

58.66 — Pendant tout le temps que c'était activement comme cela [l'expérience nouvelle], il était absolument impossible qu'il y ait le moindre désordre dans le corps, et non seulement dans le corps mais dans TOUTE LA MATIÈRE ENVIRONNANTE. C'était comme si tous les objets obéissaient, et sans avoir besoin de « décider » d'obéir : c'était automatique...

Ce n'est pas la volonté qui communique des ordres à la matière : c'est la matière même qui communique, automatiquement.

... C'était une harmonie divine dans TOUT (ça s'est produit dans mon cabinet de toilette là-haut, certainement pour démontrer que c'était dans les choses les plus triviales), dans tout, constamment. Alors si cet état s'établit d'une façon permanente, il ne PEUT PLUS y avoir de maladies, c'est impossible. Il ne peut plus y avoir d'accidents, il ne peut plus y avoir de désordres, et toutes les choses (probablement d'une façon progressive) doivent s'harmoniser comme c'était harmonisé : tous les objets de la salle de bains étaient pleins d'un enthousiasme de joie — tout obéissait, tout ! J'ai vraiment eu l'impression que c'était une première expérience, c'est-à-dire que c'était nouveau sur la terre. C'est un état, vraiment d'omniscience et d'omnipotence absolues, dans le corps. Et ça modifie toutes les vibrations environnantes... Il est probable que la plus grande résistance sera dans les êtres les plus conscients, à cause du mental lui-même qui veut que les choses continuent selon leur mode d'ignorance. La matière soi-disant inerte est beaucoup plus facilement « responsive » : elle ne résiste pas. Et je suis convaincue que chez les plantes, par exemple, chez les animaux, la réponse sera beaucoup plus prompte que chez les hommes. Il sera plus difficile d'avoir à agir sur un mental qui est très organisé : les êtres qui vivent dans une conscience mentale tout à fait cristallisée, organisée, c'est dur comme de la pierre. Ça résiste. Certainement, selon mon expérience, ce qui est « inconscient » suivra plus facilement : c'était délicieux de voir l'eau dans le robinet, le dentifrice dans la bouteille, le verre, le chiffon, tout cela vous avait des allures de joie et d'adhésion !

61.113 — Hier, pendant que je marchais, je marchais dans une sorte d'univers qui était exclusivement le divin [l'autre état] : ça se touchait, ça se sentait, c'était dedans, dehors, partout. Pendant trois quarts d'heure, rien que « ça ». Eh bien, je t'assure qu'à ce moment-là, il n'y avait plus de problèmes, c'est sûr ! Et cette simplicité ! Rien à penser, rien à vouloir, rien à « décider » : ÊTRE, être-être ! Être dans une complexité infinie d'une unité infinie : tout était là, mais rien n'était séparé ; tout était en mouvement, et rien ne se déplace.

61.3010 — C'est quelque chose qui est plus dense, plus compact que le physique, cette création nouvelle [la « masse » grandit avec la vitesse, dit Einstein]. On a toujours tendance à penser que c'est plus éthéré, mais ce n'est pas ça ! L'impression que cela me fait, cette atmosphère, c'est quelque chose de plus compact, et en même temps sans lourdeur ni épaisseur. Et solide ! oh ! une telle cohésion, une telle MASSIVITÉ, et en même temps... Je ne sais pas, c'est tout à fait autre chose que ce qu'on attend. Tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est. Quelque chose qui est compact et SANS DIVISION.

66.221 — Et c'est une manière d'être admirable ! infiniment supérieure à tout ce que nous avons ici. Ici, il y a toujours quelque chose qui ne va pas — mal ici ou mal là, ou ça ou ça, et puis les circonstances qui ne vont pas aussi —, tout cela... ça change de couleur. Et ça devient léger, n'est-ce pas, léger, souple. Toute la dureté et la rigidité : parties. Ça change tout ! tout change ! N'est-ce pas, je me lavais les dents, je me lavais les yeux, je faisais les choses les plus matérielles : elles changeaient de nature ! Et il y avait une vibration consciente dans l'œil qui se lavait, dans la brosse à dents, dans... Tout cela était différent ! Il est évident que si l'on devient le maître de cet état- là, on peut changer toutes les circonstances autour de soi.

Puis, tout à coup, l'expérience prend une dimension qui vous laisse songeur :

67.127 — Tout d'un coup, pendant deux-trois secondes, c'est comme si l'on tenait la clef. Et alors tout ce qu'il est convenu d'appeler des « miracles », ça paraît la chose du monde la plus simple : « Mais c'est tout à fait simple, il n'y a qu'à faire cela ! » Et puis... ça s'en va. Quand c'est là, c'est si simple, si NATUREL. Et absolument tout-

puissant. Par exemple, une chose a l'air de vouloir venir : c'est le pouvoir de guérir. Mais pas du tout comme on le décrit ! Ce n'est pas du tout cela, cela ne donne pas l'impression de « guérir » : c'est... remettre les choses en ordre. Mais ce n'est pas cela non plus... C'est un PETIT QUELQUE CHOSE QUI DISPARAÎT, et ce petit quelque chose c'est... c'est essentiellement le Mensonge...

C'est-à-dire, le bocal d'irréalité physique où nous vivons.

... C'est très curieux. C'est, au fond, ce qui donne à la conscience humaine ordinaire le sens de la réalité — c'est cela qui doit disparaître. Ce que nous appelons « concret », une « réalité concrète » — oui, ce qui vous donne vraiment le sens de l'existence « réelle » —, c'est cette sensation-là qui doit disparaître et être remplacée par... C'est inexprimable. C'est comme une pulsation universelle. C'est à la fois toute-lumière, toute- puissance, toute-intensité d'amour, et une plénitude ! C'est tellement plein que rien d'autre ne peut exister que ça. Et quand « ça » c'est là dans le corps, dans les cellules, alors il suffit de tourner « ça » sur quelqu'un ou sur quelque chose, et immédiatement cela se remet en ordre. Alors, traduit en mots ordinaires, ça « guérit » : ça guérit la maladie. Mais non ! cela ne la guérit pas : ça l'annule ! Oui, ça l'annule, ça l'IRRÉALISE...

Et c'est là où nous commençons à écarquiller les yeux.

... Tu comprends, ce n'est pas l'action d'une « force supérieure » À TRAVERS la matière, dans les autres : c'est une action directe, de matière à matière. Ce que les gens appellent généralement le « pouvoir de guérir », c'est un pouvoir mental ou vital très grand qui S'IMPOSE à travers la résistance de la matière — ce n'est pas cela du tout ! C'est la contagion d'une vibration. Et alors c'est irrévocable.

61.271 — Cet état-là, c'est une espèce d'absolu. Un absolu qui non seulement n'a pas à « conquérir » des obstacles, des résistances, mais qui ANNULE automatiquement la résistance.

Et voici qui donne la dernière coordonnée du mystère :

67.153 — Quand on remue de l'eau, elle n'est plus transparente : ça fait des mouvements, et ces mouvements empêchent l'eau d'être transparente — on ne peut plus voir à travers. Et c'est la même chose corporellement : quand on est tranquille et vaste, tout devient limpide. Et dans cette limpidité, on voit très bien, on décide très bien, tout s'arrange, et les choses s'organisent d'elles-mêmes, on n'a même pas besoin d'intervenir... (comment dire ?...) Tout-tout l'univers avance à une allure fantastiquement rapide, dans une immobilité parfaite (les mots semblent idiots mais ça se sent, ça se voit, ça peut se vivre). Une immobilité lumineuse qui avance à une allure fantastiquement rapide. Et dans cette immobilité-là, il y a une transparence parfaite, et le problème n'existe pas : la solution précède le problème.

La maladie, la mort, l'accident n'existent pas, ne peuvent pas exister : la solution précède le problème, ou empêche le problème de se présenter — annule le problème comme s'il n'avait jamais existé que dans notre conscience mensongère. Le « mal » est irréalisé, oui, ou dé- réalisé de son existence illusoire. Et toute notre existence assiégée de maux devient un miracle perpétuel. Une limpidité corporelle où tout cela n'existe plus, n'est plus. « Un petit quelque chose qui disparaît. »

66.318 — La vérité, ce corps l'a vécue ce matin à plusieurs reprises pendant quelques secondes... qui pouvaient être des éternités. Et là, on ne sait pas si ça a duré ou si ça ne dure pas : c'est fini, tout cela. Et ça n'abolit rien, c'est cela qui est le plus merveilleux ! Tout est là, ça n'abolit rien ; je veux dire que cela n'abolit rien du monde ; on n'a même pas le sentiment que le Mensonge est aboli : il n'existe pas, il n'y a pas. C'est un tout petit rien... qui change tout. C'est comme cela qu'un mort peut revivre — c'est comme cela, par ce changement-là.

Et finalement, le tableau devient clair, et non seulement clair mais plein d'espoir et accessible à l'humanité que nous sommes. Ce jour-là, Mère tenait la clef du « petit quelque chose » qui sépare les deux états : le vieil état humain qu'elle appelle ici l'état d'imperfection et le nouvel état qu'elle appelle l'état de perfection. Et ces deux états ne sont pas à des distances sidérales et transcendantales l'un de l'autre : ils sont là, ensemble, l'un dans l'autre, sur cette terre.

64.1211 et 253 — La perfection est là, toujours, coexistante avec l'imperfection : perfection et imperfection sont coexistantes toujours, et non seulement simultanées mais AU MÊME ENDROIT, je ne sais pas comment dire (*ici, Mère colle ses deux mains l'une contre l'autre*). Ce qui veut dire qu'à n'importe quelle seconde et dans n'importe quelles conditions, vous pouvez atteindre à la perfection — ce n'est pas quelque chose qu'il faille acquérir petit à petit par des progrès successifs : la perfection est un état absolu que l'on peut atteindre à n'importe quel moment. Et alors, la conclusion est très intéressante... Quand la vérité se manifeste [l'autre état], la vibration mensongère disparaît : elle est annulée comme si elle n'avait jamais existée devant la vibration de vérité qui la remplace.

N'est-ce pas, la vérité est là, le mensonge est là (*Mère colle ses deux mains l'une contre l'autre*), la perfection est là, l'imperfection est là, c'est tout à fait coexistant, au même endroit. De la minute où vous percevez la perfection, l'imperfection disparaît, l'illusion disparaît. C'est-à-dire que la capacité de vivre et d'être cette vibration vraie paraît avoir le pouvoir de SUBSTITUER cette vibration à la vibration de mensonge au point que... Par exemple, le résultat de la vibration mensongère devait être naturellement un accident ou une catastrophe, mais si, au sein de ces vibrations, il y a une conscience qui a le pouvoir de devenir consciente de la vibration de vérité, cela peut, ça DOIT annuler l'autre, arrêter la catastrophe... C'est une impression qui vient grandissante, comme le Vrai est le seul moyen de changer le monde, que tous les autres procédés de lente transformation sont toujours en tangente — on approche de plus en plus mais on n'arrive jamais —, et que le dernier pas, ce doit être cela : cette substitution de la vibration vraie.

C'est la substitution de la physique nouvelle, supramentale, à la vieille physique mentale et scientifique et mortelle.

Se pourrait-il qu'à travers les mailles de notre trame, brusquement, un jour, pour la terre entière, la vibration de vérité vienne annuler et irréaliser l'horreur que nous vivons, la douleur que nous vivons, la mort que nous vivons — et que l'on se réveille sur une terre neuve ?... où l'on ne comprendra plus rien aux vieilles lois de la mort, qui s'évanouiront comme un vain rêve. Pas une lente transformation, non : un changement brusque qui nous écarquille les yeux au point que tout notre vieil arsenal nous tombe des mains — et on se retrouve avec un rire immense.

Et la terre se regarde comme si elle ne s'était jamais vue.

Mais nous ajoutons ceci : que l'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une expérience que seuls quelques « phénomènes » humains privilégiés peuvent avoir en des conditions exceptionnelles — c'est une expérience que nous pouvons tous avoir, matériellement, corporellement, et que beaucoup ont même *sans s'en apercevoir*. Mais cela paraît si simple, si naturel que l'on ne s'en aperçoit pas. La difficulté du secret, c'est qu'il est sous notre nez.

Le secret transparent

Ce qui est très difficile à comprendre pour nous, c'est que nous vivons complètement, de la tête aux pieds (surtout la tête), dans un monde d'irréalité *physique*. Malgré nous, même si l'on commence à comprendre un peu la vérité, la première réaction spontanée, automatique, corporelle, c'est : « Mais enfin, je le vois, je le touche, c'est concret ; mais enfin, la pesanteur existe, on tombe ; mais enfin c'est UNE MALADIE... et le docteur l'a dit et tout le monde l'a dit. Essayez donc de vous jeter dans le vide ! » Non, hâtons-nous de le dire, il ne s'agit pas d'être déraisonnable selon nos vieilles lois provisoires, c'est beaucoup plus sérieux que cela. Il faut comprendre *le mécanisme de l'irréalité*.

Nous avons déjà parlé de cette trame microscopique qui enveloppe chaque geste, chaque pas, chaque réflexe, chaque nerf et tout notre corps : « Tu ne peux pas et tu ne dois pas, et attention à ceci, attention à cela, et c'est dangereux, c'est mortel — et ce n'est pas possible, pas possible... » Tout est « pas possible » avec cet individu craintif, catastrophique et défaitiste. Ici, nous grossissons le phénomène avec des mots, mais en fait, c'est une minuscule trépidation dans la matière, quelque chose qui pourrait ressembler à une microscopique peur, comme un mouvement tétanique dans la substance du corps. C'est probablement le souvenir apeuré d'une petite cellule au milieu de cet énorme magma dévorant et grouillant dont il fallait se séparer et se protéger. Et ce mouvement de contraction constante, infinitésimal, fait une sorte de trépidation ultra-rapide, imperceptible, qui crée un véritable mur autour de notre corps, étrangement semblable à la barrière électronique des particules dans leur tourbillonnement incessant. C'est la trépidation du mental physique dont nous avons parlé, qui est comme la mémoire catastrophique de la terre — toute la matière vivante a évolué de catastrophe en catastrophe. La différence avec l'apparition de l'espèce humaine est que l'homme a « mentalisé », c'est-à-dire cristallisé et codifié la « catastrophe ». Il lui a donné un effrayant pouvoir hypnotique. Même si c'était possible, ce serait impossible.

Et la vérité du monde, c'est que tout est possible.

Seulement, nous avons délégué à la Machine le pouvoir de surmonter nos « impossibilités » au lieu de chercher en nous-mêmes la clef du grand Possible.

Nous donnerons seulement deux exemples tirés de l'expérience de Mère et un autre tiré de notre propre expérience, illustrant le secret transparent, qui est le secret même du grand Possible. La première expérience s'est produite à la suite d'une émeute locale contre l'Ashram de Pondichéry :

65.192 et 242 — J'ai vu ce bombardement de pierres et ces flammes qui montaient jusqu'au ciel : tout le ciel était rouge. J'étais simplement assise à ma table quand l'attaque a commencé, j'étais en train de dîner. Et un peu avant que cela n'ait commencé, cette expérience est arrivée, cette conscience [de l'autre état] : je n'étais plus ce corps, j'étais la terre — la conscience de vérité physique de la terre, exactement —, avec une paix, une immobilité ! que l'on ne connaît pas physiquement. Et toute cette attaque apparaissait comme un mensonge absolu, sans aucun élément de vérité derrière [c'est-à-dire la grande illusion du bocal], mais en même temps, simultanément cela ne peut pas se dire, mais simultanément), partout, sur toute la ville, et spécialement sur l'Ashram ici, j'avais une perception microscopique (mais absolument précise et exacte) de tous les points de mensonge qui ÉTABLISSAIENT LE CONTACT : exactement la vibration de mensonge en chacun ou en chaque chose, qui permettait le contact. Ce qui fait que cette conscience [de l'autre état] qui était là, si elle avait été collective, si collectivement on avait pu la recevoir, rien n'aurait touché — les pierres seraient lancées, on ne serait pas touché. Par exemple, un moellon a été envoyé et a touché ma fenêtre, et j'ai vu à cette minute-là, j'ai vu exactement dans la conscience des gens présents, la vibration de mensonge qui avait permis que la pierre touche là. Et cela, en même temps, simultanément, partout, sur toute la ville... Alors je sais maintenant — je le sais d'une façon certaine, absolue et inoubliable — quelle est la vibration de vérité dans le physique : quel état doit avoir le physique pour ÊTRE la vérité. C'est quelque chose qui est immuable, qui ne bouge pas PHYSIQUEMENT (mentalement, ce n'est rien, c'est facile). C'est comme un aimant physique des vraies vibrations physiques — ça ne passe pas par le mental ni même par le vital : c'est, physiquement, une sorte d'aimant qui attire la vérité physique...

La « vérité physique », c'est justement celle de l'autre état où toute cette émeute n'a aucune réalité — aucune vérité en soi — et par conséquent *aucun pouvoir*. Et Mère ajoute :

... Les vibrations de mensonge, c'est une espèce de mouvement qui fait comme une trépidation dans la matière. Je voyais aussi clairement que les objets matériels la vibration qui PRODUISAIT LE CONTACT avec tout ce mensonge, et LA Vibration qui faisait que cela n'avait pas de contact, que cela ne POUVAIT PAS toucher... Depuis lors, plusieurs personnes m'ont raconté leur expérience. Par exemple, X est sorti, il voulait téléphoner à la police et il fallait traverser la cour (c'était littéralement une pluie de moellons), tout le monde lui a crié : « Rentrez ! rentrez ! vous êtes fou. » Mais il a traversé — pas une pierre ne l'a touché. Et il avait le sentiment que c'était impossible qu'elles le touchent. C'était comme une démonstration de la différence de vibration entre les deux états : la vibration qui répond au Mensonge et là où il n'y a pas de réponse, c'est-à-dire qu'il n'y a PAS DE CONTACT possible — ce sont d'autres mondes. C'est un monde de vérité et l'autre est un monde de mensonge. Et ce monde de vérité est PHYSIQUE, il est matériel ; ce n'est pas dans les hauteurs : c'est matériel. Et c'est cela qui doit venir devant et prendre la place de l'autre.

(Question :) *Le vrai physique dont parlait Sri Aurobindo ?*

Le vrai physique, oui.

Un monde matériel où les accidents, les maladies, la mort ne peuvent pas avoir lieu. Et c'est ce monde qui doit prendre la place du nôtre — par aucun miracle : simplement un changement de vibration dans la matière.

La vibration de l'état vrai annule toutes les vibrations mensongères, illusoire, du bocal. Une émeute n'est pas une « illusion » : c'est tangible, c'est concret, c'est même frappant ; et pourtant c'est une illusion : il y a un état vibratoire de la matière, un état vrai, qui fait que cela ne peut pas toucher — il n'y a pas de contact, ce sont comme deux mondes l'un dans l'autre. Un monde de vérité physique et un monde de mensonge physique. Un monde de liberté physique et un monde d'esclavage physique. Un monde de lois physiques et un monde hors des lois illusoire — qui peuvent être frappantes ou non, mortelles ou non, gravitationnelles ou non... selon que l'on est ici ou là. Une autre position dans la matière. Justement cette nouvelle position de l'espèce qui n'est plus ni dans nos spiritualismes illusoire ni dans nos matérialismes illusoire.

La vérité de la matière, c'est autre chose.

Et cet autre exemple, pris tout simplement dans l'enfance de Mère :

63.93 — J'avais neuf ans, dix ans et je courais avec des amies dans la forêt de Fontainebleau. La forêt est suffisamment épaisse pour que l'on ne voie pas très loin devant. Et dans la rapidité de ma course, je n'ai pas vu que j'arrivais juste au bord de la route, et là où nous étions, cela surplombait la route d'à peu près trois mètres ; la route était empierrée — fraîchement empierrée. Et alors, l'élan était si fort que je n'ai pas pu m'arrêter : poff ! je suis partie en l'air. J'avais dix ans au plus, aucune pensée de miraculeux ni de merveilleux, rien — simplement j'étais projetée en l'air. Et j'ai senti que quelque chose me supportait, comme cela, et j'ai été littéralement déposée par terre, sur les pierres. Je me suis relevée (cela m'a paru tout à fait naturel) : pas une écorchure, pas une poussière, rien, absolument intacte. Alors tout le monde s'est précipité pour voir, j'ai dit : « Mais ce n'est rien ! je

n'ai rien. » Mais je me suis souvenue de cette impression : c'était comme quelque chose qui me portait ; avec cette lenteur-là je suis tombée. Et il y avait la preuve matérielle puisque j'étais intacte, ce n'était pas une illusion — la route était fraîchement empierrée (tu sais, les silex de France ?)... L'âme était très vivante à ce moment-là, elle résistait de toute sa force à l'intrusion de la logique matérielle du monde — cela me paraissait tout à fait naturel. Simplement je me disais : « Non ! il ne peut pas m'arriver d'accident. »

Et ce qui est très remarquable, c'est que des années après, lorsque Mère nous racontait cette histoire, elle rapprochait ce mouvement de chute lente qui la portait sur les silex, avec ce grand mouvement d'ailes dont nous avons parlé : « Comme de grandes ailes béatifiques, et vastes comme le monde, qui bougent lentement — pas deux : c'est tout autour et ça s'étend partout. »

Un autre état vibratoire de la matière qui annule même la gravitation. Il n'y a pas de lois ! il n'y a que ce que l'on en pense — seulement ce n'est pas une pensée intellectuelle : c'est une microscopique pensée de la matière. Nous ne connaissons pas le vrai physique, la vraie matière, le vrai naturel du monde : nous connaissons seulement notre trépidation dans la matière qui établit le contact avec toutes les catastrophes et crée les catastrophes — comme un cocon de mort « scientifique » qui nous enveloppe de la tête aux pieds, et plus c'est scientifique, plus c'est imperméable. On reçoit scientifiquement des moellons sur la tête et on se casse la jambe très scientifiquement : « Mais enfin, c'est concret, c'est tangible, c'est réel... »

Et Mère s'écriait :

55.1412 — C'est l'état sublime qui est l'état naturel ! et c'est vous qui êtes constamment dans un état qui n'est pas naturel, qui n'est pas normal, qui est une falsification, une déformation.

Finalement, nous donnerons notre propre exemple vécu. C'était dans les canyons déserts près de Pondichéry. Nous étions assis tranquillement lorsque, d'un creux, sont sortis trois hommes. Instantanément, nous avons su : « Ils viennent me tuer. » Nous sommes resté assis, sans bouger. Et c'est très étrange, sans que nous fassions aucun effort, aucune concentration, nous nous sommes trouvé soudain comme vidé de nous-même, sans réaction, sans peur, sans rien, tel un caillou, mais un caillou conscient qui regardait tout cela comme une sorte de spectacle qui ne le concernait pas, comme on peut regarder en rêve quelque chose qui arrive à quelqu'un d'autre, qui est pourtant soi-même. Et la sensation n'était pas vraiment d'un caillou, sauf par la neutralité, mais plutôt d'un corps, notre corps, comme une sorte de chose complètement transparente et nulle, un peu flottante. Rien ne bougeait, pas un frisson, pas un battement — et nous n'y étions pour rien, il n'y avait aucune « maîtrise » de notre part, aucun effort. C'est comme quelque chose qui s'était emparé de nous dans une immobilité transparente. Les trois hommes étaient là : deux devant, un derrière. Nous n'avons pas bougé. Ils ont discuté entre eux. Puis une sorte de voix en nous a dit : « Debout. » Nous nous sommes levé, le dos au bord du canyon. L'un des deux comparses a enlevé notre montre, sans doute pour faire croire à un vol. L'homme, derrière, est venu se mettre devant nous. Nous avons vu le bras du tueur se lever pour nous pousser dans le canyon. Nous avons suivi le mouvement de ce bras, nos yeux ont rencontré les yeux dorés du tueur. Il a baissé le bras, il est resté un instant un peu flottant comme s'il ne savait pas quoi faire ni très bien ce qu'il faisait là. On aurait dit vraiment qu'il regardait à son tour toute cette scène comme si elle n'avait pas de sens ou comme s'il avait oublié ce qu'il était venu faire là. Il a tourné le dos, les deux autres ont tourné le dos, et ils sont partis. Puis, subitement, ils se sont mis à courir comme s'ils étaient pris de panique. Puis notre cœur s'est tout d'un coup souvenu qu'il aurait dû avoir peur, qu'on avait voulu le tuer... et il s'est mis à battre comme un idiot.

La seule chose que nous sachions, c'est que s'il y avait eu le moindre effort de notre part, le moindre raidissement, la moindre réaction pour rejeter ces hommes, même un rejet intérieur, un simple « non » dedans, instantanément nous aurions été tué : le mur dressé par nous aurait rencontré la vibration de l'autre, et le rebondissement de la vibration aurait déclenché toute la mécanique. Là, il n'y avait rien, pas un souffle, nous étions comme un courant d'air : la vibration de l'autre passait au travers, il n'y avait pas de rebondissement. On ne peut pas tuer un courant d'air, n'est-ce pas ? Il faut qu'il y ait un contact, une prise pour pouvoir tuer — il ne se prenait à rien, il n'y avait rien. Alors, s'il n'y avait rien, il n'y avait rien !

C'est-à-dire que, pendant cinq ou sept minutes, par une grâce, notre mental physique n'avait pas fonctionné. Et c'est ainsi que tous les « miracles » se passent. Seulement le vrai miracle, c'est l'état naturel.

C'est la terre de la prochaine espèce.

Un secret transparent.

60.1510 — C'est très amusant : la chose en elle-même n'existe pas pour les gens ! c'est leur attitude vis-à-vis de cette chose qui importe : ce qu'ils en pensent. Comme c'est drôle ! Chaque chose porte en elle-même sa vérité — sa vérité absolue, si lumineuse, si claire —, et si l'on est en rapport avec ÇA, tout s'organise merveilleusement. Mais les hommes ne sont PAS en rapport avec « ça » : ils sont toujours en rapport À TRAVERS leur pensée — la pensée qu'ils en ont, la sensation qu'ils en ont, ou quelquefois pire.

Reste maintenant à apprendre le secret concret : comment on annule ce mental physique et arrive à l'état naturel, à la cellule pure, sans revêtement mental et catastrophique et scientifique. C'est là, vraiment, l'extraordinaire découverte de Mère et de Sri Aurobindo : celle du « mental des cellules », la plus grande révolution biologique depuis qu'une première particule vivante s'est mise à attaquer et à fuir à la frontière de la matière inanimée et de la vie.

C'est le deuxième passage évolutif, non plus de la matière à la vie, mais de la vie à quelque chose d'autre que Mère appelait la « sur-vie », ou que l'on pourrait aussi bien appeler la « sur-mort », parce que ce n'est plus la vie telle que nous la connaissons, ni évidemment la mort qui va avec.

C'est ce que Sri Aurobindo appelait « la vie divine ».

VIII

LE MENTAL DES CELLULES

Sous sa quadruple trame, le corps ne vit rien du monde tel qu'il est. Ce monde « tel qu'il est », c'est justement le grand mystère de l'évolution — nous le connaissons et les espèces le connaissent à travers une certaine vision très variable, binoculaire ou composée, dans une certaine gamme de fréquences vibratoires et par l'entremise de certains mécanismes fonctionnels — pinces, nageoires, cils vibratiles ou microscope électronique — qui ne décrivent pas vraiment le milieu mais notre propre manière d'être dans le milieu, ou plutôt nos successives manières d'être et de percevoir un mystérieux quelque chose dont nous donnons une traduction en langue batracienne, latine ou électronique. Mais c'est toujours « vu à travers ». La seule différence entre l'homme et les autres espèces est qu'il y met une arrogance gréco-latine et que ses nageoires particulières, cérébrales, ont envahi tout le système et bouché tous les autres moyens de communication si bien qu'il ne sait même pas très bien ce que le poisson sait, ce que l'oiseau sait et toutes les autres petites bêtes du bon dieu, qui, ma foi, malgré toute leur ignorance des mathématiques supérieures, vivent parfaitement en harmonie avec leur milieu. Ce mystérieux « quelque chose » dans lequel nous baignons, il se révèle peu à peu, pour l'explorateur de la descente dans le corps, comme une espèce de merveille un peu ahurissante où toutes les lois et les codes et les enchaînements s'avèrent être seulement les lois et les codes, et les... etc. de nos propres instruments de mesure ou de perception. Un univers follement libre. Oui, une « merveille instantanée » comme disait Mère. C'est le deuxième tournant de l'évolution après la sortie des eaux, « l'évolution nouvelle » que Sri Aurobindo annonçait au début du siècle, où il va falloir apprendre à vivre et à manipuler cette liberté un peu vertigineuse — à moins que notre mécanique explosive ne nous devance et nous ramène, une fois de plus, sur cette terre ou une autre, à l'état du petit flagellé en quête de cette même liberté toujours et de cette même merveille. L'évolution est très entêtée, et cette planète ou l'autre fait très peu de différence pour elle. Mais si seulement nous comprenions un peu la merveille et hâtions l'heure ?

Tout de même, diront les savants, les petits poissons, les coccinelles et les bêtes du bon dieu évolutif, n'ont sans doute pas nos mathématiques supérieures ni les encombrements que vous dites, mais ils n'en sont pas moins prisonniers cellulièrement de leur espèce : ils nagent, ils tournent, ils meurent, et ils font des petits poissons invariables selon le programme de leurs molécules désoxyribonucléiques (excusez-nous). Vous pouvez supprimer la mort, supprimer les accidents, supprimer la gravitation et voir dans l'antarctique comme chez vous, mais il restera toujours une petite cellule d'*Homo sapiens*... qui obéira à quoi ? Vous dites que la cellule obéit à ce « mental physique », qu'elle est « hypnotisée » et manipulée par lui et non par le programme génétique — d'abord prouvez-le, puis dites-nous ce que va faire cette cellule « sans loi », comment elle va rester agglomérée aux

autres cellules, par quel « mécanisme » puisqu'il n'y a plus de mécanisme ! Quelle est la force qui va tenir tout cela ensemble et faire que votre corps ne s'éparpille pas dans le cosmos ?

Nous nous souvenons de Sri Aurobindo évoquant un logicien imaginaire au début de l'histoire de la terre :

Quand il n'y avait que la Matière et pas la Vie, si l'on avait dit [à ce logicien] que, bientôt, la Vie naîtrait sur la terre dans un corps de matière, il se serait écrié : « C'est impossible, ça ne peut pas se faire. Quoi ! cette masse d'électrons, de gaz, d'éléments chimiques, ce tas de boue et de cailloux et de métaux inertes, comment allez-vous tirer la Vie de là-dedans ? Est-ce que les métaux vont marcher¹ ?

Est-ce que les cellules vont sortir de leur programme ? voyons !

Nous ne savons pas si tous les savants sont comme ce logicien, mais on pourrait croire qu'ils tiennent beaucoup à leur prison. Peut-être même sont-ils les gardiens de la prison matérielle, comme les autres sont les gardiens de la prison spirituelle.

L'apprentissage cellulaire

En vérité, Mère a eu beaucoup de mal à ne pas s'éparpiller dans le cosmos :

62.121 — Mais ce corps, c'est très difficile ! très difficile sans qu'il perde son centre de coagulation, qu'il ne se dissolve pas dans la masse environnante.

Toute l'histoire des évanouissements successifs de Mère lorsqu'elle est sortie de la trame du mental physique est infiniment instructive, ne serait-ce que pour prouver négativement le pouvoir directeur et coordinateur, ou emprisonnant, de ce mental physique. Il a fallu cinq ans à Mère, de 1962 à 1967, pour comprendre le mécanisme :

67.2211 et 65.217 — Cela a commencé quand les docteurs ont déclaré que j'étais très malade [en 1962]. Parce que tout le corps a été vidé de ses habitudes et de ses forces ; je ne pouvais pas faire un pas sans m'évanouir ; je voulais marcher d'ici à là, en chemin : poff ! Il fallait me tenir pour que le corps ne tombe pas. Mais moi, pas une minute, je ne perdais la conscience ; je m'évanouissais, mais j'étais consciente : je voyais mon corps, je savais que j'étais évanouie, je ne perdais pas la conscience et le corps ne perdait pas la conscience. Mais je comprends bien maintenant ; au commencement je ne comprenais pas... J'étais toujours restée avec l'impression de ce que Sri Aurobindo avait dit : que cet instrument du mental physique n'est bon à rien, il n'y a qu'à s'en débarrasser. C'était très difficile de s'en débarrasser, parce qu'il était si intimement lié à l'amalgame du corps physique et de sa forme présente que quand j'essayais et qu'une conscience plus profonde [celle de l'autre état] voulait se manifester, cela produisait l'évanouissement. Je veux dire que l'union, la fusion avec l'autre état, sans ce mental physique, en l'annulant, cela produisait l'évanouissement. Je ne savais pas comment faire.

En fait, l'histoire de ces cinq premières années en dehors de la trame a l'air d'une perpétuelle maladie, avec d'innombrables désordres cardiaques aussi, afin que Mère trouve la clef du fonctionnement cellulaire. Si l'on veut que la cellule fonctionne « purement », c'est-à-dire sans adjonction ni intrusion de facteurs étrangers à la substance cellulaire, il faut que le corps soit vidé de toutes ses vieilles habitudes, tous ses vieux revêtements : c'est la traversée de toutes les « couches », du mental intellectuel, émotif, sensoriel, puis physique. Pour donner la mesure de l'opération, il faut que même « l'esprit de conservation » disparaisse, ce premier mur de l'espèce.

65.259 — Il faut accepter l'infirmité et l'apparence même de l'imbécillité, tout, et il n'y a pas un être sur cinquante millions qui ait le courage de cela. Beaucoup de gens aussi sont partis ailleurs, dans un autre monde plus ou moins subtil — n'est-ce pas, il y a des millions de manières de s'enfuir, il n'y en a qu'une de rester : c'est vraiment d'avoir du courage et de l'endurance, d'accepter toutes les apparences de l'infirmité, les apparences de l'impuissance, les apparences de l'incompréhension, l'apparence, oui, d'une négation de la vérité. Mais si l'on n'accepte pas, ce ne sera jamais changé. Ceux qui veulent rester grands, lumineux, forts, puissants, et patati-patata, eh bien, qu'ils restent là-bas, ils ne peuvent rien faire pour la terre.

Cette année-là, Mère avait quatre-vingt-sept ans.

1. Lettre inédite.

Nous donnerons quelques points de la courbe dans ce que nous pourrions appeler l'« apprentissage cellulaire ».

Et naturellement, le premier obstacle, c'est l'affolement des cellules qui ne savent plus à quoi obéir. Pour que le nouveau fonctionnement puisse se révéler, il faut que l'ancien disparaisse, c'est évident.

72.175 — Toutes les fonctions « changent d'autorité ». Les fonctions qui se faisaient naturellement — justement en accord avec les forces de la Nature —, tout d'un coup, brmm ! c'est fini. Ça se retire. Et puis... quelque chose... que moi, j'appelle le divin — peut-être que Sri Aurobindo l'appelait le supramental —, qui est la réalisation de demain (je ne sais pas comment l'appeler). Et alors « ça », quand tout est bien désorganisé, que cela va tout à fait mal, « ça » consent à intervenir. Le passage n'est pas agréable. Avec des douleurs aiguës, des... impossible de manger, etc. Il fallait évidemment que quelqu'un le fasse.

69.811 — Le moment du « changement d'autorité », c'est toujours difficile et si l'on n'est pas averti, on peut prendre cela pour les signes d'une maladie. Ce sont les cellules qui ne savent plus à qui elles doivent obéir. Mais c'est trompeur. Et la conscience physique — celle qui fait fonctionner les cellules —, elle est habituée à l'effort, à la lutte, à la misère, à la défaite, tellement habituée que c'est tout à fait universel : la fin, n'est-ce pas, cette fin qui a été inévitable pendant des siècles et des siècles, ça pèse. C'est très difficile. C'est un travail très lent et très constant pour remplacer cette espèce d'habitude... de la défaite, au fond, par autre chose.

63.91 — C'est très difficile pour le corps, de changer. Parce qu'il ne vit que par son habitude de vivre. Et chaque fois que quelque chose s'infiltré de la vraie manière de vivre, sans pensée, sans raisonnement, sans rien qui ressemble à une idée, presque sans sensation, presque automatiquement, il y a l'affolement du nouveau dans les cellules. Affolement sur le POINT : on s'évanouit, ou on est sur le point de s'évanouir, ou on a une douleur effroyable, ou enfin quelque chose APPAREMMENT se détraque. Alors qu'est-ce qu'il faut faire ?... Attendre patiemment que ce petit nombre, ou ce grand nombre de cellules, ce petit coin de conscience, ait appris sa leçon. Cela prend un jour, deux jours, puis ce « grand » événement chaotique, bouleversant, se calme, s'explique, et ces cellules commencent à se dire : « Dieu que nous sommes bêtes ! » Cela prend un petit moment, elles ont compris. Mais il y en a des milliers, des milliers, des milliers !

Il y a cent trillions de cellules dans un corps adulte, disent les savants.

64.1410 — Le corps apprend la « leçon de la maladie » — de l'illusion de la maladie. C'est très-très amusant, la différence entre la chose telle qu'elle est, le désordre quel qu'il soit, et la vieille habitude de sentir et de recevoir la chose, l'habitude ordinaire : ce que l'on appelle la maladie, « je suis malade ». C'est très amusant. Et toujours, si l'on reste vraiment tranquille (dans le vital et le mental, c'est très facile, mais dans les cellules du corps c'est un peu difficile, il faut apprendre), mais quand on arrive à être vraiment tranquille, il y a toujours une petite lumière — une petite lumière chaude, très brillante et merveilleusement tranquille, derrière, comme si elle disait : « Tu n'as qu'à vouloir. » Alors les cellules du corps s'affolent : « Comment vouloir ? Comment est-ce que je peux ? La maladie est sur moi, je suis dominé : c'est UNE MALADIE. » — Toute la comédie. Alors quelque chose dit : « Calme-toi, calme-toi, ne reste pas attachée à ta maladie ! » Et elles consentent. Sur CE POINT, on consent — la minute d'après, la maladie est finie. Pas la minute : quelques secondes, fini. Alors les cellules se souviennent : « Mais comment se fait-il, j'avais mal là ? » — Ploc ! tout revient. Et toute la comédie se déroule, constamment, comme cela. Donc, si elles apprenaient vraiment la leçon... La vie est sur le point de devenir merveilleuse, mais on ne sait pas la vivre. Il faut encore apprendre.

63.277 — Le plus difficile, c'est que la texture du corps est faite d'ignorance, et alors chaque fois que la force, la lumière, le pouvoir [de l'autre état] veulent pénétrer quelque part, il faut déloger cette ignorance. Et c'est chaque fois une expérience analogue, renouvelée dans le détail : c'est une sorte de négation par ignorance stupidité. À chaque pas, dans chaque détail, c'est toujours la même chose qu'il faut dissoudre. La première réaction, c'est une négation automatique. Puis il y a toujours un sourire qui répond, et presque instantanément la douleur disparaît — « ça » s'installe, lumineux, tranquille. Note que ce n'est pas final, c'est seulement un premier contact : l'expérience revient à une autre occasion, et là il y a déjà un commencement de collaboration ; les cellules ont SU qu'avec « ça », l'état changeait — elles se souviennent, c'est très intéressant —, et alors elles commencent à collaborer, et l'action est encore plus rapide. Puis une troisième fois, à une distance de quelques heures, le mal revient encore ; alors ce sont les CELLULES ELLES-MÊMES qui appellent, parce qu'elles se souviennent. Maintenant je connais le truc ! c'est pour l'éducation des cellules, tu comprends. Ce n'est pas simplement qu'une personne est malade et qu'il faut la guérir tout à fait : c'est l'éducation des cellules, pour leur apprendre... à vivre.

70.283 — C'est un travail tout à fait conscient et que je pourrais appeler « méthodique » qui est infligé au corps pour qu'une partie après l'autre, et toutes les parties et tous les groupes de cellules, apprennent... la vraie vie.

Mais ce qui est très intéressant — on pourrait dire une étape capitale dans l'histoire cellulaire —, c'est que finalement les cellules *elles-mêmes appellent*. Elles s'éveillent de leur inerte hypnotisme.

Délivrée de ses habitudes et de ses revêtements, la substance cellulaire commence à dévoiler sa vraie nature. Et ici, Mère arrive à certaines observations tout à fait intéressantes et nouvelles :

57.1710 — Il y a toutes sortes de libertés : une liberté mentale, une liberté vitale, une liberté spirituelle, qui sont le fruit de maîtrises successives. Mais il y a une liberté toute nouvelle : c'est la liberté du corps. Pendant l'épidémie de grippe, par exemple, j'ai vécu quotidiennement au milieu de gens porteurs de germes. Mais j'ai senti clairement, un jour, que le corps prenait la décision qu'il n'attraperait pas cette grippe. N'est-ce pas, ce n'était pas une question de « volonté supérieure » qui prenait la décision — non : c'était le corps lui-même qui décidait. Quand on est tout là-haut dans sa conscience, on voit les choses, on sait, mais en fait, quand on redescend dans la matière, c'est comme de l'eau qui entre dans le sable. Eh bien, les choses sont changées : c'est le corps DIRECTEMENT qui a pouvoir, sans intervention extérieure. Ce n'est pas une conscience supérieure qui s'impose au corps : c'est le corps lui-même qui s'éveille dans ses cellules, c'est une liberté des cellules.

61.311 — J'ai eu une sorte de perception du manque presque total d'importance de l'expression matérielle, extérieure, qui traduit l'état du corps : que les signes extérieurs, physiques, soient comme ceci ou comme cela, de cette façon-ci ou de cette façon-là, c'était absolument INDIFFÉRENT à cette conscience DU CORPS. Admets, par exemple, qu'il y ait un désordre dans le corps ici ou là : des jambes enflées ou un foie qui fait mal. Eh bien, tout cela était absolument sans importance : ÇA NE CHANGE EN RIEN LA CONSCIENCE VRAIE DU CORPS, tandis que nous avons l'habitude de penser que le corps est très troublé quand il est malade, quand quelque chose ne va pas.

(Question :) Mais alors, qu'est-ce qui est troublé, si ce n'est pas le corps ?

Oh ! c'est ce mental physique, c'est cet imbécile de mental ! C'est lui qui fait tous les embarras, toujours.

Mais qu'est-ce qui souffre alors ?

C'est aussi à travers ce mental physique, parce que si on calme cet individu, on ne souffre plus ! C'est justement ce qui m'est arrivé. N'est-ce pas, ce mental physique se sert de la substance nerveuse ; si on retire ça de la substance nerveuse, on ne sent plus ! C'est ça qui donne la perception de la sensation.

61.112 — À dire vrai, de la minute où l'on sort complètement du mental ordinaire, aucun signe extérieur n'est une preuve, absolument aucun. On ne peut se baser sur rien, ni sur une belle santé, un bel équilibre, ni sur une désorganisation presque générale — ce n'est pas une preuve.

Et tout d'un coup, nous papillotons dans un corps qui ne ressemble plus à rien de ce que nous connaissons — et pourtant, c'est le corps vrai, la conscience vraie du corps. Cet inconnu mystérieux sous sa quadruple trame... illusoire.

62.1610 — Chaque fois que je demande à mon corps ce que LUI voudrait, toutes les cellules disent : « Non-non ! nous sommes immortelles, nous voulons être immortelles. Nous ne sommes pas fatiguées, nous sommes prêtes à lutter pendant des siècles s'il le faut ! » Et justement, je m'aperçois de cela, que plus on va vers la cellule elle-même, plus la cellule dit : « Mais moi, je suis immortelle ! »

Puis on arrive au cœur du secret :

64.710 — C'était ces jours-ci, j'ai eu cela : une espèce de conscience complètement décentralisée (je parle toujours de la conscience physique), une conscience décentralisée qui se trouvait être ici, là, là, dans ce corps-ci, dans ce corps-là (dans ce que les gens appellent cette « personne-ci » et cette « personne-là », mais cette notion n'existe plus très bien), et alors, il y a eu comme une intervention d'une sorte de conscience universelle auprès des cellules, comme si cette conscience demandait à ces cellules pour quelle raison elles voulaient garder cette combinaison ou cet agglomérat [le corps présent de Mère], justement en leur faisant comprendre ou sentir les difficultés qui venaient, par exemple, du nombre d'années, des difficultés extérieures, de toute la détérioration causée par le frottement, l'usure. Et ça leur paraissait tout à fait indifférent ! Cette conscience universelle disait : « Mais voilà les obstacles... » Et ces obstacles étaient clairement vus : cette espèce de pessimisme du mental. Mais les cellules elles-mêmes s'en fichaient complètement ! Ça leur paraissait être comme un « accident » ou une « maladie inévitable », ou enfin quelque chose qui ne FAISAIT PAS PARTIE NORMALE DE LEUR DÉVELOPPEMENT et qui avait été mis de force sur elles : « Ça, on s'en fiche !... » Et à partir de ce moment-là, est né une sorte de pouvoir INFÉRIEUR d'agir sur ce mental physique ; cela a donné un pouvoir MATÉRIEL de se séparer de ça et de le rejeter... C'était comme si, vraiment, une chose décisive s'était passée. Alors il y a eu comme une sorte de joie confiante : « Ah ! nous sommes libres de ce cauchemar. » Et en même temps, un soulagement physique, comme si l'air était plus facile à respirer. Oui, c'était un peu comme si l'on était enfermé dans une coque — une coque suffocante — et une ouverture s'est faite dedans. Et on respire. Et c'était une action tout à fait matérielle, cellulaire.

Et Mère ajoute ceci qui ouvre des horizons assez stupéfiants :

... Mais dès que l'on descend dans ce domaine-là, le domaine des cellules et même de la constitution des cellules, comme cela paraît moins lourd ! Cette espèce de lourdeur de la matière disparaît : ça recommence à être fluide, vibrant. Ce qui tendrait à prouver que la lourdeur, l'épaisseur, l'inertie, l'immobilité, c'est une chose qui est AJOUTÉE, ce n'est pas une qualité essentielle de la matière — c'est la fausse matière, celle que nous pensons ou que nous sentons, mais pas la matière elle-même telle qu'elle est.

Mais si la mort, les maladies, les accidents, le pessimisme, la « défaite inévitable » ne font pas partie du développement normal de la cellule, ni la lourdeur ni le reste de nos « lois », qu'est-ce donc que la substance cellulaire vraie ? Qu'est-ce que la cellule pure, telle qu'elle est ? Qu'est-ce que la matière ?

Et encore une fois, si toutes nos forces gravitationnelles s'effondrent, qu'est-ce qui tient ensemble cet agglomérat cellulaire ?

Le nouveau principe de centralisation

Cette première particule vivante à la frontière de la matière inanimée, il y a peut-être quatre milliards d'années, elle n'avait pas encore de mémoire, sinon celle qui la liait dans ses atomes au premier nuage d'hydrogène : elle vibrait, palpait, s'étendait pour absorber et grandir, comme le noyau pour absorber ses électrons, comme les galaxies pour entraîner d'autres galaxies et le soleil d'autres planètes ; déjà, elle était en quête de sa totalité universelle, comme si rien ne pouvait être sans être tout, comme s'il y avait une grande mémoire totale au fond : faim ou amour. Un tourbillonnement d'être sur soi-même pour englober de plus en plus d'être et d'espace, et combler une première unité dissoute dans une explosion de joie ou d'amour, ou de quoi que ce soit que l'on puisse mettre en équation mais jamais dans sa poche. Un mouvement infinitésimal qui a créé ses propres lois par ses habitudes peu à peu et par les conditions de son milieu, une première mémoire pour vivre et répéter l'habitude utile ou fructueuse : un premier enroulement habituel qui allait bientôt faire un cocon trépidant et mortel d'où il faudrait bien sortir pour mourir et grandir encore. C'était la première trame : une habitude coagulée. C'est la même que Mère allait rencontrer, mais infiniment compliquée et solidifiée par l'habitude mentale humaine — en somme, au « bout » de l'évolution, il s'agissait de savoir si l'on pouvait sortir du cocon sans en mourir et si l'on pouvait rejoindre cette totalité universelle imprimée dans nos atomes sans perdre le petit individu laborieusement formé à travers les milliards d'années et de peines : être à la fois le point et le tout. Or, cette habituelle coagulation humaine que nous appelons le mental physique était « si intimement liée à l'amalgame du corps et à sa forme présente, disait Mère, que quand j'essayais de m'en débarrasser, cela produisait l'évanouissement. » On s'éparpille dans le cosmos. Il fallait donc trouver un nouveau principe de coagulation ou de centralisation qui ne soit plus la répétition mécanique de l'habitude humaine : quand l'habitude se défait, l'homme se défait. C'est le cocon mortel de toutes les espèces : la trame. Mère avait vu clairement le problème :

69.1712 — La mort est la décentralisation de la conscience contenue dans les cellules du corps. Les cellules qui constituent le corps sont tenues en forme par une centralisation de la conscience qui est en elles, et tant que cette puissance de concentration est là, le corps ne peut pas mourir. C'est seulement quand la puissance de concentration disparaît que les cellules s'éparpillent. Alors le corps meurt. Le tout premier pas vers l'immortalité est donc de remplacer la centralisation mécanique par une centralisation volontaire.

Et puisqu'il n'y a plus de volonté mentale intellectuelle, ni de volonté émotive, ni de volonté sensorielle — toutes les vieilles habitudes ont été larguées au cours de la traversée des couches —, il faut donc que ce soit une volonté cellulaire... mais une volonté cellulaire qui ne repose plus sur la mécanique de l'habitude — c'est justement notre cocon mortel —, qui reposera sur quoi ?

Au cours de l'« apprentissage cellulaire », les cellules avaient bien appris peu à peu et douloureusement qu'une « goutte de ça » peut tout guérir ; elles avaient appris à appeler « ça », comme le noyau « apprend », peut-être, à happer son électron. Mais une cellule, c'est très mécanique, même dans sa volonté primaire : cela a besoin de répéter et répéter — et de fait, cela répète immémorialement toutes les sottises de l'espèce humaine après d'autres. Il fallait donc trouver une autre sorte de mécanique non- emprisonnante qui ne tisse pas autour de la cellule un nouveau cocon mortel, et qui pourtant lui donne la cohésion ou la centralisation voulue.

Mère a trouvé un moyen. Un moyen simple, si simple qu'il est à la portée de tout le monde — avec Mère, c'est toujours très simple. Le moyen n'est pas nouveau, il est même très ancien, mais il est nouveau dans son application. C'est ce qu'en Inde, on appelle le *mantra*. C'est le seul moyen « mécanique » que Mère ait jamais utilisé.

Toute chose, animée ou inanimée, est douée d'une vibration qui lui est propre : un caillou, le feu, un virus, l'eau, le radium, n'importe quoi. C'est la vibration de la force habituelle qui constitue cet « objet », sa fréquence ou sa longueur d'onde particulière tel le quasar là-bas aux confins de l'univers. C'est le réseau ou la trame vibratoire qui enferme cet objet et lui donne une forme précise. Qui dit vibration, dit son, même s'il est inaudible pour nous. Or, il existe une très vieille science des sons en Inde, une science qui connaît toute la gamme vibratoire depuis l'objet le plus matériel jusqu'à l'état de conscience le plus haut (car un état de conscience a une vibration aussi, comme la colère ou la joie ou l'odeur d'une plante ou n'importe : tous les états possibles ont une vibration particulière ou un son). Cette science, généralement très mal utilisée, peut donc servir, par l'émission du « son », à reproduire l'objet : il y a un son du feu, un son de l'eau, un son de la colère, un son de la béatitude suprême. Et les adeptes de cette science se servent le plus souvent de leur connaissance à des fins grossières et lucratives — magiques — sur lesquelles nous n'avons pas besoin d'insister. Mais il existe aussi des sons qui ont le pouvoir d'évoquer des états de conscience (les poètes le savent), et si l'on peut semer la colère chez quelqu'un, on peut aussi y semer autre chose. L'amour a un son aussi — peut-être même est-ce le son de l'univers. Ce son, quel qu'il soit, c'est ce que l'on appelle le *mantra* : une vibration qui peut reproduire un certain état de conscience (ou à l'autre bout, un certain état de la matière, mais c'est peut-être la même chose). Ce mantra est généralement composé d'une ou de plusieurs syllabes sanscrites.

Mère a donc trouvé son mantra.

Dès le début de ce yoga du corps, elle avait bien vu le pouvoir répétitif de cette substance cellulaire et elle s'était dit que si elle pouvait engrener dans la matière un certain type de vibration — disons solaire, lumineux, expansif comme l'amour —, au lieu du type habituel, recroquevillé, sordide et pessimiste et mortel, alors peut-être aurait-on le pouvoir de donner à cette substance un nouveau principe de cohésion qui ne reposerait plus sur l'habitude mortelle mais sur une habitude divine. Au lieu d'enrouler la mort, il fallait que la cellule enroule la vie éternelle. Mère s'est donc mise à répéter un mantra, son mantra, celui qui évoquait pour elle l'amour suprême qui est la vie suprême. On commence par répéter le mantra, ou la vibration, avec sa tête ou sa mémoire mentale, et peu à peu, il descend tous les degrés de l'être : dans le cœur, dans les sensations, dans les mouvements et jusque dans la mémoire du corps. Et une fois qu'il est fixé dans le corps, alors il ne bouge plus : il répète cela aussi invariablement que « oh ! le cancer, oh ! la gravitation, oh ! j'ai mal, oh !... » tous les petits oh ! qui font un corps habituel et mortel.

60.46 — Le son a une puissance en soi, et en obligeant le corps à répéter un son, on l'oblige en même temps à recevoir la vibration. Mais il faut que les mots aient une vie en soi (je ne veux pas dire une signification intellectuelle, rien de ce genre, mais une vibration). Et sur le corps, l'effet est extraordinaire : ça se met à vibrer-vibrer-vibrer...

60.209 — J'ai vu : le mantra a un effet d'organisation sur le subconscient, l'inconscient, la matière, les cellules du corps, tout cela — ça prend du temps, mais c'est par sa répétition, par son obstination que cela finit par agir. Cela a le même effet que les exercices quotidiens quand on travaille le piano, par exemple. On répète mécaniquement et ça finit par vous remplir les mains de conscience — ça remplit le corps de conscience.

Alors on commence à comprendre quel pourrait être le nouveau principe de centralisation des cellules.

63.107 — C'est comme si l'on était au seuil d'une réalisation formidable et qui dépend d'une chose toute petite.

Le mantra de Mère avait sept syllabes :

OM NAMO BHAGAVATÉ

Il est pour tous les chercheurs qui voudraient trouver la matière telle qu'elle est, sans tous ses faux matérialismes ni ses faux spiritualismes qui vont avec — peut-être l'esprit même au cœur de la matière.

La matière libre

En effet, ces découvertes, en soi assez stupéfiantes, sont seulement le seuil d'une terre nouvelle, aussi nouvelle, mon dieu, que pouvait l'être l'apparition d'une première prairie verte sur le manteau de cailloux de cette bonne terre et d'un premier regard sur ce printemps de la terre. Seulement, il ne suffit pas d'un nouveau regard : il faut encore apprendre à vivre et à manipuler cette fantastique liberté cellulaire — comment va-t- on s'y prendre ?

Les derniers stades — un peu vertigineux — du passage d'un état à l'autre nous donnent la clef. Mère n'avait pas froid aux yeux ; à quatre-vingt-dix ans, elle était plus jeune et plus aventureuse que les petits d'homme. C'est en quelque sorte l'aventurière de la prochaine espèce. Personne autour d'elle n'y comprenait rien ; on la trouvait vieille, infirme, retombée en enfance. On se demande ce que devait sentir un premier reptile qui tout d'un coup prend des ailes ?

Mais ce vertige même contenait la clef du nouveau fonctionnement, comme quoi l'obstacle est toujours le levier :

63.207 — Tous les rythmes habituels du monde matériel sont changés. Le corps ne peut plus savoir de la manière dont il savait avant. Alors il y a une période où l'on est en suspens : ce n'est plus cela, ce n'est pas encore cela ; c'est juste au milieu. Et la difficulté, c'est qu'il y a de tous les côtés et d'une façon constante, toutes les suggestions imbéciles de l'entourage : l'âge, la détérioration, la possibilité de la mort — la maladie et l'abrutissement, la déchéance. Cela vient tout le temps, tout le temps, et tout le temps ce pauvre corps harcelé.

Il y a la vieille espèce autour. Il ne suffit pas de trouver la nouvelle, il faut encore ne pas se faire tuer par la vieille — un premier anthropoïde, c'est très dérangent pour les singes.

69.192 — Le travail consiste à changer la base consciente de toutes les cellules — mais pas toutes à la fois ! parce que ce serait impossible. Même petit à petit, c'est très difficile. Au moment du changement de la base consciente... il y a presque comme un affolement dans les cellules et l'impression : « Ah ! qu'est-ce qui va arriver ? » Alors, de temps en temps, c'est difficile. C'est par groupes, presque par facultés ou par partie de facultés, et il y en a qui sont un peu difficiles. Il y a un moment où il y a presque une angoisse, n'est-ce pas, on est suspendu comme cela ; ce peut être quelques secondes, mais ces quelques secondes sont terribles. Et même cela, ça vient de cet imbécile esprit de conservation qui est au fond de toute conscience cellulaire — le corps le sait. Il le sait. C'est une vieille habitude. Il faut que tous les groupes de cellules, toutes les organisations de cellules fassent un abandon total dans une confiance totale, c'est indispensable. Et alors il y en a pour qui c'est le mouvement spontané et inévitable ; il y en a d'autres qui doivent être un peu triturées pour qu'elles apprennent. Ce sont les différentes fonctions qui sont prises l'une après l'autre dans un ordre merveilleusement logique, suivant le fonctionnement du corps. C'est une chose merveilleuse, seulement... le corps est une très pauvre chose, ça c'est vrai. Et puis il y a les inquiétudes autour, depuis une angoisse à l'idée que c'est possible, jusqu'à une hâte que la fin arrive ! Il y a toute une gamme, depuis la crainte jusqu'au désir impatient : « Enfin libres ! »... Enfin libre de faire toutes les bêtises que je veux ! Et le corps est très sensible à ce qui vient des gens.

66.285 — Pratiquement, je ne peux plus manger ; je me force, autrement je ne ferais que boire. J'ai l'impression de marcher à tâtons et que le moindre faux pas vous ferait tomber dans le précipice. On est comme sur une crête entre deux précipices. Et c'est quelque chose qui se passe dans les cellules du corps : ça n'a rien de moral, ce n'est même pas de la sensation.

71.2212 — À chaque minute : veux-tu la vie, veux-tu la mort ; veux-tu la vie, veux-tu la mort...

69.1810 — Vraiment, l'état ordinaire, le vieil état, c'est consciemment la mort et la souffrance. Et puis dans l'autre état, la mort et la souffrance paraissent des choses absolument... irréelles. Voilà.

70.205 — Le corps se trouve tout d'un coup en dehors de toutes les habitudes, de toutes les actions, réactions, conséquences, etc., et là, c'est comme un émerveillement... et puis ça disparaît. C'est si nouveau pour la conscience matérielle que chaque fois on se sent sur... La conscience a une minute d'affolement.

(Question :) Je me suis dit plusieurs fois que si, tout d'un coup, on donnait à une chenille, par évolution accélérée, des yeux d'homme...

Oui, c'est cela ! Justement le corps SAIT qu'il n'est pas malade, il sait que ce n'est pas une maladie, que c'est justement une tentative de transformation, il le sait très bien, mais... il y a tous les siècles d'habitudes.

Et puis ce cri :

66.93 — Non, c'est vraiment un état bizarre ! un rien vous ferait perdre le contact... Il ne dépend plus des lois physiques.

Ce « rien » qui vous ferait perdre le contact, c'est la mort — la mort *de la vieille espèce*. Il fallait arriver à ce point du processus où il ne reste plus rien du vieux fonctionnement. N'est-ce pas, on ne peut pas être à la fois le reptile et l'oiseau : il y a un moment où il faut que ça décolle. Et c'est dans ce moment-là que l'on attrape la clef — qu'on l'attrape *avec son corps* (pas avec la tête, bien entendu).

60.2611 — Pendant l'espace de trois-quatre minutes, quelquefois dix minutes, je suis abominablement malade, avec tous les signes que c'est fini. Et c'est juste pour que je trouve... que je fasse l'expérience, QUE JE TROUVE LA FORCE. Et alors, c'est seulement avec ces « moments-là », où logiquement, selon la logique physique ordinaire, c'est fini, qu'on attrape la clef.

La clef est extraordinairement simple : c'est comme le poumon qui asphyxie, qu'est-ce qu'il fait ? Il ouvre la bouche et il appelle l'air. Et qu'est-ce que font toutes ces cellules qui asphyxient, qui n'ont plus de support, plus d'habitudes, plus de petits enroulements, qui sont projetées dans... rien ? — Elles répètent le mantra. Au lieu d'enrouler la mort, tout d'un coup elles se mettent à enrouler la vie nouvelle, la vibration nouvelle, la force nouvelle.

De couche en couche — épaisses, gluantes, trépidantes —, du mental intellectuel au mental émotif et au mental des sensations, le mantra traverse comme une foreuse. Il vrille là-dedans, imperturbablement, avec toute la vertu d'une vieille bonne femme radoteuse qui répète et répète — jusqu'à ce qu'il arrive à la couche microscopique du mental physique. Là, l'expérience devient automatique : sous la pression du mantra, une maille cède — panique ; puis une autre... Beaucoup de petites paniques éducatives. Chaque fois, un trou d'air se fait dans la trame, et la cellule attrape ce qu'elle peut : le mantra. Et alors le phénomène devient extraordinairement intéressant : il est contagieux. La matière est le lieu de la contagion immédiate : rien ne peut rester séparé et cloisonné, ça se répand instantanément. Pour la bonne raison que la matière est parfaitement continue, de la petite cellule jusqu'aux confins galactiques.

67.28 — L'énergie était tout à fait partie [Mère avait été gravement « malade » une fois de plus] pour laisser le corps absolument à lui-même, pour sa conversion pourrait-on dire. Mais alors, il y a eu, dans cette conscience corporelle, la MÊME aspiration et la MÊME ardeur que dans les autres parties de l'être et avec une stabilité beaucoup plus grande que dans n'importe quelle partie de l'être : il n'y a pas de fluctuations comme dans le vital et dans le mental — c'est très stable —, et ça s'établit par des espèces de pulsations, pas distantes l'une de l'autre, sur un détail d'abord, puis qui se répandent et deviennent généralisées.

63.36 — C'est ce mental des cellules qui s'empare d'un mantra et qui finit par le répéter automatiquement, avec une persistance ! J'ai entendu les cellules répéter mon mantra ! C'était comme un chœur, et chacune répétait automatiquement. C'était comme de toutes petites voix, mais d'innombrables petites voix qui répétaient-répétaient le même son. Cela m'a fait l'effet d'un chœur dans une église, avec beaucoup-beaucoup d'enfants de chœur — de toutes petites voix. Mais le son était très clair, j'en étais ahurie : le son du mantra.

67.2012 — Il y a une stabilité dans la résolution et dans l'aspiration, qui ne se trouve nulle part ailleurs autant qu'ici (*Mère frappe son corps*). Ça, c'est la caractéristique de la matière. Et quand elle s'est donnée et qu'elle a la foi, ça devient si stable, si constant : c'est quelque chose qui est ÉTABLI, et établi sans effort, établi spontanément, naturellement, normalement. Alors on peut prévoir que quand cette matière deviendra vraiment divine, sa manifestation sera infiniment plus complète, plus parfaite dans les détails et plus stable que n'importe où ailleurs, dans n'importe quel autre monde.

58.115 — C'est curieux, le mantra coagule quelque chose : toute la vie cellulaire devient une masse solide, compacte, et d'une concentration formidable — et une seule vibration. Au lieu de toutes les vibrations habituelles du corps, il n'y a plus qu'une seule vibration. Cela devient dur comme une pierre, tout dans une seule concentration, comme si toutes les cellules du corps avaient une seule masse.

68.225 — Tout le temps, tout le temps, même au moment des pires difficultés, tout le temps cela jaillit des cellules comme un hymne doré : l'incantation, n'est-ce pas, l'appel.

C'est ce que Sri Aurobindo avait découvert quelques quarante ans plus tôt — seulement il ne nous a jamais expliqué sa découverte, probablement parce qu'il ne sert à rien d'expliquer : il faut *devenir* dans son corps. Voici ce qu'il disait :

Il y a aussi un mental obscur, un mental du corps, des cellules mêmes, des molécules, des corpuscules. Haeckel, le matérialiste allemand, a parlé quelque part d'une volonté dans l'atome, et la science récente [Heisenberg], en présence des imprévisibles variations individuelles dans les activités de l'électron, est sur le point de s'apercevoir que ce n'est pas une métaphore mais l'ombre projetée par une réalité secrète. Ce mental corporel est très tangiblement réel : par son obscurité, son attachement obstiné et mécanique aux mouvements passés, sa facilité à oublier, son refus du nouveau, il est l'un des obstacles principaux à la pénétration de la force supramentale dans le corps et à la transformation du fonctionnement corporel. Par contre, une fois effectivement converti, ce sera l'un des instruments les plus précieux pour stabiliser la lumière et la force supramentales dans la Nature matérielle. (XXII.340)

Mais pour cela, il fallait arriver au point d'asphyxie de la vieille matière — de la fausse matière, devrions-nous dire.

Et maintenant, nous nous trouvons devant la question, la vraie question : qu'est-ce donc que la matière ? la matière telle qu'elle est, la vraie matière ? On nous dit que c'est telle loi ± telle loi ± telle loi, et tel acide aminé ± tel nucléotide ±... Une infernale addition.

Oui, l'addition de toutes les habitudes que nous avons prises pour circuler dans un premier bouillon de culture terrestre. Mais de « lois », il n'y en a pas ! Il y a seulement des habitudes fossilisées. Et un jour de 1965, à une occasion très banale, le tableau est devenu clair comme de l'eau de roche. Il s'agissait d'une disciple qui avait un commencement de tumeur dans le cou :

65.266 — C'est une tumeur. Probablement un cheveu qui s'est enroulé et que l'organisme a enveloppé d'une couche de peau, et par habitude, il a continué à fabriquer de la peau autour : une couche, puis une autre couche... C'est une bonne volonté imbécile. Et c'est comme cela pour presque toutes les maladies...

C'est comme cela pour la vie tout entière ! et pour la matière tout entière : une *bonne* volonté imbécile, qui se tord dans un sens ou dans l'autre suivant les besoins du moment — et s'il y avait le vrai besoin, d'une vraie vie ?... Et Mère d'ajouter :

... C'est assez curieux, c'est l'origine des habitudes ; les cellules ont l'impression que : « C'est cela qu'il faut faire, c'est cela qu'il faut faire, c'est cela... » (*Mère tourne son doigt en rond*) Toutes les maladies chroniques viennent de cela. Il peut y avoir un accident — quelque chose se produit : c'est un accident —, et alors il y a une espèce de bonne volonté soumise et consciente qui fait que cela se répète : « Il faut répéter, il faut répéter... » (*Mère tourne son doigt en rond*). Et ça s'arrête seulement s'il y a une conscience qui est en contact avec elles et qui peut leur faire comprendre que : « Non, dans ce cas-ci, il ne faut pas répéter ! »

Cette conscience qui a un contact avec les cellules, c'est le mantra. C'est la défaite des habitudes. Alors on comprend que la matière peut devenir *n'importe quoi*. C'est la liberté absolue... pourvu qu'on trouve le moyen de contact. Puis Mère conclut :

... Il y a des cas où c'est extrêmement utile, ce pouvoir de répéter. Je pense même que c'est cela qui donne de la stabilité à la forme, autrement on changerait de forme ou d'apparence ! ou on se liquéfierait.

Dès lors, nous comprenons que nous sommes au seuil d'une vie formidablement nouvelle. Le mantra est seulement un premier pas pour forer les couches et pour empêcher l'éparpillement du corps dans un cosmos « affreusement » libre. Le deuxième pas est de savoir par quel moyen, quel instrument nous allons pouvoir remodeler cette matière libre ?

Mais la matière est libre.

La difficulté, c'est qu'elle est *formidablement* libre.

Quand le bocal est rompu, c'est la formidable invasion des énergies mêmes qui constituent la matière et les mondes. Ce que Sri Aurobindo appelait la « force supramentale ».

62.126 — Une puissance si formidable, si LIBRE, si indépendante de toutes les circonstances, de toutes les réactions, de tous les événements. Autre chose... autre chose !

64.73 — Une puissance qui peut tout broyer et tout reconstruire.

71.19 — Toutes les consciences corporelles ordinaires sont trop minces et trop fragiles pour supporter ce pouvoir formidable. Et alors, le corps est en train de s'habituer. Et il est... tu sais, comme s'il apercevait tout d'un coup un horizon tellement- tellement merveilleux, mais for-mi-da-ble-ment merveilleux !

L'aurore d'une vie nouvelle.

Un nouveau mental

Pendant longtemps, nous ne comprenions pas bien l'importance de ce mental des cellules, sauf que, dans un certain corps qui s'appelait Mère, les vieilles lois semblaient perdre prise — nous la voyions traverser l'une après l'autre, avec un sourire, des crises cardiaques qui auraient terrassé un homme solide, et toutes les maladies possibles. Nous comprenions que ce corps était un champ d'expérience, et qu'avec ce mental des cellules, lorsqu'il a engrené la bonne vibration du mantra, on peut, pour ainsi dire, durer à volonté. Il y avait aussi ce mystérieux « autre temps » où les accidents et toutes les infortunes de la vie semblaient se dissoudre. Tout cela pouvait faire une vie humaine enviable et assez féérique à côté de ce que nous vivons, mais cela nous semblait encore un phénomène individuel et exceptionnel — rien de radical qui viendrait changer la structure de l'espèce dans son ensemble.

Peu à peu, Mère nous a ouvert les yeux.

71.1812 — Mais c'est radical, mon petit ! Tu n'imagines pas... Je pourrais dire vraiment que je suis devenue une autre personne. Il n'y a que ça, cette apparence du corps extérieur qui reste semblable à elle-même. Dans quelle mesure il pourra changer ? Sri Aurobindo a dit que si le mental physique était transformé, la transformation du corps suivrait TOUT NATURELLEMENT. Vraiment, c'est la conscience qui doit changer, la conscience des cellules, tu comprends ? Ça, c'est un changement radical. Et nous n'avons pas de mots pour exprimer cela, parce que ça n'existe pas sur la terre — c'était latent mais ce n'était pas manifesté.

C'était latent, en effet, puisque ce mental des cellules existe chez les animaux (et même, selon Sri Aurobindo, il existe un mental dans l'atome). C'est celui qui enroule tranquillement et harmonieusement toutes les habitudes de chaque espèce sans les complications et les cristallisations de notre mental physique humain. Mère se retrouvait donc, dans sa substance cellulaire, à l'état non seulement pré-humain, mais plus radicalement encore, à l'état d'une première cellule au monde qui n'a pas encore enroulé d'habitudes : elle était au commencement du monde ! Et elle avait toutes les peines du monde à ne pas s'éparpiller dans le grand bouillon de culture. C'est la première réaction de toute matière vivante : se protéger, construire des parois. La vibration du mantra dans chaque cellule lui donnait cette « paroi » : un réseau vibratoire suffisamment dense pour résister à la contagion environnante et à la dispersion. Et après ?

Après... c'est la formation d'une nouvelle espèce... simplement, *automatiquement*. Mais au lieu d'un automatisme obscur et inconscient qui enroule telle habitude parce qu'il s'est cogné à droite ou à gauche ou parce qu'il n'a pas trouvé de nourriture dans telle zone de température, enfin toutes les « conditions » du milieu, c'est un automatisme conscient qui va peu à peu reformer ou remodeler les conditions de son corps sans se laisser prendre au piège d'aucune habitude, puisqu'il n'en a pas — ou disons, selon une nouvelle habitude ou une nouvelle manière d'être au monde. C'est-à-dire une espèce nouvelle qui se construit lentement du dedans à partir du seul mental qui lui reste : le mental cellulaire.

71.1812 et 65.218 — Ce mental corporel, le mien, le seul qui me reste maintenant, est en train de se convertir d'une façon très rapide et très intéressante... Comment pourrait-on appeler cela ?... Un transfert de pouvoir. Les cellules, toute la conscience matérielle, obéissait à la conscience individuelle intérieure (à l'âme le plus souvent, ou au mental). Mais maintenant, ce mental matériel est en train de s'organiser comme l'autre, ou plutôt comme tous les autres, comme le mental de toutes les couches d'être : figure-toi qu'il s'éduque. Il apprend les choses et il organise la science ordinaire du monde matériel. C'est très intéressant. N'est-ce pas, toute la mémoire qui venait de la connaissance mentale, il y a longtemps-longtemps qu'elle est partie et je recevais seulement d'en haut [des consciences supérieures] les indications nécessaires. Mais maintenant, c'est UNE ESPÈCE DE MÉMOIRE QUI SE CONSTRUIT D'EN BAS. C'est comme un déplacement de la volonté directrice. Ce n'est plus la même chose qui vous fait agir — « agir », tout, n'est-ce pas : bouger, marcher, n'importe quoi. Le plus difficile, c'est dans les nerfs, parce qu'ils ont tellement l'habitude de cette volonté consciente ordinaire que quand elle s'arrête et que l'on veut l'action directe, ils deviennent comme fous. Hier matin, j'ai eu cette expérience-là qui a duré plus d'une heure, et c'était difficile ; mais cela m'a appris beaucoup de choses. Et tout cela, c'est ce que l'on peut appeler le « transfert de pouvoir ». C'est l'ancien pouvoir qui se retire. Et alors, avant que le corps s'adapte au nouveau pouvoir, il y a une période, là, qui est critique... les minutes sont longues. Ce mental cellulaire, je t'assure que c'est tout à fait nouveau — tout à fait nouveau.

Un nouveau corps qui se construit d'en bas, mais si silencieusement, si invisiblement, par une lente et innombrable formation de microscopiques façons d'être nouvelles dans les tout petits gestes de chaque minute et la moindre petite vibration des nerfs, qu'il est difficile de le comprendre — et nous ne le comprenons pas bien. Mère essayait de nous expliquer :

67.3012 — C'est cela que le corps est en train d'apprendre : à remplacer le gouvernement mental de l'intelligence par le gouvernement spirituel de la conscience [de l'autre état]. Et cela fait (ça n'a l'air de rien, on peut ne pas s'en apercevoir), cela fait une différence formidable, au point que cela centuple les possibilités du corps. Quand le corps est soumis à des règles, même si elles sont larges, il est l'esclave de ces règles et ses possibilités sont limitées par ces règles. Mais quand il est gouverné par l'Esprit et la Conscience [de l'autre état], cela lui donne une possibilité, une flexibilité incomparables ! Et c'est cela qui lui donnera la capacité de prolonger sa vie. Les « nécessités » ont perdu de leur autorité : on peut s'adapter comme ceci, s'adapter comme cela. Toutes les lois — ces lois qui étaient des lois de la Nature — ont perdu de leur despotisme pourrait-on dire. C'est comme une victoire progressive sur tous les impératifs. Alors toutes les lois de la Nature naturellement, toutes les lois humaines, toutes les habitudes, toutes les règles, tout cela s'assouplit et ça finit par être inexistant. C'est surtout cela : tout ce que le mental a apporté de rigide et d'absolu, et d'invincible presque, qui va disparaître.

Mais nous ne comprenons toujours pas les conséquences de l'expérience de Mère pour l'espèce en général.

67.2211 — (*Question :*) *Je comprends bien ce qui se passe en toi, mais...*

Mais puisque ça se passe dans un corps, ça peut se passer dans tous les corps ! Je ne suis pas faite de quelque chose d'autre que les hommes. C'est fait exactement de la même chose, avec la même chose, je mange les mêmes choses et ça a été fait de la même manière, tout à fait. Et c'était aussi bête, aussi obscur, aussi inconscient, aussi obstiné que tous les autres corps du monde. Et ça a commencé quand les docteurs ont déclaré que j'étais très malade, c'était le commencement. Parce que tout le corps a été vidé de ses habitudes et de ses forces, et alors, lentement-lentement les cellules se sont éveillées à une réceptivité nouvelle. Autrement il n'y aurait pas d'espoir ! Si cette matière qui a commencé par être... même un caillou est déjà une organisation, c'était certainement pire que le caillou : l'inconscient inerte, absolu ; et puis, petit à petit, ça s'éveille. Eh bien, c'est la même chose qui se produit : pour que l'animal devienne un homme, il n'a pas fallu autre chose que l'infusion d'une conscience mentale ; et maintenant, c'est l'éveil de cette conscience qui était tout au fond, tout au fond. Le mental s'est retiré, le vital s'est retiré (c'est justement cela qui a donné l'impression d'une très grave maladie), et alors, dans le corps laissé à lui-même, petit à petit, les cellules ont commencé à s'éveiller à la conscience. Et de cela, quand ce sera bien trituré (combien de temps cela prendra ? je ne sais pas), il va naître une forme nouvelle, qui sera la forme que Sri Aurobindo appelait supramentale — qui sera... n'importe quoi, je ne sais pas comment ces êtres s'appelleront. Quel sera leur mode d'expression, comment vont-ils se faire comprendre ?... Chez l'homme, cela s'est développé très lentement. Seulement, quand l'homme est venu de l'animal, il n'y avait aucun moyen d'enregistrer et de noter le processus ; maintenant c'est tout à fait différent, alors ce sera plus intéressant...

Cet *Agenda de Mère*, c'est tout le processus.

... Mais, ajoutait Mère, encore à l'heure qu'il est, l'immense majorité des hommes et de l'intellectualité humaine est parfaitement satisfaite de s'occuper d'elle-même et de ses petits progrès en rond. Elle n'a même pas — même pas — envie qu'il y ait autre chose ! Ce qui fait que l'avènement de l'être surhumain, cela peut très bien passer inaperçu, ou ne pas être compris. On ne peut pas dire parce qu'il n'y a pas d'analogie, mais il est évident que si un singe, un des gros singes, avait rencontré le premier homme, il aurait simplement dû sentir que c'était un être un peu... étrange. C'est tout. L'homme a été habitué à penser que tout ce qui est supérieur à l'homme, c'étaient des êtres... des êtres divins, c'est-à-dire qui n'avaient pas de corps, qu'ils apparaissaient dans la lumière, enfin tous les dieux tels qu'ils les conçoivent — mais ce n'est pas du tout cela !

Nous en sommes là.

Est-ce que nous continuerons encore à chercher la clef dans un « programme génétique » qui est seulement le programme de l'habitude humaine, ou est-ce que nous irons à la racine de l'habitude découvrir la liberté cellulaire et le pouvoir de re-former l'espèce ?

Est-ce que nous passerons tout à fait à côté du processus ? Ou est-ce que nous le laisserons se dérouler malgré nous sous les accidents fracassants de l'Histoire, comme il en a été jusqu'à présent dans chaque transition évolutive des espèces ?

Car une petite cellule, c'est très contagieux. Le grand tourbillon qui semble avoir saisi les nations, les continents, les races humaines avec toutes leurs croyances

ou leurs incroyances, et chaque famille et chaque petite conscience, est peut-être bien l'approche du grand tourbillon évolutif qui a saisi la fin des reptiles à l'aurore des mammifères, et nous ne sommes peut-être pas tant au XX^e siècle d'une ère dite chrétienne qu'au XXXV millionième siècle depuis l'apparition d'un petit unicellulaire.

La matière, c'est tout ce qu'il y a de plus contagieux. Nous ne connaissons guère que la contagion par voie de reproduction ou la contagion virale, mais que savons-nous de la contagion ou de la propagation d'une vibration dans la Matière ? Il n'a pas fallu autre chose qu'une vibration de pensée pour faire un Einstein. Et maintenant, c'est autre chose. Qui veut autre chose ? — Mais que nous le voulions ou non, CE SERA.

71.0112 — C'est presque comme un nouveau mental qui se forme.

70.143 — Et le corps apprend sa leçon — tous les corps, tous les corps !

Mais ce ne sont pas seulement ces cellules du XX^e ou du XXXV millionième siècle qui subrepticement sont en train de déraciner les vieilles habitudes du monde et de faufler quelque chose de si nouveau qu'on ne le voit même pas, ne le comprend même pas, sinon que tout est bouleversé : c'est une perception nouvelle de la terre qui est en train de démolir notre matérialisme avec notre spiritualisme, et de faire émerger... quelque chose de très bizarre, peut-être le vrai regard de la terre sans ce côté-ci et ce côté-là, cette vie-ci et cette mort-là, quelque chose que Mère appelait la « sur-vie » et que nous allons tenter de décrire.

61.273 — J'avais tellement l'impression, hier, que toutes les constructions, toutes les habitudes, toutes les façons de voir, toutes les réactions ordinaires, tout cela s'écroulait, complètement. Que j'étais suspendue dans quelque chose de... tout différent, quelque chose... je ne sais pas. Et vraiment, le sentiment que TOUT ce que l'on a vécu, tout ce que l'on a su, tout ce que l'on a fait, c'est une parfaite illusion. Alors, n'est-ce pas... Quand on a l'expérience spirituelle que la vie matérielle est une illusion (il y a des gens qui trouvent cela douloureux ; moi, j'ai trouvé cela si merveilleusement beau et heureux que cela a été l'une des plus belles expériences de ma vie), mais là, c'est toute la construction spirituelle telle qu'on l'a vécue qui... devient tout à fait une illusion ! — pas la même illusion, mais une bien plus grave illusion. Et je ne suis pas un bébé, il y a quelque chose comme soixante ans que je fais un yoga consciemment, et puis voilà...

71.0112 — C'est un nouveau mental. La façon de percevoir le temps et l'espace devient très différente, c'est en train de changer totalement. Et alors, pour la vue, par exemple, je vois plus clair les yeux fermés qu'avec les yeux ouverts, et pourtant c'est la MÊME vision ! c'est la vision PHYSIQUE, purement physique, mais un physique qui paraît... plus complet.

Un nouveau regard de la terre.

IX

LES YEUX DU CORPS

Nous sommes devant un grand mystère.

Voilà sept ans que nous sommes devant ce mystère, et parfois on croit comprendre, parfois tout s'évanouit. Pourtant, toutes les coordonnées sont là : nous avons des milliers d'expériences sous les yeux. Mais, n'est-ce pas, comment la chenille peut-elle comprendre la danse du papillon sur l'étang ? C'est un pays très mystérieux — terrestre, peut-être, mais qui sait ? Et les milliers d'expériences que nous avons notées sont elles-mêmes très embrouillées ou embrouillantes (pour nous), car ce « pays », Mère n'y a pas débarqué d'un seul coup : elle le voyait tantôt comme en survol et de très loin, à travers des distances intérieures, et elle en faisait une description, lui donnait un nom ; et une autre fois, c'était une autre description et encore un autre nom, et pourtant c'était toujours le même pays, mais allez donc savoir ! Et finalement ce n'était pas un « autre » pays, c'était le nôtre même : on était tout débarqué dedans. Mais allez donc comprendre. C'est très difficile pour la chenille de comprendre le monde du papillon — ce papillon-là a bien l'air mystique, et son étang, « surnaturel ». Et la terre et

les espèces vont de surnaturel en surnaturel jusqu'à ce qu'ils débarquent dans le grand naturel-toujours-là. Alors, c'est « l'évidence de tout », comme dit Mère. Mais il restera peut-être bien, toujours, devant, un brin de « surnaturel », et nous serons peut-être, toujours, la préhistoire d'un papillon pas encore né — une évolution, ça bouge. C'est très dérangeant pour les orthodoxes. Darwin avait vraiment commis un « meurtre ».

Alors, continuons le meurtre.

Le filet

57.107 — C'est une perception ou une sensation ou une impression... tout à fait étrange et nouvelle.

C'était en 1957. Puis, quatre ans plus tard :

61.276 — On est juste à la frontière, à la lisière ; c'est comme s'il y avait un rideau à demi transparent et on voit les choses de l'autre côté, on essaye de les attraper, mais on ne peut pas encore. Mais c'est ce sentiment d'une telle proximité ! Parfois, tout d'un coup, je me vois comme une puissance concentrée, formidable, en train de pousser-pousser dans une concentration intérieure pour passer au travers.

Puis en 1964 :

64.189 — Je suis à la frontière d'une nouvelle perception de la vie. C'est comme si certaines parties de la conscience muiaient de l'état-chenille à l'état-papillon, quelque chose comme cela.

Et encore six ans plus tard, en 1970 (Mère a quatre-vingt-douze ans) :

70.224 — Il y a une région où il y a beaucoup de scènes de la Nature, comme des champs, des jardins, des... mais tout derrière des filets ! Il y a un filet d'une couleur, d'une autre couleur... Tout-tout-tout est derrière un filet, comme si l'on se mouvait avec des filets. Mais ce n'est pas un seul filet, cela dépend : le filet dépend, dans sa forme et sa couleur, de ce qui est derrière. Et c'est... le moyen de communication. Tu comprends, heureusement que je ne parle pas parce qu'on dirait que je déménage ! Et je vois ça LES YEUX OUVERTS, dans la journée, tu imagines ! Alors je vois, par exemple, ma chambre — je suis ici, je suis en train de voir les gens —, et en même temps, je vois un paysage ou un autre, et ça change et ça bouge, et avec un filet comme cela entre moi et les paysages. Le filet semble être... (comment dire ?) ce qui sépare ce vrai physique du physique ordinaire.

Méfiant, nous avons souvent demandé à Mère, d'une année à l'autre, si ce n'était pas « une vision de voyante » ? Mais non ! C'est « la *même* vision, la vision physique, purement physique, mais un physique qui paraît... plus complet. » Et par-dessus le marché, Mère était censément aveugle — avec quels yeux *physiques* voyait-elle donc si ce n'étaient pas les yeux de l'ophtalmologiste ?... Il est évident que ce sont les « yeux » du corps, des cellules (nous nous rappelons de certaines expériences dans les laboratoires russes montrant qu'un sujet pouvait distinguer les couleurs à travers la peau de ses mains ou même la peau de son ventre), mais en fait, ce ne sont pas des petits yeux cellulaires qui regardent comme au spectacle : ce n'est pas une « vision » et c'est mieux qu'une vision :

70.257 — Maintenant, c'est le corps qui a l'expérience, et c'est BEAUCOUP PLUS VRAI. Il y a une attitude intellectuelle qui met une espèce de voile ou de... je ne sais quoi, quelque chose... quelque chose d'irréel sur la perception des choses : c'est comme si l'on voyait À TRAVERS un certain voile ou une certaine atmosphère, tandis que le corps, il le sent lui-même, il DEVIENT ça. Il sent en lui-même. Au lieu de tirer l'expérience à la mesure de l'individu, c'est l'individu qui s'élargit à la mesure de l'expérience.

Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que ces paysages derrière les filets sont la vision du corps à travers la trame du mental physique... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout de « à travers ». Nous ne savons pas s'il y a une coïncidence, mais un savant de l'université de San Francisco¹, se servant de clichés pris par un microscope électronique capable de distinguer deux points séparés seulement par un millième de micron (un millième de millième de millimètre !), notait récemment :

1. Le Dr. John E. Heuser, 1979.

« L'une des caractéristiques intracellulaires des plus intéressantes pour la science, est l'existence d'un réseau ressemblant à un filet de pêche, qui enveloppe complètement le corps principal de la cellule, le cytoplasme. Jusqu'à la découverte de ces filets, on croyait que le cytoplasme de la cellule était une sorte de gelée sans structure interne ; maintenant, nous pensons que ce réseau doit aider à maintenir la forme de la cellule. » Coïncidence ?

Mais le problème est encore plus radical qu'un simple changement de vision. L'une des toutes premières fois où Mère a eu un aperçu de l'autre côté de la trame ou de l'autre état, qu'elle appelait aussi avec Sri Aurobindo « la conscience-de-vérité » (c'est-à-dire la conscience de la vérité du monde tel qu'il est), elle notait ceci, qui donne toute la mesure du problème :

61.187 — C'est comme un voile de mensonge sur la vérité ; c'est cela qui est responsable de tout ce que nous voyons ici. Si on enlève cela, les choses seront tout à fait différentes, tout à fait. Quand on sort de cette conscience ordinaire et que l'on entre dans la conscience-de-vérité, c'est au point que l'on est étonné qu'il puisse y avoir quelque chose comme la souffrance, la misère et la mort et tout cela ; il y a une sorte d'étonnement ; on ne comprend pas comment ça peut se produire, quand on a basculé de l'autre côté. Mais cette expérience-là est d'habitude associée à l'expérience de l'irréalité du monde tel que nous le connaissons — c'est seulement l'irréalité du mensonge, pas l'irréalité du monde !

Vraiment, presque sans métaphore, on peut dire que nous sommes dans un certain bocal physique doté d'un indice de réfraction qui fait toute la misère et toute la mort et tout le mensonge irréel de ce monde. Si cette réfraction-là cesse, tout change *physiquement*. Mais Mère ajoute ceci, qui allait devenir la grande question à mesure que les années passaient :

... Cette nouvelle conscience, il est probable qu'elle doit devenir un état constant, mais alors un problème se pose : comment est-ce que l'on peut rester en contact avec le monde tel qu'il est dans sa déformation ? Parce que je me suis aperçue d'une chose : quand cet état est très fort en moi, tellement fort qu'il peut résister à tout ce qui vient le bombarder du dehors, si je dis quelque chose, les gens ne comprennent rien — rien. Par conséquent, cela doit supprimer un contact utile. Comment serait une petite création supramentale sur la terre ? Est-ce que c'est possible ? Comment se ferait le contact entre ces êtres et le monde ordinaire ?

Puis, en 1968, avait lieu la deuxième sortie radicale de la trame. Mère a failli en mourir une fois de plus. Quelques jours après l'expérience, elle tentait de nous dire ce qui se passait, ou s'était passé (ou se passera, car les temps semblent sauter aussi à travers les mailles de la trame) :

68.288 — Je suis sûre que le mouvement a commencé... Combien de temps cela prendra pour arriver à une réalisation concrète, visible et organisée ? Je n'en sais rien. Quelque chose a commencé. Cela paraît devoir être la ruée de l'espèce nouvelle, la création nouvelle, ou une création nouvelle en tout cas. Une réorganisation terrestre et une création nouvelle. Il y avait un moment où les choses étaient si aiguës... D'habitude, je ne perds pas patience, mais c'était arrivé au point où tout- tout était comme annulé dans l'être. Non seulement je ne pouvais pas parler mais la tête était dans un état où elle n'a jamais été de toute mon existence : douloureuse, n'est-ce pas. Je ne voyais plus du tout, je n'entendais plus du tout... Mais j'ai eu des moments, deux ou trois fois, des moments absolument merveilleux et uniques — intraduisibles. C'est intraduisible. Des paysages !... des constructions : des villes immenses en construction. Oui, le monde futur qui se construit. Je n'entendais plus, je ne voyais plus, je ne parlais plus : je vivais là- dedans tout le temps, nuit et jour. Un corps sans mental et sans vital : il n'y avait que ces perceptions. Le mental et le vital ont été des instruments pour triturer la matière, triturer- triturer de toutes les façons : le vital par les sensations et le mental par les pensées — triturer. Mais ils me font l'effet d'instruments passagers qui seront remplacés par d'autres états de conscience. Tu comprends, c'est une phase du développement universel et ils tomberont comme des instruments qui ne sont plus utiles. Et alors, j'ai eu l'expérience concrète de ce qu'est cette matière triturée par le vital et le mental, mais SANS vital et SANS mental, c'est autre chose ! J'ai passé par des moments... Tout ce qu'on peut sentir, voir humainement, n'est rien en comparaison de cela. Il y avait des moments... des moments absolument merveilleux. Mais sans pensée. Et ce n'est pas « vu » comme vu un tableau : c'est ÊTRE DANS, être dans un certain endroit. Je n'ai jamais rien vu ou senti de si beau que cela, et ce n'était pas « senti », je ne sais pas comment expliquer cela. Et le corps était là- dedans presque poreux — poreux, sans résistance, comme si la chose passait au travers. J'ai eu des heures... les plus merveilleuses qu'on puisse avoir sur la terre. Une nuit (c'est pour te dire que tout était bouleversé), j'avais une douleur assez forte ; je suis restée concentrée, et la nuit a passé, il me semble, en quelques minutes. Et d'autres jours, j'étais concentrée et de temps en temps je demandais l'heure — il me semblait que j'étais restée des heures et des heures —, et il y avait cinq minutes. N'est-ce pas tout était, je ne peux pas dire bouleversé, mais un ordre tout à fait différent.

C'est ici que le temps d'horloge disparaissait dans l'« immobilité mouvante » dont nous avons déjà parlé.

72.2312 — C'est ce sens de l'heure que je ne comprends pas... Je sens, je sais qu'on habitue mon corps à quelque chose d'autre.

66.3112 — Le temps n'a plus la même réalité. C'est autre chose. C'est très particulier, c'est un innombrable présent.

69.127 — Et alors je vais en Amérique, je vais en Europe, je vais... tout le temps. Je vais dans des endroits dans l'Inde. Et tout cela, du travail, du travail, du travail, mais si vivant ! Et avec un sens de l'humour si amusant ! Les choses ici sont toujours revêtues d'un tas de vêtements, ce n'est jamais la chose exacte, et là c'est la chose exacte. C'est très intéressant, tu sais : la vie dépouillée de son apparence mensongère. Les hommes ont l'habitude de tout travestir — là, c'est parti !

72.76 — C'est quelque chose que les cellules encore ne comprennent pas, mais elles savent, elles sentent. Elles sentent comme si elles étaient projetées par force dans un monde nouveau.

73.82 — Ce n'est pas s'en aller dans des régions inaccessibles, c'est ICI-MÊME. Seulement, pour le moment, toutes les vieilles habitudes et l'inconscience générale mettent comme une sorte de couverture qui nous empêche de voir et de sentir. Il faut... il faut soulever ça. Et c'est partout, n'est-ce pas, partout, toujours. Ça ne va pas et vient : c'est là, toujours, partout. C'est nous, c'est notre imbécillité qui empêche de sentir. Il n'y a pas besoin de s'en aller du tout, du tout, du tout.

72.275 — (*Question :*) *Mais où vas-tu quand tu t'en vas comme cela tout d'un coup ?*

Mais je ne « m'en vais » pas ! Je ne sors pas de la vie matérielle, mais... elle apparaît autrement. Comme si c'était fait de quelque chose d'autre.

Nous voici donc devant quelques-unes des coordonnées principales — moins une que nous allons bientôt donner et qui ouvre des perspectives... bizarres. Mais le fait capital est que derrière notre « couverture » ou notre « voile d'irréalité », il y a une terre physique douée d'une autre vue innombrable et instantanée et d'un autre temps « vertical » où les maladies, les accidents, la mort ne *peuvent pas* être : « La solution précède le problème », comme disait Mère. Et pourtant, cet autre temps est *physique* : quand on est dedans, on ne peut pas se faire assassiner dans les canyons de Pondichéry (et bien d'autres choses).

Et par conséquent, vraiment, le « salut est physique », il n'y a pas à courir dans d'autres mondes « spirituels ». La rédemption, c'est sur la terre qu'il faut la faire et dans son corps. Il faut sortir du filet.

Mais est-ce qu'on peut le faire tout seul ?

L'évolution, c'est toute la terre.

Les vivants et les morts

Nous devons l'avouer, nous ne comprenons pas très bien cette dernière et bizarre coordonnée. Mais le fait est ainsi. Cela a commencé neuf ans après le départ de Sri Aurobindo, en 1959, c'est-à-dire quand Mère se débattait déjà dans la dernière couche du mental physique, avec, de temps en temps, des petites déchirures étranges. Un beau jour de juillet, tandis qu'elle forait dans ce magma, tout d'un coup elle a passé entre les mailles et, brutalement, c'était l'invasion de cette formidable énergie que Sri Aurobindo appelait « supramentale » et que Mère décrit très pittoresquement comme : « La bouillie bouillante du supramental. » En effet, on se demande si l'on ne va pas être réduit en bouillie.

59.610 — J'ai eu une expérience unique. La lumière supramentale est entrée dans mon corps directement, sans passer par les consciences intérieures ou supérieures. C'était la première fois. C'est entré par les pieds...

Détail bien significatif, car toutes les expériences des yogis se situent au-dessus de la tête, dans les couches de conscience dites supérieures — Mère travaillait à l'autre bout.

... Une couleur rouge et or, merveilleuse, chaude, intense. Et ça montait, ça montait. Et à mesure que ça montait, la fièvre montait aussi parce que le corps n'était pas habitué à cette intensité. Quand toute cette lumière est venue dans la tête, j'ai cru que j'allais éclater et qu'il fallait arrêter l'expérience. Alors, très clairement, j'ai reçu l'indication de faire descendre le calme, la paix, élargir toute cette conscience corporelle, toutes ces cellules, pour

qu'elles puissent contenir la lumière supramentale. Et tout à coup, il y a eu une seconde d'évanouissement. Je me suis retrouvée dans un autre monde...

Et c'est là où l'embrouillement a commencé (pour nous), parce que cet « autre » monde, à mesure que l'expérience progressait au cours des années, il n'était plus « autre » du tout : c'était le nôtre, le même, les yeux grands ouverts, mais vu-vécu différemment ; et après l'avoir appelé « le physique subtil », Mère a glissé dans une autre terminologie, puis une autre, et l'a appelé : le vrai physique, la vraie matière — l'autre état dans la matière... Mais c'était simplement la terre de demain, comme peut l'être la terre pour l'amphibien sorti des eaux.

... Un autre monde, mais pas loin. C'était un monde presque aussi substantiel que le monde physique. Il y avait des chambres — la chambre de Sri Aurobindo avec le lit où il se repose — et il vivait là, il était là tout le temps : c'était sa demeure. Il y avait même ma chambre avec un grand miroir comme celui que j'ai ici, des peignes, toutes sortes de choses. Et ces objets étaient d'une substantialité presque aussi dense que dans le monde physique, mais ils portaient leur propre lumière : ce n'était pas translucide, pas transparent, pas rayonnant, mais lumineux en soi. Les objets, la matière des chambres, n'avaient pas cette opacité des objets physiques, ce n'était pas sec et dur comme dans le monde physique...

Mais pour le microscope, la matière n'est pas opaque du tout, ni sèche ni dure.

... Et quand je me suis réveillée, je n'ai pas eu comme d'habitude cette sensation de revenir de loin et qu'il fallait rentrer dans mon corps. Non, c'est simplement comme si j'étais dans cet autre monde, puis j'ai fait un pas en arrière et je me suis retrouvée ici. Il m'a fallu une bonne demi-heure pour comprendre que ce monde-ci existait autant que l'autre, que je n'étais plus de l'autre côté mais ici, dans le monde du mensonge. J'avais tout oublié : les gens, les choses, ce que j'avais à faire — tout était parti comme si cela n'avait aucune réalité. N'est-ce pas, ce monde de vérité, ce n'est pas comme s'il fallait le créer de toutes pièces : il est tout prêt, il est là, comme en double du nôtre. Tout est là. TOUT est là...

Puis Mère ajoute ceci qui donne la proportion :

... Deux jours complets, je suis restée là-dedans, deux jours d'une félicité absolue. Et Sri Aurobindo était tout le temps avec moi, tout le temps : quand je marchais, il marchait avec moi ; quand je m'asseyais, il était assis près de moi. Au bout du deuxième jour, tout de même, je me suis rendue compte que je ne pouvais pas rester là parce que le travail n'avancait pas. Le travail, c'est dans le corps qu'il faut le faire ; la réalisation, c'est ici qu'il faut l'accomplir, dans ce monde physique, autrement ce n'est pas complet. Alors je me suis retirée et je me suis remise au travail.

Mère avait donc attendu neuf ans après le départ de Sri Aurobindo pour retrouver sa trace... et pourquoi neuf ans ? — Parce que, pendant ces neuf ans-là, elle a traversé les couches et elle est enfin arrivée à cette conscience du corps : c'est le corps, la conscience du corps qui a vu la demeure de Sri Aurobindo, ce que tous les yeux supérieurs, yogiques et occultes, n'avaient pas vu. Ce sont les yeux du corps qui ont accès à l'« autre » monde. Pour les yeux du corps, la mort n'existe pas, c'est autre chose.

Et à mesure que la trame s'amincissait avec les années, que le corps tel qu'il est émergeait de ses encombrements successifs, intellectuels, émotifs, sensoriels, enfin tout ce que l'habitude évolutive a mis dessus — le filet —, l'« autre » monde était parfaitement ici et le corps se promenait dedans « comme au Bois de Boulogne », disait Mère. Comme l'amphibien sur les rives de cette même terre ensoleillée, mais avec un autre mode respiratoire. C'est cela que nous avons eu beaucoup de mal à comprendre pendant longtemps, et nous demandions à Mère si, enfin, cet « autre » monde était comme ceux dont toutes les traditions ont parlé : les Égyptiens, les Grecs, les Tibétains, enfin tous ? Mais non !... peut-être pour la bonne raison que tous ces sages ou ces voyants avaient l'excellente habitude de s'en aller dans les « hauteurs » ou les profondeurs célestes et occultes, tandis que le secret se situait dans la matière : les « pieds ». Mais évidemment, personne n'avait eu le courage de descendre là-dedans et d'aller remuer le borborygme infâme qu'est ce mental physique. Ou bien... ou bien se pourrait-il que lesdits sages et voyants aient bien vu ce même monde mais à *travers* des couches spirituelles ou à travers des couches de sommeil ou des couches de « méditation », comme de vagues ombres de lumière (si l'on peut dire) ou des étendues mystiques impalpables qui étaient seulement la caricature éthérée ou la transparence évanescence d'une même réalité qui se situait sous les pieds. Il n'y avait que le corps qui pouvait vivre « ça » directement, sans paire de lunettes spirituelles, occultes, magiques ou que sais-je, et même électroniques — tout ce « mystère » du monde, qui était seulement

sa réalité saisie par le mauvais bout ou par le mauvais instrument. N'est-ce pas, que dirait le poisson spirituel ou même le poisson électronicien qui regarderait la terre à travers une méditation aquatique ou à travers des nageoires grossissantes ?

Et Mère termine la description de son expérience par ces mots :

... Il suffirait de très peu de chose, très peu de chose pour passer de ce monde à l'autre, POUR QUE L'AUTRE DEVIENNE LE VRAI. Un petit déclic suffirait, ou plutôt un petit retournement de l'attitude intérieure. Comment dire ?... C'est imperceptible pour la conscience ordinaire : il suffit d'un tout petit déplacement intérieur, d'un changement de qualité.

Il suffit de sortir de cette espèce d'« indice de réfraction » qui brouille tout, tord tout, déforme tout, accidente tout, pour émerger dans un temps sans mort et dans un espace sans distance. Mais Mère dit bien : « Pour que l'autre devienne le vrai », c'est-à-dire qu'il n'y a pas à « sortir du monde », pas à « s'en aller » : il faut que l'autre rayon, l'autre non-réfraction, l'autre vibration *prenne la place* de notre vibration illusoire et mensongère — une « substitution de vibration », disait-elle. Un petit retournement. « Un petit déclic suffirait. »

Un retournement universel ?

La terre humaine sort du bocal ?

Le conte de fées terrestre.

Des années après ce 1959, Mère tentait de nous expliquer ainsi ce passage d'un état à l'autre ou d'un « monde » à l'autre.

66.263 — Je ne sais pas quelle comparaison donner, mais je suis sûre qu'il y a des choses qui, comme cela (*Mère retourne son poignet dans un sens*) sont invisibles, et qui, comme cela (*dans l'autre sens*), sont visibles. C'est peut-être un changement de position interne ; parce qu'il m'est arrivé je ne sais combien de fois (des centaines de fois) : comme cela (*Mère tourne son poignet*), tout est ce que l'on appelle « naturel », comme on a l'habitude de le voir, et puis tout d'un coup, comme ça (*dans l'autre sens*), ça change de nature. Et il ne s'est rien produit, excepté quelque chose dedans, quelque chose dans la conscience, un changement de position — un changement de position, ce n'est pas plus tangible que cela, c'est cela qui est si merveilleux ! Tiens, l'autre jour, j'ai encore trouvé une phrase de Sri Aurobindo : « Maintenant, tout est différent, et pourtant tout est resté le même. » J'ai lu cela, je me suis dit : « Tiens !... » L'explication la plus approximative, c'est un déplacement : l'angle de perception qui est différent. Et ce n'est pas du tout ce que l'on serait tenté de penser : une intériorisation et une extériorisation, ce n'est pas du tout cela — c'est un angle de perception qui change. On est dans un certain angle, puis on est dans un autre... J'ai vu des petits objets comme cela pour amuser les enfants : quand ces objets sont dans une certaine position, ils ont l'air compacts et durs et noirs, puis on les tourne dans l'autre sens, et ils sont clairs, lumineux, transparents. C'est quelque chose comme cela.

Un angle de perception terrestre qui change ?

Les toutes dernières années de sa vie, Mère nous a dit un jour :

70.29 — C'est quelque chose de formidable... et qui a l'air imbécile.

Mais l'expérience de 1959 se poursuit, s'élargit et devient de plus en plus naturelle. En 1962 :

62.1210 — On a vite fait de dire : « Ils sont morts !... » J'ai vécu cela, ces jours derniers. J'ai passé au moins deux heures dans un monde, qui est le physique subtil [toujours ce même vocabulaire qui allait changer], où les vivants et les morts se côtoient sans sentir la différence ! Cela ne fait aucune différence. Il y avait des vivants, il y avait des... ce que NOUS appelons « vivants » et ce que NOUS appelons « morts » : ils étaient là ensemble, et ils bougeaient ensemble, ils s'amusaient ensemble. Et tout cela, c'était une jolie lumière, tranquille, enfin très agréable. Je me suis dit : Voilà ! les hommes ont fait une coupure comme cela, et puis ils ont dit : « Maintenant mort. »

Sept ans plus tard :

69.175 et 215 — On est en train d'essayer quelque chose avec ce corps, mais quoi ? Je ne sais pas. Très étrangement, on lui a donné une conscience qui n'a plus rien à voir avec le temps : tu comprends, il n'y a pas « quand il n'était pas », il n'y a pas « quand il ne sera plus », il n'y a pas... Ce n'est pas comme cela, c'est tout quelque chose qui bouge. Alors, qu'est-ce qui va se passer ? Je ne sais pas. C'est contraire à toutes les habitudes. Et puis ce corps, il est drôle (!), de temps en temps, il se demande : « Est-ce que je suis en vie ou je suis mort ! ? » C'est comme si tout cela était une démonstration pour nous faire comprendre les secrets de l'existence. C'est curieux. Tiens, par exemple, je suis allée dans des endroits où il y avait beaucoup de monde, et mélangé, c'est-à-

dire des prétendus vivants et des prétendus morts, ensemble. Et tout à fait ensemble et habitués à être ensemble et trouvant cela tout naturel — mais une foule de gens !... Et de plus en plus, l'impression que c'est notre tête et notre façon de voir qui font des limites tranchées — mais ce n'est pas cela ! c'est tout mélangé.

Et encore, comme si la cloison s'amincissait :

69.197 — Il y a un endroit où ceux qui ont un corps et ceux qui n'ont plus de corps sont mélangés sans que cela fasse de différence. Ils ont la même réalité, la même densité et la même existence consciente, indépendante. Et il y a une similitude extraordinaire avec la vie matérielle, excepté que l'on sent que les gens sont plus libres de mouvements. Mais ce qui est étrange, c'est que je me lève et l'état de « là-bas » continue, et c'est aussi réel, aussi tangible que les choses physiques. Il y avait quelqu'un, n'est-ce pas, j'étais avec quelqu'un [un prétendu mort, là, dans la chambre de Mère], et je me suis demandé : « Est-ce que cette personne est comme cela physiquement ? Est-ce que c'est physique ? » Et j'étais debout !... Alors c'est comme si les deux mondes étaient... (*Mère passe les doigts de sa main droite entre les doigts de sa main gauche*)... Étrange.

Très bien, les morts vivent, cela ne nous surprend pas ; il y a même certains morts qui sont plus vivants que bien des citoyens consommateurs, et il y a des vivants qui sont déjà à moitié morts. Mais tout de même, qu'est-ce que c'est que ces « vivants » qui se promènent et s'amuse avec les « morts » ? Jusqu'à présent, nous n'avons guère entendu de vivants nous raconter leurs promenades *physiques* avec des « morts » ? Est-ce que cela veut dire qu'il y a une partie de notre être, à notre insu, qui communique déjà avec ce monde (que nous ne savons pas comment appeler), où les lois ne sont plus les mêmes, où la « mort » n'est plus la même, et qui est pourtant un monde physique selon l'expérience de Mère ? Est-ce que notre corps saurait mieux que nous ?

En tout cas, ceux qui ont eu ce genre d'expérience avec des « morts », l'ont eue dans le sommeil généralement ou dans certains états spéciaux — oui, à travers les couches habituelles. Mais si ces couches sont justement le mensonge du monde, son épaisseur, son angle de perception faux ou déformé qui fait tous les accidents, toutes les maladies, toutes les misères et la mort du monde, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que la vie vraiment et la mort vraiment ? Est-ce qu'il y aurait un endroit de la conscience physique, matérielle — disons de la prochaine conscience terrestre —, où la vie *et* la mort changent de nature ? Alors vraiment un nouvel état sur la terre qui ne sera plus la vie telle que nous la connaissons *ni* la mort telle que nous la connaissons.

Mais laissons Mère continuer son étrange expérimentation pour « comprendre les secrets de l'existence ».

67.73 — Et tout cela, c'est une connaissance de la conscience des cellules.

Ce n'est pas le mental, ce n'est pas la connaissance yogique, ce ne sont pas tous les occultismes du monde : c'est la connaissance de la conscience *du corps*. C'est le corps qui voit. C'est le corps qui voit sa terre d'une façon toute différente. C'est le corps qui comprend... ses propres secrets.

X

LA SUR-VIE

La vie et la mort

Mère a eu d'innombrables occasions d'étudier la mort — le phénomène du cadavre — depuis ses expériences de jeune femme à Tlemcen, que nous avons relatées ailleurs¹. Un jour, nous lui avons demandé si l'on pouvait avoir « l'expérience de la mort sans mourir » ? Avec son humour habituel, elle nous a répondu :

1. Voir *Mère ou Le Matérialisme Divin* (Robert Laffont, 1977).

68.289 — C'est sûr ! On peut même l'avoir matériellement si... si la mort est assez courte pour que les docteurs n'aient pas le temps de vous déclarer mort !

Est-il besoin de dire que Mère n'avait guère d'estime pour la science médicale : « Je suis une athée de la médecine », nous disait-elle en riant. Et nous nous souvenons de Sri Aurobindo :

Nous rions du sauvage parce qu'il a foi en le sorcier-guérisseur, mais l'homme civilisé est-il moins superstitieux avec sa foi en les docteurs ? Le sauvage constate qu'en répétant une certaine incantation, souvent il guérit d'une certaine maladie : il a confiance. Le malade civilisé constate qu'en s'administrant certains remèdes selon certaine ordonnance, souvent il guérit d'une certaine maladie : il a confiance. Où est la différence² ?

Mère a même eu plusieurs fois l'expérience assez pénible de mourir toute une nuit dans quelqu'un d'autre, nous l'avons dit. Puis ces innombrables « petites morts » au moment du passage de la trame. Mais c'est justement ce *moment* du passage d'un état à l'autre qui nous intéresse, c'est là où l'on a des chances de saisir le secret : quand ça bascule. Les médecins vous énuméreront toutes les maladies possibles « qui font que... » et l'arrêt du cœur « qui fait que... » Mais ils ne savent rien de la réalité du phénomène. Autant décrire un accident de voiture par le nombre de graviers sur la route. C'est étrange comme toute notre science est juste « à côté », une sorte de caricature mécanique de « quelque chose » qui lui échappe complètement.

Voici l'une des toutes premières expériences après la première sortie de la trame en 1962, lorsque Mère en était encore à rentrer et à sortir de la trame dans un minuscule va-et-vient incessant comme à la frontière des deux états :

62.89 — C'est une curieuse sensation, une perception bizarre des deux fonctionnements (qui ne sont même pas superposés ; on ne peut même pas dire superposés) : du fonctionnement véritable du corps et du fonctionnement déformé par le sens individuel du corps individuel [le bocal humain]. C'est presque simultanément, c'est cela qui fait que c'est très difficile à expliquer... C'est comme si la conscience était tirée ou poussée ou placée dans une certaine position, et là les mauvais fonctionnements apparaissent instantanément [c'est-à-dire que l'on est rentré dans la trame], et ils apparaissent instantanément non pas comme une conséquence, c'est-à-dire que la conscience S'APERÇOIT de leur existence...

Ici, nous commençons à toucher un secret. Mère a l'air de dire que le mauvais fonctionnement (celui qui conduit ultimement à la mort) n'est pas la conséquence du fait que l'on rattrape toutes les maladies qui pouvaient déjà exister à l'intérieur du bocal dont on était provisoirement sorti, mais du fait que la conscience *s'aperçoit* de leur existence. Les maladies et la mort sont *tout le temps* là, dans le bocal, latentes ou manifestes : c'est l'état mortel par définition ; mais la conscience *s'aperçoit* de leur existence, c'est-à-dire leur donne une réalité. Ce n'est pas la « maladie » que l'on rattrape dans le bocal, c'est la conscience mensongère — c'est la vraie « maladie » du bocal, la seule. Mère poursuit :

... Mais alors, si la conscience reste assez longtemps dans cette position, cela a ce qu'il est convenu d'appeler des conséquences : le mauvais fonctionnement a des conséquences — ce sont de toutes petites choses, des malaises physiques si tu veux. Et si la conscience reprend sa véritable position, cela cesse INSTANTANÉMENT. Mais alors, quelquefois, c'est comme cela (*Mère passe les doigts de sa main droite entre les doigts de sa main gauche*) : c'est cette position-là et puis cette position-là, cette position-là et puis cette position-là, en l'espace de quelques secondes [la rentrée et la sortie de la trame], alors on a presque la perception simultanée des deux fonctionnements. C'est cela qui m'a donné la connaissance de la chose, autrement je ne comprendrais pas ; je croirais seulement que c'est un état de bonne santé, puis que je tombe dans un autre état de mauvaise santé — ce n'est pas cela, c'est simplement... Tout, toute la substance, les vibrations doivent suivre leur cours normal, n'est-ce pas, mais c'est seulement la perception de la conscience qui change. Ce qui fait que si l'on pousse cette connaissance-là à l'extrême, c'est-à-dire si on la généralise, la vie (ce que nous appelons la « vie » généralement, la vie physique, la vie du corps) et la mort, c'est la MÊME chose, c'est SIMULTANÉMENT : seulement la conscience qui fait comme ça et comme ça, qui se déplace comme ça et comme ça (*même geste entre les doigts*). Je ne sais pas si je peux me faire comprendre. Mais c'est fantastique !... C'est fantastique. Il n'y a rien qui soit la « mort », pas un cancer, pas une tuberculose, pas un cœur malade... mais il y a une conscience mensongère, dans une position mensongère, qui instantanément *fait* la tuberculose, fait le cancer, etc., avec toutes leurs conséquences mortelles. Si elle est dans la bonne position, elle ne s'en aperçoit pas et il n'y a pas de cancer, pas de tuberculose, pas de maladie, aucune maladie !

2. *Thoughts & Aphorisms*, XVII, 126.

C'est-à-dire que la maladie ou la mort est constamment là, c'est l'état normal humain, et puis on s'en « aperçoit » ou ne s'en aperçoit pas. Toutes les vibrations suivent leur « cours normal », c'est seulement la position

De la conscience qui change. Mais c'est fantastique ! Et Mère ajoute ceci :

... Et c'est une expérience que j'ai avec des exemples aussi concrets que possible. Par exemple, tout d'un coup, cette espèce de déplacement de conscience imperceptible et... l'impression qu'on va s'évanouir, c'est-à-dire tout le sang qui s'en va de la tête aux pieds et puis hop ! Alors, si la conscience est rattrapée À TEMPS, ça ne se produit pas ; si elle n'est pas rattrapée à temps, ça se produit. Par conséquent, j'ai une impression très claire que ce qui, pour la conscience ordinaire des gens, les apparences et tout, se traduirait par une mort, serait seulement que la conscience n'est pas rattrapée dans sa vraie position suffisamment vite... Je comprends très bien que les mots manquent tout à fait pour expliquer l'expérience. Mais c'est peut-être un acheminement vers une connaissance de la « chose » [la mort] ; la connaissance, cela veut dire le pouvoir de changer, n'est-ce pas ? Et je sens bien que quelque chose me mène vers la découverte de ce pouvoir — de cette connaissance — naturellement par le seul moyen possible : l'expérience. Et avec beaucoup de précautions parce que je sens bien que...

C'est dangereux, évidemment. On peut ne pas rattraper la vraie position assez vite. Mais le fait capital, c'est que « la vie et la mort, c'est la même chose ». Ce n'est pas une question de cancer ni de quatre-vingt-dix ans d'usure « qui font que... » Mais alors toute la médecine est fautive ! On est dans un bocal de mort, les médecins ont mille fois raison — mais ils soignent l'illusion.

Maintenant, toute la question est de comprendre ce changement de position.

La connaissance du phénomène a fait un pas de plus avec une étrange expérience survenue à l'occasion de la mort d'un disciple. En bref, ce disciple se promenait dans un état de concentration intérieure, sans faire très attention au monde matériel : il a heurté quelque chose, trébuché, s'est fracassé le crâne — les médecins l'ont déclaré « mort » après avoir tenté quelques horribles opérations. Pendant tout ce temps-là, dans sa conscience très vivante, le disciple est venu près de Mère : il était près d'elle, tranquille, comme s'il continuait sa méditation. Puis, tout d'un coup, Mère a senti un violent tremblement dans le disciple, et il a disparu — c'était au moment où l'on brûlait son corps. Et Mère s'exclame :

62.47 — Dans l'état où il était, ça ne faisait AUCUNE DIFFÉRENCE pour lui, être mort ou vivant — c'est cela qui est si intéressant ! Et c'est parce qu'on l'a brûlé que, tout d'un coup, il a été violemment mis en contact avec la destruction de la forme de son corps...

On pourrait dire que, tout d'un coup, il s'est « aperçu » qu'il était mort.

... (Question :) *Quelles conclusions, pour ton expérience, peut-on tirer de cette histoire ?*

Mais c'est qu'on peut mourir sans savoir qu'on est mort ! Il continuait à être, à vivre, à avoir l'expérience, absolument INDÉPENDANT de son corps, n'ayant aucun besoin de son corps pour avoir son expérience. Je trouve cela une expérience importante... Alors, on pourrait dire qu'il est nécessaire de mourir à la mort pour naître à l'immortalité. Mourir à la mort, c'est-à-dire devenir incapable de mourir parce que la mort n'a plus de réalité.

La position de la conscience change, et non seulement le cancer, l'infarctus et que sais-je n'ont plus de réalité, c'est-à-dire ne peuvent pas être, se manifester — bien qu'ils soient toujours là, latents dans le bocal —, mais la mort non plus ne peut plus être. La mort est toujours là, mais il y a une position de la conscience qui fait qu'on attrape ou non la mort, l'accident et tout le reste.

Puis cette expérience de « la mort de la mort » s'éclaire :

63.163 — L'impression que l'on a dans la vie ordinaire (peu de gens s'en rendent compte), c'est d'être dessous — un destin, une fatalité, une volonté, un ensemble de circonstances, peu importants les mots : c'est quelque chose qui pèse sur vous et qui veut se manifester à travers vous. Et depuis cette expérience de la « mort de la mort », j'ai l'impression... Avant, quand j'agissais sur les gens, soit pour les empêcher de mourir, soit pour les aider une fois qu'ils étaient morts (des centaines et des centaines de choses que je faisais tout le temps), mais je les faisais avec l'impression que la mort était comme quelque chose qu'il fallait vaincre ou dominer, ou il fallait réparer les conséquences...

On vainc ou on domine un ennemi, et on donne beaucoup de force à l'ennemi en luttant contre lui — mais s'il n'y a pas d'ennemi ! s'il n'y a rien... qu'une illusion ?

... Et maintenant ma position a changé. Mais alors, cela prend quelquefois des années pour se changer en un pouvoir conscient. Mais le pouvoir conscient, dans ce cas-ci, ce serait le pouvoir de donner et d'empêcher la mort également, de faire le mouvement de forces nécessaires : PRESQUE UNE ACTION MÉCANIQUE SUR LES CELLULES. Et ce pouvoir-là ferait que : on peut donner la mort, on peut empêcher la mort. Et ce n'est plus du tout cette sensation que l'on a d'une opposition brutale entre la vie et la mort qui est son contraire — la mort n'est pas le contraire de la vie ! À ce moment-là, j'ai compris cela, je ne l'ai jamais oublié — la mort n'est PAS le contraire de la vie. C'est comme un changement dans le fonctionnement des cellules ou dans leur arrangement. Et alors, une fois qu'on a compris cela, c'est très simple : on peut très bien empêcher que ça passe ici ou que ça passe là (*Mère passe les doigts de sa main droite entre les doigts de sa main gauche, d'un côté et de l'autre de la trame*), on peut faire comme ça ou comme ça. C'est... Évidemment ce serait une nouvelle phase de la vie terrestre.

62.117 — Ce « mourir à la mort », c'était clair, c'était foudroyant de puissance ! Et aussi cette impression : facile, facile ! — il n'est pas question de difficile ni de facile : c'est spontané, c'est NATUREL, et c'est si souriant !

Justement, c'est naturel. C'est l'état naturel par excellence. Nous sommes entrés dans un bocal d'irréalité où l'on s'aperçoit de toutes sortes de désastres, qui naturellement arrivent du fait que l'on s'en aperçoit — comme notre mort serait arrivée dans les canyons si l'on s'était aperçu ou si notre corps avait cru qu'on allait le tuer. Mais étrangement, à ce moment-là, c'était comme rien, alors ce n'était rien ! il n'y avait pas d'accident. Une minute, nous étions dans un état naturel. Pour que la mort arrive, il faut qu'il y ait un contact avec la mort, mais s'il n'y a pas de contact !

« Une question de fonctionnement dans les cellules... Presque une action mécanique sur les cellules... Une mauvaise position de la conscience pas rattrapée assez vite à temps. » Et nous revenons toujours à ce passage de la trame du mental physique. Des années plus tard, Mère s'approchait de la clef :

66.262 — Pour moi, le problème est de trouver le processus afin d'avoir le pouvoir de défaire ce qui a été fait [la mort, toute cette trame d'irréalité dans laquelle nous sommes enveloppés]. Après toutes ces années, il y a quelque chose qui voudrait avoir le pouvoir ou la clef : le procédé. Et est-ce qu'il ne faut pas sentir ou VIVRE comment ça fait comme cela (*Mère tord son poignet dans un sens*) afin de pouvoir faire comme cela (*elle tord son poignet dans l'autre sens*) ? Ce qui est intéressant, c'est que maintenant que ce mental des cellules s'est organisé, il semble repasser avec une rapidité vertigineuse à travers tout le procédé du développement mental humain pour atteindre... justement la clef.

C'est le mental des cellules qui a la clef de la mort, ou plutôt de la non-mort : de l'état où la mort et la vie se changent en quelque chose d'autre, où cette opposition n'existe plus.

La mort n'est pas le contraire de la vie ! c'est le même état, la même bouillie de « quelque chose » que nous appelons l'existence où, de temps en temps, nous attrapons la mort pour de bon, mais en fait elle était là depuis toujours, nous sommes nés avec, nous sommes nés dedans, pourrait-on dire. Nos cellules enroulent constamment l'habitude de la défaite et de la mort, c'est leur « bonne volonté imbécile ». Mais si nous changeons cette vibration-là, ce mode d'enroulement pour leur donner à répéter et répéter une autre vibration — solaire, libre —, tout change ! Et alors ce n'est plus la vie comme nous la connaissons, qui est seulement de la mort en suspens, du faux temps, du faux espace, de la fausse matière, et ce n'est plus la mort comme nous la connaissons, qui est seulement la disparition de notre faux regard et de notre fausse scène matérielle — mais quelque chose qui continue, avec ou sans corps, dans un vrai temps, un vrai espace, une vraie matière matérielle et terrestre. C'est la « sur-vie », le bocal brisé qui n'est pas la mort du poisson mais le commencement d'une autre espèce ou d'un autre règne sur la terre. Oui, une « nouvelle phase de la vie terrestre ».

70.31 — Ce que j'ai appris : la faillite des religions, c'est parce qu'elles étaient divisées, elles voulaient que l'on soit religieux à l'exclusion des autres religions ; et toutes les connaissances ont fait faillite parce qu'elles étaient exclusives ; et l'homme a fait faillite parce qu'il était exclusif. Et ce que la nouvelle conscience veut : plus de divisions. Être capable de comprendre l'extrême spirituel, l'extrême matériel, et de trouver le point de jonction, là où... ça devient une force véritable. Et c'est en train de vouloir apprendre cela au corps aussi par les moyens les plus radicaux. Ils disent tous : « Ça et pas ça » — Non ! ça ET ça, et encore ça et encore ça, et tout à la fois. Être assez plastique et assez large pour que tout soit réuni. Dans le corps aussi. Le corps a l'habitude de : « Ça et pas ça ; ça ou ça... » — Non-non-non : ça ET ça. La grande Division, n'est-ce pas : la vie et la mort — voilà. Et tout est l'effet de ça. Eh bien (les mots sont idiots mais...) la survie, c'est la vie et la mort ensemble... Pourquoi l'appeler « survie » ! Nous sommes toujours tentés de nous appuyer d'un côté : lumière et obscurité (« obscurité », enfin...).

Alors, soudain, nous nous souvenons de cet étrange verset des rishis védiques, il y a cinq ou sept mille ans : « Il découvrit les deux mondes, éternels et *dans un même nid*. » (Rig-Véda, I.62.7)

Toute la question maintenant est dans ce « avec ou sans corps », c'est-à-dire si ce corps aura le pouvoir ou la capacité de passer dans l'autre état et de transformer peu à peu ses vieilles conditions en une condition nouvelle — si le corps peut rester le chaînon vivant entre les deux mondes : être là où les vivants et les morts sont ensemble « sans différence » —, ou bien s'il doit continuer sa vieille habitude de désintégration, ouvrir sa coquille et « mourir » pour que l'être humain revienne encore et encore dans la trame jusqu'à ce qu'il ait trouvé la clef de l'illusion. Pourquoi l'illusion ? — Pour que nous puissions trouver ce qu'aucune espèce heureuse n'a pu trouver avant nous (probablement parce qu'elle était trop heureuse dans son espèce) : le pouvoir de défaire l'enroulement génétique qui nous lie à un certain type d'espèce et nous enferme dans une unique manière de vivre, alors que le but de l'évolution, s'il y en a un, est d'être tout et de vivre tout et de retrouver la totalité des manières d'être, connues et encore inconnues, dans un individu libre, heureux, sans coquille, et pourtant matériel.

Ce pouvoir, c'est le mental des cellules.

Un inconnu dangereux

Une vie bizarre, et douloureuse, allait commencer pour Mère. C'est très facile de dire « la prochaine espèce » et de mettre tout cela en paragraphes (et encore ?) mais sur le terrain quotidien, c'est très angoissant pour le pionnier — va-t-on seulement quelque part ? Est-ce la folie, la désintégration, ou quelque chose d'autre ? Il n'y a personne pour vous le dire. Son seul soulagement humain était peut-être de pouvoir nous parler — mais bientôt, même, on allait nous fermer sa porte. Une autre espèce, c'est très fou. Vraiment, nous ne connaissons personne de plus héroïque que Mère.

Et pourtant, elle riait, se moquait, oh ! comme elle se moquait.

70.294 — Le corps dit : « Mais au fond, ce serait surtout pour les autres que cela ferait une différence ! [si Mère mourait] Pour moi... » Seulement, eux, n'est-ce pas, ils sont encore dans cette espèce d'illusion de la mort parce que le corps disparaît ; et même le corps ne sait plus tout à fait lequel est vrai ! Pour lui, ce devrait être la matière, la vérité ; mais même pour lui, il n'est pas tout à fait sûr de ce que c'est que ça ! Il y a l'autre, l'autre façon d'être. Il sait que la vieille façon, ce n'est plus ça, mais il commence à se demander comment ce sera ? Comment s'établira la relation de la nouvelle conscience avec la vieille conscience de ceux qui seront encore des hommes ? Ça vient... c'est curieux, ça vient comme un souffle, et puis ça disparaît encore. Le corps souffre... une très drôle de souffrance : il gémit, littéralement gémit comme s'il souffrait terriblement, et il y a un petit quelque chose, et alors ce n'est plus une souffrance, ce n'est pas du tout ce que nous appelons une béatitude — nous ne savons pas ce que c'est, c'est quelque chose d'autre, mais qui est extraordinaire : nouveau, tout nouveau. Et alors tout cela, c'est quelque chose qui se passe dans une nébuleuse, qui n'est plus ça et pas encore ça. Ce n'est plus, ce n'est plus la conscience corporelle telle qu'elle est, oh ! c'est en route vers quelque chose, mais ce n'est pas encore là. Mais la présence de la Grâce est une chose absolument merveilleuse parce que je vois, l'expérience telle qu'elle est, si l'on ne me donnait pas en même temps le sens véritable de ce qui se passe, ce serait une agonie sans arrêt — c'est la vieille manière qui meurt.

Huit ans plus tôt, elle nous avait dit ceci :

62.126 — C'est au point que si je ne respectais pas la tranquillité mentale des gens, je dirais : « Je ne sais pas si je vis ou si je suis morte !... » Parce qu'il y a une vie, il y a un genre de vibration de vie, qui est tout à fait indépendant de... [Mère allait dire « du corps »]. Non, je vais le dire autrement : la façon dont les gens sentent la vie d'ordinaire, qu'ils sont vivants, est intimement liée à une certaine sensation d'eux-mêmes qu'ils ont, sensation de leur corps et d'eux-mêmes ; tu supprimes complètement cette sensation, ce genre de sensation, ce genre de relation que les gens appellent « je vis » — tu supprimes —, et alors comment est-ce que tu peux dire « je vis » ou « je ne vis pas » ? — Ça n'existe plus ! Je ne peux pas dire comme eux « je vis » — c'est tout autre chose...

L'« agonie » devait être longue.

Et Mère ajoute en riant :

... Il vaut mieux ne pas garder cette conversation parce que finalement ils [les disciples] se demanderaient s'il ne vaut pas mieux me soigner mentalement !... Mais ça aussi, ça n'a pas d'importance !... Ce que je dis devient de plus en plus difficile. Peut-être que dans cinquante ans les gens comprendront ?

Nous comprenons bien que Mère n'était plus dans notre « je vis » habituel, mais où était-elle ? Dans la « mort » ? Et qu'est-ce que c'est, vraiment, cette mort ?... Nous lui avons posé la question, un

jour, et nous avons reçu une réponse qui nous a un peu stupéfié, bien que nous ayons été longuement préparé par ce qu'elle nous avait dit déjà : « La mort n'est pas le contraire de la vie. »

67.73 — Je suis arrivée à cette conclusion qu'il n'y a rien qui soit vraiment la mort. Il n'y a qu'une apparence, et une apparence qui se fonde sur une vue limitée. Mais il n'y a pas de changement radical dans la vibration de la conscience. L'importance donnée à la différence d'état est une importance seulement superficielle et basée sur l'ignorance du phénomène lui-même. Celui qui serait capable de garder un moyen de communication pourrait dire que, pour lui-même, cela ne fait pas de différence considérable. Mais cela, c'est encore quelque chose qui est en train de s'élaborer : il reste encore des endroits imprécis et il y a des détails d'expérience qui manquent.

(Question :) Mais tu dis qu'il n'y a pas de différence... Est-ce que, quand on est de l'autre côté, on continue d'avoir la perception du monde physique ?

Oui-oui, c'est cela.

La perception des êtres, des... [nous voulions dire des arbres, des mouettes dans le ciel, enfin du joli soleil de la terre] ?

Oui, c'est cela. Seulement, au lieu d'avoir une perception... On sort d'une espèce d'état illusoire et d'une perception qui est une perception d'apparences, mais on a une perception. C'est-à-dire qu'il y a eu des moments où j'ai eu la perception, j'ai pu voir la différence, seulement, n'est-ce pas, l'expérience n'a pas été totale — pas totale en ce sens qu'elle a été interrompue par des circonstances extérieures. Mais la perception est là. Pas absolument identique, mais AVEC UNE EFFICACITÉ QUELQUEFOIS PLUS GRANDE en elle-même. Mais ce n'est pas perçu véritablement par l'autre côté...

Et Mère ajoutait ceci qui décidément nous ouvre tout à fait les yeux :

... Mais ce n'est clair, précis et ÉVIDENT qu'avec cette nouvelle vision des cellules, parce que (comment dire ?) je savais cela, je le savais avant [Mère avait eu d'innombrables expériences dites occultes], mais je l'ai revu avec la nouvelle conscience, la nouvelle façon de voir, et alors la compréhension a été totale, la perception a été totale, tout à fait concrète, avec des éléments convaincants qui manquaient complètement à la connaissance occulte. Ça, c'est une connaissance de la conscience des cellules.

C'est le corps, la conscience du corps, qui fait le pont direct avec l'autre côté du bocal — mais bien sûr ! ce n'est pas s'en aller dans le pur esprit : c'est aller dans la matière même... telle qu'elle est. Les morts sont là. La mort est chez nous. Et ce n'est pas la « mort » du tout !

Puis Mère, un jour, nous a fait une réflexion énigmatique mais lumineuse si l'on regarde bien.

70.253 — Pour la conscience corporelle qui reste consciente quand le corps dort [et qu'est-ce que cette conscience, sinon la conscience des cellules ?], le monde tel que nous le vivons est sombre et boueux, toujours. C'est-à-dire que c'est toujours une pénombre — on voit à peine — et la boue. Et ce n'est pas une opinion, ce n'est pas une sensation : c'est un fait matériel. Par conséquent, cette conscience [cellulaire] est déjà consciente d'un monde... qui ne serait plus soumis aux mêmes lois.

72.267 — Quand je reste comme cela, immobile, au bout d'un certain temps, il y a tout un monde de choses qui se font, qui s'organisent, mais c'est (comment dire ?) c'est un autre genre de réalité, et c'est une réalité plus concrète. Et comment est-elle plus concrète ? Je ne sais pas. La matière paraît quelque chose d'incertain à côté de cela [mais comment apparaîtrait l'eau du poisson à côté de la prairie ensoleillée ?]. D'incertain, d'opaque, de pas réceptif. Et ce quelque chose... Alors le plus comique, c'est que les gens croient que je dors ! Je n'appartiens presque plus au vieux monde, alors le vieux monde dit : elle est fichue — ça m'est tout à fait égal !

On pourrait penser que, lentement, Mère s'en allait du côté des morts... comme si toute cette transition évolutive, tout cet effort, ces douleurs du devenir terrestre depuis des âges, avaient pour aboutissement la culbute dans un état qui était peut-être bien matériel mais sans lien, sans connexion ni continuité avec l'évolution matérielle des espèces. Mais il n'en est rien. Mère ne s'en allait pas dans la « mort »... Il semblerait qu'au niveau des cellules, une curieuse alchimie se produise qui change non seulement la vie telle que nous la connaissons mais la mort aussi. Vraiment un autre état dans la matière. Les morts n'ont pas de cellules ! Et si cette petite cellule animale a douloureusement peiné sur la terre depuis trois milliards et demi d'années, ce n'est pas pour se volatiliser — la cellule aussi doit avoir son accomplissement. C'est peut-être même le lieu où se bâtit le monde prochain, qui n'est plus de notre vie mais plus de la mort non plus.

72.127 — J'ai l'impression de devenir une autre personne. Non, ce n'est pas seulement cela : je touche à un autre monde, une autre manière d'être, qu'on pourrait appeler une manière dangereuse d'être... Dangereuse mais merveilleuse. L'impression que la relation entre ce que nous appelons la « vie » et ce que nous appelons la « mort » devient de plus en plus différente — complètement différente. Tu comprends, ce n'est pas la mort qui disparaît (la mort telle que nous la concevons, telle que nous la connaissons et par rapport à la vie telle que nous la connaissons), ce n'est pas cela, ce n'est pas cela du tout ! Les DEUX sont en train de changer... en quelque chose que l'on ne connaît pas encore, qui paraît à la fois dangereux et tout à fait merveilleux. Nous avons tendance à vouloir que certaines choses soient vraies (ce qui NOUS paraît favorable) et que certaines disparaissent — ce n'est pas cela ! C'est TOUT qui est différent. Différent. De temps en temps, pendant un moment, un court moment : un émerveillement. Et puis immédiatement, le sens de... d'un inconnu dangereux. Et voilà. Et je passe mon temps comme cela.

72.912 — Tout s'écroule, seulement le... le quoi ? le divin... quelque chose — quoi ? C'est comme une tentative pour vous faire sentir qu'il n'y a pas de différence entre la mort et la vie. Voilà. Que ce n'est ni la mort ni la vie — ni ce que nous appelons la mort ni ce que nous appelons la vie. C'est... quelque chose. Et ça, c'est quelque chose de divin. Ou plutôt c'est notre prochaine étape vers le divin.

69.164 — C'est curieux, ça a l'air d'être tout pareil et ça devient très différent.

62.132 — Ceux qui viendront dans cent ans, dans deux cents ans, ce sera facile, ils n'auront qu'à choisir : appartenir au vieux système ou au nouveau. Mais maintenant !... Un estomac, n'est-ce pas, il faut qu'il digère... Est-ce que c'est une folie ? Ou est-ce une chose possible ? Je ne sais pas. Personne ne l'a fait avant, alors il n'y a personne pour me dire.

70.44 — Le corps a l'impression... le mot angoisse est trop fort, mais l'impression d'être au point de... l'inconnu — l'inconnu, le... quelque chose. Et c'est une sensation très-très bizarre. Tiens, ce que l'on pourrait dire, c'est une sorte de vibration nouvelle. C'est tellement nouveau qu'on ne peut pas dire « angoisse », mais c'est l'inconnu. Un mystère de l'inconnu. Et cela devient constant. Et alors, il n'y a qu'une solution pour le corps, c'est l'abandon total, et c'est dans cet abandon total qu'il s'aperçoit que cette vibration n'est pas une vibration de dissolution, mais quelque chose — quoi ? L'inconnu, tout à fait inconnu — nouveau, inconnu. Parfois, il est pris de panique. Et il ne peut pas dire qu'il souffre beaucoup, je ne peux pas appeler cela une souffrance, c'est une chose... tout à fait extraordinaire.

Oui, l'« autre chose » doit être tellement autre que ce doit être comme une mort pour le corps !

C'est l'équivalent ! C'est une drôle de vie en tout cas. Je vais bientôt avoir une contagion dangereuse, tu sais !

C'est peut-être bien le monde qui allait attraper la contagion dangereuse.

70.114 — C'est une très curieuse impression, comme si l'on était en bordure — mais en bordure de quoi ? Je ne sais pas. Quelque chose...

70.277 — Quelque chose qui a une expérience innombrable en même temps.

72.221 — Il y a des moments où le corps a l'impression que c'est impossible, qu'on ne peut pas exister comme cela, et puis juste à la dernière minute, quelque chose vient, et alors c'est... c'est une harmonie vraiment inconnue du monde physique. Une harmonie... le monde physique paraît effroyable en comparaison. C'est vraiment comme un monde nouveau qui veut se manifester.

72.135 — Jamais il n'y a autant eu l'impression de... du rien — du rien. Rien. Je ne suis plus rien. C'est comme si à chaque minute, le corps pouvait mourir, et à chaque minute il est miraculeusement sauvé. Et ça, c'est extraordinaire. Et avec la perception des événements mondiaux constante, comme si tout était... (*Mère serre étroitement les doigts de sa main droite entre les doigts de sa main gauche*), comme s'il y avait un lien.

73.173 — Je me demande parfois comment c'est possible... Il y a des fois où c'est tellement nouveau et inattendu, c'est presque douloureux.

71.258 — C'est comme si l'on était sur une crête, et le moindre faux pas vous jetterait dans un trou. Tout paraît différent. Les relations avec les autres changent de nature, tout change de nature, mais quoi, quoi ? C'est comme si l'on était en équilibre : un pouvoir formidable, et en même temps une impuissance formidable. Tu sais, comme si l'on était suspendu entre le plus merveilleux et le plus ignoble. Comme ça. Je ne sais même pas vers quoi je vais — si je vais vers la transformation ou si je vais vers la fin.

70.31 — Et le corps sent si bien qu'il n'est plus d'ici, il n'est pas encore là, et alors... Ce corps est quelque chose en apparence de tout à fait absurde, avec des faiblesses apparentes que les êtres humains méprisent et... des forces inouïes que les êtres humains ne peuvent pas supporter.

Et alors, nous approchons du vrai problème. Une nouvelle espèce, il faut qu'elle puisse être supportable pour la vieille espèce. Et peut-on, tout seul, changer d'espèce ?

71.37 — C'est comme si les deux extrêmes — un état merveilleux et une décomposition générale — étaient là, entremêlés. Tout-tout se désorganise : les gens sur lesquels on compte lâchent pied, il semble qu'il y ait une déshonnêteté générale qui se répand. Et en même temps, pendant... un éclair, un état merveilleux, inimaginable, n'est-ce pas, comme l'extrême opposé. Comme si c'était cela qui voulait prendre la place — mais le reste se défend d'une façon terrible. Et alors toutes les circonstances sont comme cela, tous les gens sont comme cela, depuis le gouvernement jusqu'aux gens d'ici. Et puis cet état merveilleux : ça vient quelques minutes dans mon corps, et puis ça s'en va. Voilà. Alors c'est cela que je vis la nuit, le jour, sans arrêt. Trois minutes de splendeur pour douze heures de misère. C'est-à-dire que cela devient très-très aigu à quel point le monde n'est pas ce qu'il doit être. D'habitude, on dit : il y a un mélange de bonnes choses et de mauvaises choses — mais tout cela, ce sont des enfantillages : les bonnes choses ne valent pas mieux que les mauvaises ! C'est pas ça. Le divin, c'est autre chose.

Le « divin », c'est la prochaine manière d'être sur la terre.

Un inconnu dangereux qui est la bataille même du monde, celle qui se livre dans cent pays, sous mille bannières, mille prétextes, mille slogans — mais qui est la bataille de la prochaine espèce sur la terre. Acceptera-t-elle, cette terre, ou plongera-t-elle une fois de plus dans un cataclysme pour recommencer encore, ici ou ailleurs, l'éternelle quête évolutive de l'amour dans la liberté et la joie ?

Mais quand il n'y aura plus la vie *et* la mort, un formidable mur tombera de notre conscience — comme à Jéricho — et avec lui, la plus vieille angoisse de la terre.

XI

LE DÉPART DE MÈRE

Pourquoi est-elle partie ? Pourquoi ?

Depuis tant d'années nous butons sur cette douleur.

70.294 — Cette apparence (*Mère désigne le corps*) paraît être, pour la conscience ordinaire, le plus important. C'est évidemment la dernière chose qui changera. Et cela paraît être, pour la conscience ordinaire, la dernière chose qui changera parce que c'est la plus importante : ce sera le signe certain. Et ce n'est pas du tout cela ! C'est ce changement dans la CONSCIENCE des cellules qui est la chose importante. Tout le reste, ce sont des conséquences. Pour nous, quand ça (*le corps*) pourra être visiblement quelque chose d'autre qu'il n'est, on dira : « Ah ! maintenant la chose est faite. » Ce n'est pas vrai : la chose EST FAITE. Le corps, c'est une conséquence secondaire.

On comprend bien qu'une fois que le mental des cellules s'est mis à enrouler « cette autre vibration », le mantra, il le répétera et l'enroulera aussi imperturbablement que la cellule enroule les acides aminés depuis trois milliards et demi d'années ou que le noyau d'hydrogène enroule son électron — pourvu que la présente cellule dure assez longtemps pour opérer les transformations qui découlent naturellement de la nouvelle vibration. « Donne-moi le temps », c'était la prière si souvent répétée par Mère. « Donne-moi le temps. » « On voudrait avoir des centaines et des centaines d'années pour pouvoir faire le travail ! », disait-elle un an après le départ de Sri Aurobindo.

60.281 — Je suis prête à lutter deux cents ans, mais le travail sera fait.

Mais même ce « temps-là » ne semblait pas vraiment un problème.

54.258 — Les cellules qui peuvent vibrer au contact de la joie divine sont des cellules régénérées en voie d'être immortelles.

67.2110 — J'ai l'impression que la mort, c'est seulement une vieille habitude maintenant, que ce n'est plus une nécessité. C'est seulement parce que le corps est suffisamment inconscient pour sentir le besoin du repos total, c'est-à-dire de l'inertie. Quand cela est aboli, il n'y a pas de désorganisation qui ne soit réparable, ou en tout cas pas d'usure, pas de détérioration, pas de désharmonie qui ne puissent être réparables. C'est seulement cela. Et puis cette FORMIDABLE suggestion collective... qui pèse.

Cette suggestion, oui, et puis la vieille mémoire de la paix du minéral. Mais même cette mémoire-là était abolie et remplacée par l'immobilité de ces « ondes foudroyantes », si rapides qu'elles sont comme immobiles.

61.206 — (*Question :*) *Quand tout est comme cela, immobile, et qu'il semble que rien ne se passe, est-ce qu'il se passe quelque chose ?*

Se passer quelque chose ?... Je ne sais pas. C'est le même infini que quand on sort du corps. Mais cela, en soi, c'est quelque chose. C'est très difficile pour le corps d'avoir cela : toujours il y a quelque chose qui vibre et qui bouge. C'est comme si cela remettait tout en ordre, mais rien ne bouge. Et ce n'est pas seulement le silence : c'est l'immobilité SANS TENSION, sans effort, sans rien. C'est comme une espèce d'éternité dans le corps. C'est un état qui me paraît tout à fait naturel : j'entends la pendule sonner.

64.189 — Les années, les mois sont en train de passer avec une rapidité vertigineuse — et sans laisser de trace, c'est cela qui est intéressant. Alors si l'on regarde cela, on commence à comprendre comment on peut vivre presque indéfiniment, parce qu'il n'y a plus cette friction du temps.

Et en 1970 encore :

70.1410 — La conscience du corps est en train de changer lentement et de telle façon que toute sa vie antérieure lui paraît étrangère. Cela paraît être la conscience de quelqu'un d'autre, la vie de quelqu'un d'autre. C'est comme s'il n'y avait pas de passé, tu sais : on est tout comme cela, devant, il n'y a rien derrière. Une curieuse sensation. Une curieuse sensation de quelque chose qui commence. Pas du tout, du tout de quelque chose qui finit — quelque chose qui commence. Avec tout l'inconnu, l'imprévu... Curieux. Tout le temps j'ai l'impression que les choses sont nouvelles, que ma relation avec elles est nouvelle.

67.1511 — Il n'y a pas de jour où il n'y ait la constatation que, pas une dose mais une toute petite dose, une goutte infinitésimale de « ça », cela vous guérit, en une minute. Par exemple, il y a un courant de désorganisation, alors la substance qui constitue le corps commence par sentir, puis voir l'effet, puis tout commence à se désorganiser. C'est cette désorganisation qui empêche la cohésion nécessaire des cellules pour constituer un corps individuel, alors on sait : « Ah ! ça va être fini. » Alors les cellules aspirent, et puis c'est une sorte... Tiens, cela donne l'impression d'une densification de ce courant de désorganisation, et alors quelque chose s'arrête : d'abord une joie, puis une lumière, puis l'harmonie — et le désordre a disparu. Et alors immédiatement, cette impression, dans les cellules, de vivre l'éternité, pour l'éternité. Eh bien, cela, ça se passe non seulement quotidiennement mais plusieurs fois en un jour. C'est cela, le travail. C'est du travail très obscur. Au fond, les proclamations, les révélations, les prophéties, tout cela, c'est très confortable, cela donne l'impression de quelque chose de « concret » ; maintenant, c'est très obscur, invisible (ce ne sera visible dans les résultats que longtemps-longtemps en avant), pas compris. Et en fait, dans la mesure où c'est vraiment nouveau, c'est incompréhensible.

Il nous semblait évident que l'expérience irait jusqu'au bout, nous ne nous posions même pas la question : c'était simple et évident. Nous pensions même que la prochaine étape de l'opération devait être la suppression de toute nourriture (Mère ne faisait guère que boire) et l'abolition de tout le vieux système digestif, remplacé par l'absorption directe des énergies. Mais en vérité, nous ne comprenions pas le vrai problème : nous étions encore à imaginer quelque « transformation merveilleuse et miraculeuse » qui, enfin, serait le signe tangible, visible pour l'humanité entière, et obligeant cette humanité récalcitrante à comprendre le processus, à comprendre qu'il y a une issue, un moyen logique et rationnel de sortir de ce bocal suffoquant et de créer une vie nouvelle sur la terre. Ce n'est pas au corps de Mère que nous pensions vraiment, c'est au corps de la terre. Il fallait que ce corps douloureux, misérable, si petit, comprenne enfin sa propre joie et sa propre liberté — *et le moyen*.

Nous ne comprenions même pas que la première terre et la première humanité étaient simplement là, tout autour de Mère, en la personne d'un certain nombre de disciples qui justement représentaient la terre, étaient les échantillons humains de la grande opération évolutive — et si ça ne

passait pas là, où donc est-ce que ça passerait ? Si ce n'était pas compris là, qui comprendrait ? Nous en étions encore à la « terre abstraite ».

Nous ne comprenions pas non plus très bien un deuxième aspect du problème, qui pourtant est l'aspect capital — celui justement qui *pouvait* changer l'humanité et forcer la terre malgré elle à virer dans une sorte d'accélération évolutive vers le point, le moment, la conjonction inévitable où tout le vieux chaos devrait s'effondrer sur lui-même, comme les étoiles mortes, et ouvrir la porte nouvelle.

Cet aspect, c'est le « pouvoir ».

Cette accélération, nous pouvons la voir partout autour de nous.

Mais une accélération, c'est très douloureux, ça grince, tout grince.

Et le pouvoir, c'est très insupportable.

Mère devenait « insupportable » pour tous les petits échantillons évolutifs rassemblés autour d'elle. On ne pouvait évidemment pas faire entrer dans un corps cette formidable énergie dont nous sommes bien douillettement protégés à l'intérieur de notre trame, sans que toute cette énergie se répande et rayonne et « contagionne » toute la matière autour. Nous savions pourtant, nous-même, pour l'avoir éprouvé dans notre corps chaque fois que nous rencontrions Mère (et même à distance), combien être près d'elle, c'était entrer dans une sorte de bain de foudre, un torrent de puissance compacte et si dense que tout notre corps semblait entrer en fusion. On était pris du dedans, dans chaque cellule, comme si tout d'un coup des millénaires de nuit et de douleur se mettaient à crier et à prier la lumière, prier l'amour, prier l'espace, prier la liberté... et on plongeait dans ce bain de feu comme à corps perdu, à âme perdue, comme si, enfin, on était dans le « ça » du monde avec son corps, « ça » vers quoi l'on avait tant crié et à quoi l'on avait tant aspiré à travers des vies et des vies de douleur et de désespoir, des millénaires de stupidité futile. Et puis on y était... Mais il fallait *plonger* là, il fallait *fondre* là, on le comprend bien, parce que si ça ne fondait pas, si ça résistait, si c'était un « moi » quelconque au milieu de ce torrent de puissance, ça cassait, ou ça grinçait, se révoltait. C'était insupportable.

Et tous les petits échantillons autour de grincer en chœur.

Et toute la terre autour de se battre et se débattre.

67.34 — Quand vient cette puissance lumineuse, elle est si compacte ! si compacte, ça donne l'impression d'être beaucoup plus lourd que la matière ; c'est voilé-voilé-voilé, autrement... insupportable.

68.1311 — Il y a seulement une chose : comme une accumulation de force... de force qui pourrait être un pouvoir. Cela, je sens que ça s'accumule lentement-lentement. Et une conscience très claire de tous les obstacles, de tout ce qui est contre, de l'attitude générale. Avec la perception très claire que... il faut rester voilée. C'est le temps où il faut rester voilée. C'est tout.

70.165 — S'il y avait la certitude, si, par exemple, Sri Aurobindo me disait : « C'est comme cela », alors ce serait très facile ; mais ce qui est difficile, c'est... N'est-ce pas, on est entouré de gens qui vous croient malade et qui vous traitent comme une malade, et on sait que l'on n'est pas malade ; on est entouré d'une certitude que l'on est en train de s'en aller très vite vers la fin, et alors ce pauvre corps est comme cela, chancelant.

71.177 — Si les choses s'apaisent et que je puisse rentrer dans mon atmosphère normale, c'est comme si tout disparaissait : je ne souffre plus. Et ça revient du dehors comme une attaque furibonde : les gens qui se querellent, les circonstances qui vont de travers, tout. Et tout cela, on me le jette dessus, alors... Il y a une ruée de mensonge.

71.63 — « Elle est vieille, elle est vieille... » Cela fait une atmosphère de résistance au changement. Cela fait presque un conflit dans l'être. « C'est impossible, c'est impossible... », de tous les côtés.

71.33 — Tu sais mon impression ? C'est qu'ils sont tous vieux et que je suis seule à être jeune ! Pourvu qu'ils soient ce qu'ils appellent « confortables », c'est tout ce qu'il leur faut — et libres de faire quelques bêtises qu'ils ne feraient pas dans le monde. Tandis que l'on sent qu'on POURRAIT hâter la venue si l'on était... si l'on était un conquérant. — Au fond, ça leur est égal.

69.511 — Je n'ai plus le contrôle, chacun a pris le contrôle. J'ai perdu l'habitude de dire « je veux ».

66.179 — J'ai l'impression d'être suspendue par un fil ténu dans une atmosphère absolument pourrie, d'incrédulité, de futilité, de mauvaise volonté, et alors c'est cela, c'est un fil ténu et c'est un miracle que... Et ils ne comprennent même pas que cette vibration de vérité, si elle s'imposait, ce serait la destruction d'eux-mêmes ! La merveille, c'est cette compassion infinie qui fait que ça ne détruit rien : ça attend. C'est là avec son plein

pouvoir, sa pleine force et... simplement ça affirme sa présence sans l'imposer afin de réduire au minimum les dégâts. C'est une compassion merveilleuse. Et tous ces idiots, ils appellent cela de l'impuissance !

65.1610 — Ils ont mis un masque de bonne volonté. Mais les vibrations intérieures appartiennent encore au monde du mensonge.

64.221 — C'est une comédie, tu sais ! et ça dure depuis 1926. Il y a certainement, oh ! en étant extrêmement généreux, patient et miséricordieux, il y a un bon tiers qui n'est ici que parce que l'on est confortable : on travaille si l'on veut, on ne travaille pas si l'on ne veut pas, on mange toujours, on a toujours un abri, des vêtements, et au fond on fait un peu ce que l'on veut (il faut faire semblant d'obéir, c'est tout). Et si l'on vous refuse une commodité, on commence à grogner — le yoga, il n'en est pas question, c'est à cent mille lieues de la conscience : on en a plein la bouche, mais ce n'est rien que la bouche. Je dis non, et on fait semblant d'avoir entendu oui, mais enfin... C'est la vie... la vie « spirituelle », quoi !

64.3010 — L'entourage n'aide pas. L'entourage immédiat n'a aucune foi.

61.254 — Je ne suis pas chef de groupe, oh ! Seigneur, non, à aucun prix ! C'est dégoûtant. Je vais faire une déclaration : « Je ne suis pas chef de groupe, je ne suis pas à la tête d'un Ashram ! » De temps en temps, j'ai envie de dire des énormités : comme je comprends Sri Aurobindo qui est passé de l'autre côté.

62.132 — C'est la pensée des gens qui est embêtante, oh !... tout le monde, tout le monde qui pense tout le temps à : vieil âge et mort, et mort et vieil âge et maladie, oh !

Mais vraiment nous ne mesurons pas l'étendue ou la profondeur de la négation :

69.105 — Il y a des minutes où le corps a l'impression d'avoir échappé à cette loi de la mort. Mais ça ne dure pas. Et alors les gens arrivent avec toutes leurs pensées, et à cause de cela, c'est un peu difficile. Tu sais, il y a un nombre considérable de désirs qu'il meure ! partout, il y en a partout ! Il voit ça, il voit ça... Je ne suis pas tout à fait sûre que toutes ces douleurs qu'il sent partout, tout le temps, ça ne vient pas de... ce n'est pas l'effet de toutes les mauvaises volontés.

68.155 — J'ai lutté, lutté, mais... il y a trop de mensonges autour de moi.

Et puis ce cri :

69.234 — C'est tout le système qu'il faudrait dissoudre !

Et en 1972 :

72.103 — L'atmosphère est disloquée. Nous venons soi-disant prêcher l'unité du monde, au moins il faudrait déceintement que nous en donnions l'exemple ! — Nous leur donnons l'exemple de tout ce qu'il ne faut pas faire. Je vois, je vois vraiment : si je partais, je n'ai personne ici, ce serait notre destruction.

La vérité, ce n'est ni la biologie, ni la physique, ni les quatre-vingt-quinze ans de Mère : c'est qu'elle ne *pouvait plus* rester.

Et Sri Aurobindo non plus :

65.412 — C'était sa compassion qui lui faisait accepter les gens autour de lui tels qu'ils étaient, autrement il souffrait beaucoup.

Et quelquefois, c'est déchirant :

68.156 — Je regarde ce corps, quelquefois il dit (quelquefois quand il y a trop d'incompréhensions, quand l'entourage est trop absolument incompréhensif), il dit : « Ah ! laisse-moi aller... bien, tant pis, laisse-moi aller. » Mais pas fatigué ni dégoûté, mais... Et alors, vraiment, c'est pitoyable. Alors je lui dis : « Non-non-non ! » comme à un enfant. C'est une question de patience, n'est-ce pas. Qu'est-ce qui va arriver ? Je ne sais pas. En tout cas, toi, tu sauras. Tu pourras leur dire : « Ce n'est pas comme vous pensez. » — Je leur dirais bien, mais ils ne m'entendront pas. Je ne sais pas, je ne sais pas ce qui va se passer. Qu'est-ce qui va se passer ? Tu sais, toi ?
Ce sera glorieux un jour.

Quand on fait quelque chose pour la première fois, personne ne peut vous l'expliquer.

Une question de patience.

Ils n'avaient plus la patience. Ils grondaient même autour.

C'est toute la terre qui grondait.

« Je n'ai personne ici. »

C'était l'ashram de Sri Aurobindo.

Et puis, un jour, ils nous ont fermé la porte de Mère. Elle n'avait plus personne avec qui communiquer.

69.245 — Tu es le seul à qui je puisse dire. Les autres ne comprennent pas.

Elle était seule avec ses « gardiens ».

Ce jour-là, ils ont scellé le destin.

Mère avait bien prévu la résistance du monde. Elle voyait bien aussi la nécessité d'une longue immobilité « dans l'ondulation » sans cette intrusion constante des mauvaises volontés extérieures.

72.262 — Je crois que le corps a une sensibilité excessive maintenant et qu'il a besoin d'être protégé de toutes les choses qui viennent — comme s'il devait travailler dedans, comme dans un œuf.

C'était en 1972, un an avant son départ.

69.2412 — Si quelqu'un entre mécontent de quelque chose que j'ai fait ou que j'ai dit, tout d'un coup les nerfs du corps sont comme torturés. Et cela vient de la personne qui est là — qui donne tous les signes extérieurs de la dévotion, etc. ; absolument aucun signe extérieur, aucune manifestation parlée ni directe : tous les nerfs torturés.

Cinq ans avant, en 1967, au milieu d'une conversation, Mère s'est arrêtée soudain, nous a dit de prendre un papier et un crayon, et elle s'est mise à dicter d'un ton tout à fait neutre, comme si elle parlait d'« ailleurs » :

67.141 — À cause des nécessités de la transformation, il est possible que ce corps entre dans un état de transe qui ait une apparence cataleptique. Surtout pas de docteurs ! Ne vous pressez pas non plus d'annoncer ma mort et de donner au gouvernement le droit d'intervenir. Gardez-moi soigneusement à l'abri de toute détérioration pouvant provenir du dehors : infection, empoisonnement, etc., et soyez d'une patience inlassable : cela pourra durer des jours, peut-être des semaines, et peut-être même davantage, et il faudra que vous attendiez patiemment que je sorte naturellement de cet état après que le travail de transformation sera accompli.

La transe cataleptique, c'est-à-dire l'immobilisation totale avec arrêt du cœur et toutes les apparences de la mort — tous les yogis connaissent cela.

Sur ses ordres, cette note a été distribuée à cinq personnes de son entourage immédiat. Donc, ils savaient. Mère avait bien vu tout le tableau.

65.412 — Selon la science extérieure, c'est quand on dort que l'on brûle les toxines ; eh bien, c'est cette immobilité qui illumine les vibrations obscures.

Il y a même toute une science « cryogénique » qui s'est développée depuis quelques années, de guérison par refroidissement des tissus — la transe cataleptique est ce même moyen, naturel.

Puis en avril 1973, juste un mois avant que les disciples ne nous ferment la porte de Mère (oh ! nous étions tellement, mais tellement inconscient des jalousies autour, nous vivions près de Mère sans nous apercevoir de rien, dans ce merveilleux conte de l'avenir, et il nous semblait que tout le monde comprenait, c'était si évident !), Mère nous a soudain fait la réflexion suivante :

73.74 — Je semble rassembler toutes les résistances du monde... Tu comprends, j'ai une solution de transformation du corps, mais c'est... ça n'a jamais eu lieu, alors c'est tellement... invraisemblable. Je ne peux pas croire que ce soit cela. Mais c'est la seule solution pour moi. Alors le corps a envie de s'endormir et de se réveiller (« endormir » d'une certaine façon : je suis tout à fait consciente) et de ne se réveiller que transformé. Mais jamais les gens n'auront la patience qu'il faut de soutenir ça, de prendre soin... Tout le monde pensera que c'est la fin et on ne prendra plus soin de moi.

La Belle au bois dormant, mais oui ! c'était clair, c'était lumineux. Mère se préparait donc à cette transe cataleptique. Or, deux mois plus tôt, en janvier 1973, Mère avait eu une vision qu'elle s'est mise à nous raconter, toute haletante : on l'enterrait vivante. C'était la troisième fois qu'elle voyait cela.

73.101 et 72.54 et 69.245 — Oh ! je ne t'ai pas dit : c'était hier ou avant-hier, je ne sais plus, tout d'un coup mon corps, pendant deux ou trois minutes, a eu une horreur... l'idée d'être mise comme cela, dans un tombeau, c'était tellement effroyable ! Effroyable. Ça, je n'aurais pas pu le supporter plus de quelques minutes. C'était effroyable. Et ce n'est pas parce que l'on m'enterrait vivante : c'est que mon corps était conscient. Il était « mort » au dire des gens parce que le cœur ne battait plus — et il était conscient. Ça a été une expérience effroyable... Je donnais tous les signes de la mort, c'est-à-dire que le cœur ne marchait plus, rien ne marchait — et j'étais consciente. Il était conscient. Il faudrait... il faudrait prévenir que l'on ne se dépêche pas de...

Puis la deuxième fois :

... Parce que ça peut être... ça peut être passager. Tu comprends ? Ça peut être momentané. Tu comprends ? Tu comprends ce que je veux dire ?... Je sens qu'il y a un effort pour transformer ce corps, il le sent, il est de bonne volonté, mais je ne sais pas s'il sera capable. Tu comprends ? Alors il peut donner pendant quelque temps l'impression que c'est fini, et ce serait seulement passager. Ça pourrait recommencer. Parce qu'il est possible que je ne sois pas capable de parler à ce moment-là et de le dire. Alors je te le dis à toi... Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui arrivera ! Il y a des moments où ça devient si difficile que je me demande si le corps pourra tenir le coup. Mais je voudrais qu'il y ait quelqu'un qui empêche de faire cette bêtise, parce que tout le travail serait perdu. Il faut des gens qui aient une autorité et qui disent : il ne faut pas, Mère ne veut pas — toi...
Mais qui m'écouterà ? On dira que je suis fou, moi ! On ne me laissera même pas entrer chez toi !

Nous ne savions pas à quel point nous étions prophétique. Le 19 mai 1973, la porte se fermait sur Mère. Elle était seule. Nous étions seul. Elle en avait encore pour six mois. Bientôt, c'était toute la meute que nous allions devoir affronter : il y avait tout cet *Agenda* de Mère, n'est-ce pas, si dangereux pour les « disciples », ce secret d'un avenir qui n'avait rien à voir avec leur spiritualité. Nous avons été calomnié, poursuivi jusque dans l'Himalaya, menacé de procès, dénoncé auprès du gouvernement de l'Inde et harcelé par la police, et nous ne savons pas qui a envoyé ce tueur dans les canyons. La vie « spirituelle », quoi, disait Mère.

Ils ont même imprimé un faux « Agenda » pour empêcher la sortie du vrai.

Les vieux anthropoïdes sont très impitoyables pour ceux qui ne sont pas comme leur tribu.

Mais même la porte fermée, nous ne pouvions pas croire que c'était fini. Ces cellules-là ne pouvaient pas mourir. La terre ne pouvait pas jeter dans le trou cet espoir si merveilleux !

73.283 — Et la conscience matérielle répète : OM NAMO BHAGAVATÉ... C'est comme un arrière-plan derrière toute chose : OM NAMO BHAGAVATÉ... Tu sais, un arrière-plan qui est un support matériel : OM NAMO BHAGAVATÉ...

Non, ces cellules-là ne pouvaient pas mourir.

69.245 — S'en aller n'est pas une solution ! Je voudrais... je voudrais qu'on ne me mette pas dans une boîte et qu'on ne me fourre pas... comme ça. Parce que, même après que les docteurs auront déclaré qu'il est mort, il sera conscient : les cellules sont conscientes.

Puis, un matin de 1973, le 18 novembre, on est venu nous avertir que Mère était « morte » la veille au soir, qu'elle était étendue dans le hall en bas de l'Ashram et que tout le monde défilait devant elle.

Nous sommes arrivé là, stupéfié. Elle était étendue sous les néons dorés qui réverbéraient leur chaleur contre le zinc des plafonds tandis que les ventilateurs tournaient dans l'étouffante rumeur de la foule. Ils l'avaient descendue là sept heures à peine après sa « mort », enlevée de la paix de sa chambre et de son atmosphère pour la jeter en pâture à ces milliers de vibrations, d'angoisse, de chagrin, de peur — de mensonge.

Ils étaient trois médecins de l'ashram à l'avoir déclarée morte. C'était médical et irréfutable.

Quelques jours avant, le 14 novembre vers minuit, sur sa chaise-longue — car elle ne pouvait même plus s'étendre sur un lit tant elle était voûtée —, elle avait demandé à marcher : « Je veux marcher, autrement je vais devenir paralysée. » Elle a marché en s'appuyant au bras de l'un des

gardiens... jusqu'à ce qu'elle devienne bleue. La nuit du 16 novembre encore, elle a demandé à marcher : « Je veux marcher... »

Ce furent ses dernières paroles.

Je veux marcher...

Mais dans cette tombe où ils l'ont mise, nous connaissons des cellules qui répètent : OM
NAMO BHAGAVATÉ... OM NAMO BHAGAVATÉ... O M N A M O
B H A G A V A T É

Et qui répéteront et répéteront encore leur invocation jusqu'à ce que la terre s'éveille de son mensonge irréel.

Jusqu'à ce qu'elle s'éveille de son faux matérialisme comme de son faux spiritualisme pour entrer dans la vraie matière et dans la vie divine sur la terre.

Mais peut-être ne sommes-nous pas au bout de nos surprises.

« Attendez le dernier acte », avait-elle dit dès 1958.

XII

APOCALYPSE OU CONTE DE FÉES ?

Qu'est-ce qui va se passer ?

Le tableau du monde, nous le connaissons tous. La démographie chinoise vient de toucher un milliard — mille millions d'hommes. Chaque année, l'Inde fait douze millions de bébés en plus. C'est une progression géométrique. Aucun moyen humain ne peut arrêter cette marée. Nous avons vu des chaînes entières de l'Himalaya, rasées de leurs arbres — en vingt ans. Cela donne le frisson. Qui parle d'Attila ? La terre entière est pleine de petits Attila — car nous ne savons pas très bien, vraiment, si ce sont des hommes, ou quoi, déguisé en peau d'homme.

C'est peut-être cela, la vraie question : la terre est pleine d'êtres qui ne sont pas des hommes. Qui sont des chèvres, des rats ou des lapins, mais pas des hommes. Ils peuvent avoir de la science, de la démocratie et de la religion, mais ce ne sont pas des hommes. Ce sont des tubes digestifs très ingénieux. Aucune espèce n'est plus truquée. Un rat est ce qu'il est, sans prétention. L'homme n'est pas ce qu'il est — il prétend des tas de choses, avec une bible à la main et une cravate. L'homme et le mensonge, ça se tient.

C'est-à-dire que nous ne sommes *pas encore* des hommes.

Notre mensonge est en train de nous sauter à la figure. Il n'y a pas d'autre phénomène.

L'homme est en train de devenir ce qu'il est, et ce qui *n'est pas* va sortir de la réalité — comment ?

Qu'ils vont sortir, cela ne fait pas de doute.

Mais il y a des millions et des millions de menteurs, et le mensonge est si bien entremêlé à la vérité que l'on ne sait pas très bien comment il est divinement possible (nous disons bien divinement, car humainement...) de démêler ce mélange sans extirper le bon avec le mauvais. Et puis, si l'on regarde bien, on s'aperçoit, avec Mère, que « le meilleur ne vaut pas mieux que le pire » : c'est un même borborygme de « quelque chose »... qui n'est pas ce qu'il est, ni dans le pire ni dans le meilleur. Évolutivement parlant, c'est un certain amalgame cellulaire — ni bon ni mauvais — qui s'est mis dessus de l'intellect, de la philosophie, des microscopes et de la religion, et un certain nombre d'autres ingrédients dont on peut penser ce qu'on veut, mais ce qu'on en pense n'est pas d'une importance définitive pour l'espèce, bien qu'il nous paraisse, pas plus que les évangiles ou les méfaits des petits poissons n'ont eu une importance définitive pour la fabrication des mammifères. Alors le « partage des justes », mon dieu, où sont ces justes-là ?... L'apocalypse ?

60.237 — Il y a même des gens qui prévoient la fin de la terre, mais c'est une imbécillité, disait Mère dans son simple langage. Parce que la terre a été construite dans un certain but, et avant que les choses ne soient accomplies, elle ne disparaîtra pas. Mais il y aura peut-être des... changements.

Qu'en « pense » la petite cellule ? — C'est peut-être la vraie question et la seule question. C'est peut-être même le lieu où nous découvrirons ce que l'homme *est*, sans trucs et sans mensonge et

sans, oh ! Seigneur surtout, sans « vérité » ! La vie claire, telle qu'elle est. Quand nous aurons mis à la poubelle cosmique toutes nos vérités avec tous nos mensonges, ouf ! on respirera mieux. Mais voilà, comment ? comment opérer ce formidable décapage ? Comment arrivera-t-on à cette petite cellule pure, et libre, sans faire crouler tout l'édifice qu'on a mis dessus et sans écraser la petite cellule avec ? C'est là où il nous faut vraiment un divin magicien. Nous soupçonnons même, avec Aristophane, Molière et Sri Aurobindo, que ce magicien-là doit être un peu humoriste.

Mais soyons sérieux (pour le moment). Il y a même ces inquiétantes bombes que nous empilons comme des taupes dans leur trou.

66.219 — Ils ne savent pas ils devraient savoir, mais ils ne savent pas) que les choses ont une conscience et une force de manifestation, et que tous ces moyens de destruction poussent à l'utilisation, et que même ne voulant pas s'en servir, il y aurait une force plus forte qu'eux qui les pousserait à s'en servir.

Les « choses » ont une conscience : les bombes comme la cellule, comme le grain d'atome. Le phénomène est que l'univers entier *est* une conscience et que la matière est conscience — justement ce que nous ne sommes pas. Nous confondons l'intelligence avec la conscience et c'est pourquoi nous ne voyons rien de l'univers tel qu'il est, nous vivons dans notre idée de l'univers — une idée explosive ? Qui aura raison, finalement, cette idée-là ou cette conscience dans la matière ? C'est comme une course entre les deux. Nous sommes à ce point-là de la course. Mère faisait la course dans son corps entre cette force de destruction et l'autre.

Elle est partie, apparemment.

Sri Aurobindo aussi — et pour les mêmes raisons.

La résistance et la négation des petits spiritualistes comme des petits matérialistes seraient-elles donc plus grandes et plus fortes que la poussée évolutive ? Car, que nous allons virer de bord, cela ne fait pas de doute. Ceux qui croient encore que Sri Aurobindo et Mère étaient des « sages » ou des « saints » ou des philosophes et que sais-je, sont des ânes non-évolutifs. Des attardés du Tertiaire spirituel. Mère et Sri Aurobindo ne sont pas venus pour prêcher ni pour révéler : ils sont venus pour FAIRE. Et ce qu'ils avaient à faire, ils l'ont fait. « La chose est faite. » Ils sont venus pour dégager et libérer dans un coin de matière, dans un coin de substance cellulaire humaine, et en dépit — ou à cause — de tous les obstacles, un ensemble de cellules telles qu'elles sont, sans leurs revêtements ou leurs encroûtements évolutifs. Leur corps était le laboratoire de l'évolution. Ce qu'ils ont fait, c'est une opération évolutive.

A-t-on jamais vu l'évolution rater ?

C'est la chose qui ne rate jamais, c'est ce qu'il y a de plus inratable au monde — les évangiles peuvent rater, mais pas la cellule. Une fois qu'elle s'est mise quelque chose dans la « tête », ou dans le programme, elle n'en démord plus — jusqu'au prochain perturbateur évolutif.

Mère et Sri Aurobindo sont de grands perturbateurs. Il n'y a qu'à voir.

Nous n'y voyons rien, comme d'habitude, sauf des slogans et des millions de radios à travers le monde qui hurlent des mensonges-vérités ou des vérités-mensonges, et personne n'y comprend plus rien, sauf que ça tremble dans ses fondements.

65.203 — Ils ont l'impression d'être sur une terre qui n'est plus solide. Ça tremble. Ce n'est pas confortable pour eux.

63.189 — Il est impossible qu'un changement quelconque, même dans un élément ou un point de la conscience terrestre, ne fasse pas participer toute la terre à ce changement, forcément. Tout se tient étroitement. Et une vibration quelque part a des conséquences terrestres — je ne dis pas universelles, je dis terrestres —, forcément.

Et Sri Aurobindo :

La pierre inerte sur le sable, que tu envoies promener d'un coup de pied distrait, a produit son effet sur les hémisphères¹.

Si nos radios ont cet effet et sèment la panique de Moscou à Belleville en trois minutes, que savons-nous des effets dévastateurs d'un seul coin de matière qui soudainement a fait ce coup d'État

1. *Thoughts & Aphorisms*, XVII.92.

formidable de jeter par-dessus bord le gouvernement du mental ? C'est cela que nous ne pouvons pas mesurer, mais qui se mesure très bien sous notre nez. C'est le gouvernement mental du monde qui est en train de vaciller et de sombrer dans l'incohérence. Ils font des discours, tous, mais la terre tremble. La matière tremble. Il faudrait peut-être bien que la terre s'éveille à la réalité du phénomène avant que tous les petits chapeaux — de président, d'évêque, de biologiste, de yogi ou d'ayatollah — ne s'envolent par-dessus les toits et les têtes ahuries.

Nous ne sommes pas à un tournant « spirituel » du monde, nous n'allons pas changer d'idée — nous allons changer de monde, comme les téléostéens dans leur trou d'eau desséché. Et nos communismes ou nos marxismes sont aussi dérisoires que nos capitalismes ou nos évangélismes, que tous nos petits « ismes » possibles — nous sommes à un tournant évolutif. Le lieu de la bataille, c'est le corps, c'est la cellule. Le moyen de changement du monde, c'est le corps, c'est la cellule. C'est *ça* qui est en train de changer, rien d'autre : « Tous les corps ! tous les corps », disait-elle. Tout le reste, ce sont des bouillonnements cérébraux.

Alors, voilà, nous arrivons à un étrange croisement de l'apocalypse et de la biologie.

Et tout d'un coup, le problème se cerne. C'était en 1969, dans une expérience que nous avons déjà citée, mais pas jusqu'au bout... C'est ce bout-là qui nous intéresse. Nous répétons :

69.315 — Mais qu'est-ce que c'est que cette création ?... N'est-ce pas, séparation, et puis méchanceté, cruauté — la soif de nuire —, alors la souffrance ; et alors toute la maladie, la décomposition, la mort — la destruction. Tout cela fait partie de la même chose. Et l'expérience que j'ai eue, c'était l'IRRÉALITÉ de ces choses, comme si l'on était entré dans un mensonge irréel, et tout disparaît quand on sort de ça — ça N'EXISTE PAS, ça n'est pas ! C'est cela qui est effrayant ! Que ce qui, pour nous, est si réel, si concret, si effroyable, que tout cela n'existe pas. Que c'est... on est entré dans le mensonge. Pourquoi ? Comment ? Quoi ?... Mais jamais-jamais dans toute l'existence de ce corps, pas une fois, il n'a senti une douleur aussi totale et aussi profonde que ce jour-là, oh !... Et alors, au bout de cela : la béatitude. Et puis pfft ! ça s'est effacé. Comme si tout cela, tout cela qui est si affreux, n'existait pas. Et tous les moyens — que l'on pourrait appeler artificiels, y compris le Nirvâna —, tous les moyens d'en sortir ne valent rien. À commencer par l'imbécile qui se tue pour mettre « fin » à sa vie — ça, de toutes les imbécillités, c'est la plus grande. Depuis ça, jusqu'au Nirvâna (où l'on s'imagine qu'on peut sortir), tout cela, tout cela ne vaut rien. C'est à différents stades, mais ça ne vaut rien. Et alors, après cela, au moment où vraiment on a l'impression d'un enfer perpétuel, tout d'un coup... tout d'un coup, un état de conscience où tout est lumière, splendeur, beauté, bonheur, bonté... Et tout cela, inexplicable. « Tiens, voilà », ça se montre, et puis hop ! parti. Est-ce ça ? Est-ce ça, le levier ?... Je ne sais pas. Mais le salut est physique — pas du tout mental mais PHYSIQUE. Je veux dire que ce n'est pas la fuite : c'est ICI. Et ce n'est pas que ce soit voilé ou caché ou quoi : c'est LÀ. Pourquoi, qu'est-ce qui, dans le tout, vous enlève le pouvoir de vivre « ça » ? Je ne sais pas. C'est là. C'est LÀ. Et tout le reste, y compris la mort et tout, cela devient vraiment un mensonge, c'est-à-dire quelque chose qui n'existe pas...

Et Mère ajoute :

... Mais on ne peut pas sortir tout seul.

64.283 — Ce n'est pas pour UN corps que c'est fait, c'est pour la terre.

Alors, vraiment, nous sommes au cœur du problème.

Ce n'est plus la question de démêler les « justes » des « injustes », mais de sortir tout entier et tous ensemble d'un même bocal d'irréalité où toutes nos merveilles et toutes nos vérités, et nos monstruosité et nos mensonges, s'évanouissent dans quelque chose d'*autre*... qui change tout. « Un petit rien qui change tout », disait-elle.

L'apocalypse est au cœur de la cellule.

Nous n'avons plus le temps d'attendre. C'est cela, le fait.

Nous pourrions croire qu'avec le temps, quelques héros de l'évolution, ayant compris le procédé, descendraient dans le corps, foreraient leur chemin à travers les couches et libéreraient la cellule de son hypnotisme atavique et newtonien, puis que l'opération se propagerait, comme l'opération mentale a dû se propager parmi les grands singes. Mais elle se propage déjà, vertigineusement ! Et ce temps, nous ne l'avons plus. Les foules obscures montent à l'assaut. La terre

crie. Des millions d'hommes s'apprêtent à déferler. Un ouragan brûlant tourbillonne au-dessus de l'Asie. Et croyons-nous, derrière les murs de verre de notre château de cristal intellectuel, propres et gentils, que nous échapperons à ce torrent brûlant et insensé ? Qui a déjà vu les foules folles ? Une formidable contagion subreptice est en train de traverser nos barrières de fourmis — mais quoi ? est-ce la contagion de la vie nouvelle ou de la mort très proche ? Derrière ses murs de coton, l'Amérique électronique et joue avec le feu. Derrière ses remparts, le Kremlin est acculé et tremble. Un chat jaune et cruel et sans âme regarde le jeu, tisse sa trame et attend l'heure, tandis qu'une Inde corrompue, qui fut le berceau de la lumière, nourrit les diables dans ses ashrams tout en restant l'invisible enjeu de la bataille. Car l'Inde, c'est le cœur de la terre — alourdi, embourbé — mais le cœur tout de même. Qui gagnera cette course insensée : la vie nouvelle ou la vieille mort toujours ? Ce n'est plus une question de décades, n'est-ce pas, nous avons quelques années... à peine, ou même des mois. C'est à notre porte.

Et cette vie nouvelle et cette mort semblent si étroitement entremêlées, non seulement dans chaque continent mais dans chaque nation, chaque groupe, chaque famille, chaque conscience dans un même homme, que l'on ne sait pas comment il est possible d'arracher l'un sans l'autre. Toutes les voix hurlent et mentent, la vérité est un même paquet de mensonge, le mensonge abrite une petite lumière dont il se nourrit et qui le protège. On ne peut rien toucher sans tout toucher.

Et c'est là, vraiment, où l'impossible miracle devient le seul miracle possible : dans une cellule et dans le corps même de la terre.

Quatre réflexions de Mère, si on les met côte à côte, semblent nous livrer la clef.

66.263 — La conscience ordinaire vit dans un frétillement continu, c'est effroyable quand on s'en aperçoit ! Tant que l'on ne s'en aperçoit pas, c'est tout à fait naturel, mais quand on s'en aperçoit, on se demande comment les gens ne deviennent pas fous, c'est une grâce ! C'est une espèce de petite trépidation microscopique, oh ! quelle horreur...

Exactement la description de cette « trame » du mental physique, avec, de l'autre côté, le miracle, tous les « miracles » possibles — c'est-à-dire, non pas le « miracle » mais la cessation de notre mensonge scientifique et mortel : le naturel... inconnu. Et Mère ajoute ceci qui commence à nous ouvrir les yeux :

... Et c'est la même chose pour tout : les événements mondiaux ou les bouleversements de la Nature ou l'homme, les tremblements de terre et les raz de marée, les éruptions de volcan, les inondations, ou bien les guerres, les révolutions, les gens qui se tuent sans même savoir pourquoi — partout, ils sont poussés par quelque chose ; derrière ce « frétillement », il y a la volonté de désordre qui veut empêcher que l'harmonie s'établisse. C'est dans l'individu, c'est dans la collectivité et c'est dans la Nature.

Alors nous commençons à voir que cette « trame », ce n'est pas simplement une affaire de cellules individuelles : c'est toute la terre des hommes qui est couverte. Une microscopique trépidation constante qui enveloppe le monde dans son filet.

Puis en 1969 :

69.105 — La quantité de suggestions que l'on pourrait appeler « défaitistes » qui sont dans l'atmosphère terrestre, c'est formidable ! On s'étonne que tout ne soit pas écrabouillé tellement c'est... Tous les gens, tout le temps, forment des catastrophes : s'attendent au pire, voient le pire, n'observent que le pire... Oh ! tu sais, c'est jusque dans les plus petites choses (le corps observe tout). Alors, quand la réaction des gens est en harmonie, tout va bien ; quand il y a cette réaction que j'appelle maintenant défaitiste : quelqu'un prend un objet, il le laisse tomber. Cela arrive tout le temps, il n'y a aucune espèce de raison pour que cela arrive : c'est la présence de la conscience défaitiste. Alors j'ai vu : toutes les volontés ou les vibrations (parce que cela se réduit à des qualités de vibration), toutes les vibrations qui amènent depuis les petits embêtements jusqu'aux plus grandes catastrophes, c'est tout la même qualité !

Et en 1971, soudain, nous avons écarquillé les yeux :

71.78 — J'ai une curieuse impression d'une espèce de trame — de trame avec des fils... comme très lâches, c'est-à-dire pas serrés, qui unit tous les événements, et si l'on a un pouvoir sur une de ces trames, il y a tout un champ de circonstances qui change, qui en apparence n'ont rien à voir les unes avec les autres mais qui sont liées là et dont l'une nécessairement implique l'existence de l'autre. Et cela, j'ai l'impression que c'est quelque chose qui enveloppe la terre. ET CE N'EST PAS MENTAL. Ce sont des circonstances dépendantes les unes des autres d'une façon tout à fait invisible extérieurement, qui n'a pas de logique mentale, mais qui sont comme liées les unes aux autres. Si l'on est conscient — vraiment conscient de cela —, c'est comme cela qu'on peut changer les circonstances.

(Question :) Et tu sens le pouvoir sur l'une de ces trames ?

Non, c'est d'une autre façon : c'est parce que j'agissais sur l'une de ces trames que je m'en suis aperçue... Si l'on avait le pouvoir de remplacer une de ces trames par une autre, on pourrait changer toutes les choses comme cela. C'est inexprimable.

Sur quelle trame agis-tu en ce moment ?

Mais je ne sais pas ! Ce sont des trames qui sont autour de la terre...
Et c'est là où nos yeux se sont écarquillés :

... Il y en a une, je vois... Mais les toutes petites circonstances de la vie sont là-dessus ! Et alors quand je regarde comme cela, je vois que ça s'étend sur tout le pays [l'Inde], et non seulement sur tout le pays mais sur toute la terre.

On fait tomber un objet, et qu'est-ce qui bouge, là-bas, au Kamtchatka ou à Washington ? Et notre faux geste ici est issu de quelle microscopique (ou gigantesque, sans différence) vibration au Spitzberg ou rue Montmartre ? Tout se tient ! C'est effrayant. Et ce n'est pas mental. Alors qu'est-ce que c'est ? — Toutes les cellules et les atomes de la terre dans un même corps continu. Mais si l'on touche une petite cellule, là, si l'on fait un minuscule trou dans cette maille-là, dans cette microscopique trame « personnelle »... — mais il n'y a rien de « personnel » ! il n'y a rien d'individuel. On ne peut pas trouver un endroit sans tout trouver ! C'est ce que Mère et Sri Aurobindo ont fait : ils ont semé une irrépressible contagion. Mais alors le problème prend une envergure inattendue où ce microscopique individu que nous sommes assume une importance démesurée, ou à la mesure de n'importe quoi sur la planète : un tremblement de terre ou un joli geste d'âme, tout d'un coup, qui fait comme un sourire dans cette bouillie noire de la terre — avec une égale importance. Tout est égal. Il n'y a qu'une question : la qualité de la vibration — noire ou légère, solaire et souriante ou défaitiste.

Mais attention, nous ne faisons pas de la poésie.

Un jour de 1967, Mère est soudain sortie d'une longue concentration ou contemplation, et elle s'est mise à parler en anglais, comme si c'était Sri Aurobindo qui parlait (cela arrivait souvent), et elle a dit ceci de sa petite voix lente et cristalline — à quoi nous n'avons rien compris. Mais qui maintenant s'éclaire :

67.251 — Dans quelque temps, je pourrai dire... (et après un long silence)... ce que signifie exactement l'irréalité de cette matière apparente... J'ai l'impression, exactement l'impression d'être sur le point d'avoir une clef — une clef ou un « truc », un procédé (je ne sais pas comment dire : tout cela, ce sont des vulgarisations), mais quelque chose qui, si on le possède sans être totalement du côté vrai... en une seconde, on pourrait être l'occasion d'une catastrophe effroyable — quelle catastrophe ? Je ne sais pas... comme une dissolution du monde.

La rupture de la trame ? On débarque tout d'un coup dans le vrai côté de la terre ? Un « tout d'un coup »... peut-être bien sidérant.

Mais attention, nous ne sommes pas non plus dans la fiction.

Un an plus tard, c'était mai 1968. Dès que Mère a su, elle a compris : « Ce n'est pas une grève : c'est une révolution... » avortée, semble-t-il, engloutie dans la vieille habitude et dans toutes les vieilles déformations politiques ou autres, mais il y avait *quelque chose* là... qui était peut-être bien la répétition générale d'un événement terrestre plus complet... qui nous attend. On pourrait dire un « trou collectif » (momentané) dans la trame. Le 22 mai, Mère nous disait :

68.225 — Il y a le très fort sentiment — très fort — dans la conscience, que le temps est venu. Il y a d'immenses périodes où les choses se préparent — le passé s'épuise et l'avenir se prépare —, et ce sont d'immenses périodes, neutres, ternes, où les choses vont se répétant, se répétant, et ça a l'air de devoir être toujours comme cela. Et puis, tout d'un coup, entre deux périodes comme cela, le changement se produit. Comme le moment où l'homme est apparu sur la terre. Maintenant c'est quelque chose d'autre, un autre être...

Et Mère voyait soudain ces étudiants, ces jeunes de la terre :

... La police représente la défense du passé. Mais si DES MILLIONS — pas des milliers : des millions — de gens s'assemblent, occupent [les universités], absolument pacifiques (simplement s'assemblent et occupent), alors cela

aura du pouvoir. Mais il ne faut pas de violence : dès qu'on se laisse aller à la violence, c'est le retour au passé, c'est l'ouverture à tous les conflits. Non, une occupation par la masse, mais une masse TOUTE-PUISSANTE DANS SON IMMOBILITÉ, qui impose sa volonté par le nombre. C'est clairement — pas dans le détail mais dans la direction du mouvement (*de mai 68*) —, clairement la volonté d'en avoir fini du passé, de laisser la porte à l'avenir. C'est comme une sorte d'écoeurement de la stagnation, voilà. Soit de « quelque chose » qui est en avant, qui paraît plus lumineux et meilleur. Et en effet, IL Y A quelque chose. Ce n'est pas seulement une imagination : IL Y A quelque chose. C'est cela, la beauté, c'est qu' IL Y A quelque chose. Il y a une réponse. Il y a une Force qui veut s'exprimer.

Il y a la trame qui peut, qui veut craquer, s'il y a assez de millions de petites vibrations d'espoir qui veulent crier — crier NON à tout ce mensonge... irréel.

Et alors nous approchons du conte de fées.

Mais un conte de fées très rationnel, qui est peut-être bien la suprême rationalité du monde.

Cette trouée de la trame, ce n'est pas un vain mirage, c'est quelque chose que tous, ou beaucoup d'entre nous, ont pu observer, sans savoir ce que c'était — les enfants surtout. Ils tombent sur les silex de Fontainebleau sans s'en apercevoir, sans une écorchure, *comme si de rien n'était*. Et en effet, il n'en est RIEN. Ces moments, que nous pouvons appeler d'héroïsme ou de somnambulisme, ou de n'importe quoi en « isme », où tout d'un coup l'air est léger et le corps danse comme s'il épousait toute la matière autour, et le regard est clair comme une flamme — et on traverse, n'importe quoi : le feu, les balles, la mort, l'accident. Rien ne peut toucher. On est invulnérable. On est triomphant et léger. On n'y pense pas, c'est simple, si simple, si évident et sans histoire. La poitrine est comme gonflée d'un air doux qui sent le printemps de la terre et si souple, tout est souple et comme malléable : il suffit de dire « je veux », et ça y est, on y est, dans le miracle. La fausse matière se défait, on est dans le grand vent qui emporte les mondes si légèrement... Ces moments- là, nous les connaissons. La trame lâche. Tout est autre.

64.253 — C'est mon expérience de tous ces temps-ci, avec une vision et une conviction, la conviction d'une expérience : les deux vibrations [de mensonge trépidant et de « vérité » légère] sont entremêlées tout le temps, tout le temps, et tout le temps, l'une s'infiltré dans l'autre. Peut-être que l'émerveillement vient quand la quantité infiltrée est suffisamment grande pour être perceptible. Mais j'ai l'impression, et une impression très aiguë, que c'est un phénomène qui se produit tout le temps : tout le temps, partout, d'une façon minuscule, comme une infiltration infinitésimale de vérité dans le mensonge, et que dans certaines conditions, qui sont visibles — c'est une sorte de gonflement lumineux, je ne peux pas expliquer —, là, la masse de l'infiltration est suffisante pour donner l'impression du miracle [c'était peut-être cela, le phénomène de mai 68]. Mais autrement, c'est quelque chose qui se produit tout le temps, tout le temps, sans arrêt, dans le monde.

La substitution de vibration.

Le miracle de la terre, qui prend la place de son mensonge.

Et si cela se produisait collectivement ? Si des millions, oui, des millions de voix jeunes qui en ont assez de la vieille terre de mensonge et de ses colonnes grises qui s'alignent pour décrocher le diplôme de la vieille façon de mourir, si ces petites voix claires, tout d'un coup, laissaient fondre leur cœur, laissaient gonfler leur poitrine d'un air léger et criaient N O N, on n'en veut plus !

Toutes ces cellules, soudain libérées de leur hypnotisme.

« Quand ? Quand ? » demandait la voix de la terre.

55.1210 — Je pense que ça se produira au moment où il y aura un nombre suffisant de consciences qui sentiront d'une façon absolue qu'il ne peut pas en être autrement. Il faut que tout ce qui a été, et est encore maintenant, apparaisse comme une absurdité qui ne peut pas durer — à ce moment-là, ça pourra se produire, mais pas avant. Malgré tout, il y a un moment où ça se passera, il y aura un moment où le mouvement basculera dans une réalité nouvelle. Il y a eu un MOMENT. Il y a eu un moment où l'être mental a pu se manifester sur la terre. Il y aura un MOMENT où la conscience humaine sera dans un état suffisant pour qu'une conscience supramentale puisse entrer dans cette conscience humaine et se manifester. Ça ne s'étale pas comme un caoutchouc, n'est-ce pas : il y a un moment où ça se produit — ça peut se faire dans un éclair.

Tout nous tombera des mains : nos plumes, nos lois, notre science, notre avenir d'emmurés vivants. Un immense rire gonflera la poitrine de la terre et on y sera !

Et pourquoi pas maintenant ?

Et ceux qui sont déjà morts en tomberont raides.

Une apocalypse, oui, souriante.

Mortelle pour les morts et légère pour les toujours vivants.

Un conte de fées dans les cellules de la terre.

Land's End

15 février 1980